This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 145 002

Bancroft Library
University of California
WITHDRAWN

B 58

DU PACIFIQUE

A L'ATLANTIQUE

ca

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1892.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

DU PACIFIQUE
A L'ATLANTIQUE

PAR LES ANDES PÉRUVIENNES
ET L'AMAZONE

UNE EXPLORATION DES MONTAGNES DU YANACHAGA ET DU RIO PALCAZU
LES SAUVAGES DU PÉROU

PAR

OLIVIER ORDINAIRE, 1845-1914

Ouvrage accompagné de gravures et d'une carte

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1892
Tous droits réservés

8820-205

F3423
.06
PRESERVATION
COPY ADDED
ORIGINAL TO BE
RETAINED

JUL 1 1993

Bancroft Library
University of California
34389 WITHDRAWN
Bancroft Library

DU PACIFIQUE A L'ATLANTIQUE

PAR

LES ANDES PÉRUVIENNES ET L'AMAZONE.

I.

Un pays où il ne pleut jamais. — Le Callao et Lima. — Zambos et Cholos. — La Perichole. — Un Angelito. — Statistique à propos du pied des Liméniennes. — Mésaventure d'une grande dame. — Les Nègres. — Un Indien battu par un marchand.

Quand je débarquai pour la première fois au Callao, en 1882, le Pérou était en guerre avec le Chili. Les Chiliens, maîtres de la côte depuis un an, mais ayant à lutter encore contre les troupes du général Cacerès, jugèrent à propos de supprimer les communications entre le territoire qu'ils occupaient et l'intérieur du pays. Dans ce but, ils coupèrent la ligne de chemin de fer qui relie aux plateaux des Andes la ville de Lima et le Callao, son principal port. Si bien que je me trouvai en quelque sorte prisonnier sur la

langue de terre qui sépare la Cordillère de l'Océan.

Je devais rester au Callao trois ans et demi, et j'avoue que ce temps me parut long.

Nous regrettons d'autant plus la terre natale que le pays où nous sommes obligés de vivre en diffère davantage. Or, sur la côte du Pérou, la différence est extrême, pour les Français, par ce fait qu'il n'y pleut jamais. Là même où le sol est fertilisé par une rivière et des travaux d'irrigation, comme dans la vallée de Lima, les végétaux n'ont ni la fraîcheur ni la grâce de ceux qu'abreuve directement l'eau du ciel. D'ailleurs, l'uniformité de la température, l'éternel été, fatigue l'esprit autant que l'estomac et le foie.

Callao (callado) signifie muet. La rade, garantie contre le courant du sud et les poussées de la haute mer par l'étroite presqu'île de *La Punta* et par l'île de San Lorenzo qui découpe à huit milles au large son arête escarpée, contraste, par son silence habituel, avec la bruyante agitation de la mer qui bat les plages tournées au sud ou *mer brave,* le mot *brave* signifiant, dans la langue du pays, mauvais, méchant, féroce.

Cette baie présente une particularité peu

agréable aux marins. Des émanations sulfhydriques, assez fortes pour noircir rapidement la coque des navires peints à la céruse, s'y dégagent de temps à autre, et la mer alors perd sa limpidité, devient laiteuse ou prend une teinte de rouille. Elle est poissonneuse à l'excès. Souvent on aperçoit à la surface de l'eau de grandes taches mouvantes qui, en se rapprochant du bord, scintillent comme la rosée au soleil dans une prairie. Ce sont des bancs de sardines que poursuivent des poissons voraces, poursuivis à leur tour par d'autres affamés. La vague finit par jeter le fretin sur les plages, où il échoue et forme de longs rubans argentés.

Les oiseaux de mer abondent. De maigres *Pénitents,* debout sur les bouées du port, le cou tendu, les ailes ouvertes, se sèchent en regardant passer les bateaux, comme les vieillards de la kermesse ; des pélicans chauves plongent lourdement. Mais l'espèce la plus commune est celle de la petite mouette, au corsage blanc, aux ailes cendrées. A l'arrivée des sardines, l'espace se remplit de mouettes qui forment, en tournoyant, des spirales sans fin, et produisent, sur le fond gris du ciel, l'illusion de la neige.

Car, s'il ne pleut pas sur cette côte, le ciel y est souvent couvert d'un voile uniforme de nuages.

A Lima, comme au Callao, les maisons sont basses : ainsi le veut la prudence dans un pays secoué par les tremblements de terre. Lorsque, par exception, elles ont un étage, il est surchargé, suivant la mode espagnole, de cages vitrées. Les toits sont plats et généralement surmontés, au Callao du moins, d'un échafaudage avec des ailes de moulin à vent destinées à faire fonctionner une pompe qui plonge dans une nappe d'eau souterraine. Vers trois heures de l'après-midi, c'est-à-dire à l'instant où la brise se lève, toutes ces ailes se mettent à la fois en mouvement, en faisant gémir leurs ais mal joints et grincer leurs mécanismes rouillés.

La poussière est si épaisse dans les rues qu'on ne peut guère s'y aventurer qu'à cheval. Dans la campagne même, là où n'aboutit pas un ruisseau, nulle trace de végétation. La poussière envahit même les champs cultivés et jette sur leur verdure un voile terne. Mais si le paysage est peu varié de tons, on n'en peut dire autant de la population : toutes les nuances, du brun foncé au jaune olivâtre, du noir au blanc, étalent leur

gamme sur la face des *Quichuas* ou indiens autochtones, des *Cholos* ou métis, des *Zambos* ou mulâtres, des nègres purs, des Chinois et des Européens de toute nationalité qui vivent au Pérou.

La race dominante est celle du Cholo au teint de terre de Sienne plus ou moins étendue de bitume, à la face large et imberbe, au nez aplati ou arqué, comme les Incas dont le type est reproduit sur les *huacos* ou poteries des temps antérieurs à la conquête. Court et gros pour sa taille, il diffère absolument des agiles *Campas* qui vivent dans les forêts de l'intérieur. Quant aux *Cholas*, je ne puis mieux faire, pour en donner une idée, que de reproduire, d'après le plus notable littérateur péruvien de notre époque, don Ricardo Palma, le portrait de cette Périchole qui fit tourner la tête au vice-roi Amat.

« De petite taille et un peu grosse, ses mouvements étaient pleins de vivacité. Son visage ovale et d'un brun clair portait de minuscules mais nombreuses marques de petite vérole qu'elle dissimulait par les artifices d'une toilette savante. Ses yeux étaient petits, mais noirs comme charbon et très vifs, sa chevelure profuse, ses pieds et

ses mains microscopiques. Son nez n'avait rien d'idéal, car il était de ceux que les créoles qualifient de ñato (camus). Un grain de beauté sur sa lèvre supérieure rendait sa bouche irrésistible. Cette bouche, un peu grande, montrait de petites dents nettes et brillantes comme ivoire. Le cou d'un dessin parfait, les épaules adorables et le sein proéminent. Avec ce mélange de perfections et d'incorrections, elle passerait encore aujourd'hui pour une belle femme. »

Les Cholas ont la chevelure très abondante et longue, non laineuse, mais moins fine que celle des Européennes. Elles ont coutume de se la tresser en nattes qu'elles laissent tomber sur le dos. Lorsqu'elles ne portent pas la manta, elles se coiffent d'un chapeau de paille, genre *Panama*, dont elles relèvent l'aile sur la nuque avec une certaine crânerie. Si toutes n'ont pas les imperfections de la Perichole, il s'en faut aussi que toutes aient ses avantages. Elles ne sortent guère d'ailleurs de la classe populaire, et n'ont pas à leur disposition les artifices d'une toilette savante. En général, elles sont éclipsées par les Zambas, Terceronnes, Quarteronnes et autres créoles qui ont de plus grands yeux, le teint

plus blanc ou d'un ton plus vermeil et les traits plus réguliers.

L'une des choses qui m'étonnèrent le plus à mon arrivée au Callao, c'est la quantité d'orgues de Barbarie ou *pianitos* que l'on y trouve. A certaines heures, il y en a à tous les coins de rue, et il arrive souvent que trois ou quatre joueurs se rencontrent dans un carrefour. Ils jouent alors, en même temps, des airs différents, sans plus se préoccuper que s'ils étaient sourds de cette *olla podrida* de sons discordants.

N'ayant jamais vu aucun d'eux tendre la main, ni personne leur donner un *centavo,* je me demandai dans quel but ils faisaient ce vacarme, et, pour éclaircir le mystère, je suivis, un soir, le premier qui passa devant ma porte.

J'avais fait à sa suite plusieurs stations lorsqu'une Chola vint lui parler, et je les vis entrer ensemble dans une maison aux fenêtres ouvertes.

Au milieu de la pièce principale de cette maison, il y avait une table ronde, sur cette table une chaise, et sur cette chaise un enfant assis et attaché à son siège. On lui avait mis un chapeau à plumes roses, et cousu dans le dos

des ailes de mouette. Il était couvert de rubans et de fleurs. C'était un enfant de la maison mort le matin.

Aux sons du *pianito*, les personnes qui l'entouraient se mirent, les unes à danser, les autres à accompagner la musique de la voix ou en frappant des mains. De temps à autre elles s'arrêtaient pour reprendre haleine et boire du *Pisco*, eau-de-vie de raisins du pays. Des passants entraient, faisaient un tour de danse, avalaient une *copita* et continuaient leur chemin. Cette cérémonie devait durer jusqu'au lendemain matin, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'on porta au cimetière l'enfant mort, toujours assis et à découvert sur sa chaise enrubannée.

Les peuples convertis au christianisme par les conquérants du Nouveau-Monde exagèrent encore le réalisme qu'apportent les Espagnols dans leurs conceptions religieuses. Pour le Cholo, l'enfant baptisé qui meurt va sans conteste au Paradis. C'est un *angelito* (petit ange). Et ceux qui l'ont mis au monde s'efforcent de témoigner leur allégresse par des danses et des libations.

Il ne faudrait pas croire cependant que la musique des orgues de Barbarie ne sert ici qu'à

accompagner les petits enfants qui vont au ciel. La danse est un besoin inné dans toutes les classes du peuple péruvien. Il n'y a pas de famille aisée où il n'y ait un piano, pas de señorita qui n'en joue, plus ou moins proprement. Dans le peuple qui vit au jour le jour, on se contente d'une guitare ou du *pianito* qui s'annonce dans la rue.

Les occasions de danser ne manquent pas. Au Pérou, il y a près d'un jour férié par semaine, outre le dimanche, et l'on y chôme des fêtes qui, chez nous, ne sont connues que des chapitres de chanoines. La danse populaire est la *zamacueca* (danse zamba) qui s'exécute avec une mimique aussi expressive que pittoresque. Dans une série de pirouettes hardies, de piétinements provoquants, le cavalier et sa danseuse se poursuivent et se fuient, s'échappent et se retrouvent. La dame, qui agite un mouchoir devant ses yeux, cherche à éviter le regard du danseur et finit par se rendre. On conçoit que la zamacueca qui enflamme, dans le peuple cholo et zambo, acteurs et spectateurs, ne soit pas admise dans les salons de la haute société de Lima, du moins en présence des étrangers. Ce n'est même

que par contrebande que s'y glisse la *habanera* ou *danza*. La habanera est un quadrille moins agité que le nôtre et parfaitement approprié aux tempéraments langoureux de la zone torride. A la fin de chaque figure, les deux couples forment le cercle et, dans un balancement rythmé qui resserre encore les distances, chaque danseur regarde tour à tour, au fond des yeux, sa voisine de droite et sa voisine de gauche. Ce jeu de prunelles se prolonge pendant plusieurs mesures d'une charmante lenteur. Les danses européennes alimentent aussi les soirées, mais elles sont jouées sur un rythme ralenti qui leur fait perdre leur caractère.

Les Liméniennes sont renommées pour leur beauté dans toute l'Amérique du Sud et même ailleurs. Je ne crois pas qu'il y ait à Lima de plus belles femmes que dans le reste du monde, mais presque toutes sont au moins jolies. Lorsqu'elles sont tout à fait blanches, elles ont en général la figure piquante sans être irrégulière, le teint mat, le regard velouté et de superbes chevelures d'ombre lisse, où elles aiment à fixer, comme une étoile blanche, la marguerite du Pérou, sorte de jacinthe aux pétales glacés, au

parfum pénétrant. Et celles qui tiennent de leur origine des tons de chair plus chauds ne sont pas les moins belles.

Les poètes qui ont l'habitude de comparer aux étoiles les yeux des jolies femmes ne trouveraient ici que des étoiles de première grandeur. En revanche, les Liméniennes ont le pied d'une remarquable petitesse.

Les chaussures ont comme les gants leurs numéros. Or, tandis que la mesure moyenne pour les Françaises est de 34 à 37, pour les Allemandes et les Anglaises de 37 à 40, les numéros dont usent les Péruviennes sont compris entre 30 et 34. Aux étalages des magasins, les souliers de satin faits pour leurs pieds cambrés paraissent des souliers d'enfant. Ces chaussures de Cendrillon, portant des marques françaises, étaient jadis importées au Pérou en quantités qui étonnent. La misère des temps et l'élévation des droits de douane ont mis à ce luxe un frein regrettable pour notre commerce. Mais les Liméniennes n'ont pas perdu pour autant leur amour de la danse. Rarement elles quittent le bal avant que l'aube n'ait fait jaunir le gaz des lustres et que la lumière bleutée du matin, qui

tombe des fenêtres grandes ouvertes, ne se soit réfléchie dans leurs yeux limpides.

Dehors, elles portent la *manta*, sorte de châle noir, uni ou brodé, qui enveloppe la tête comme une cape de religieuse, s'agraffe sur l'épaule ou le dos, et tombe sur la jupe. La mante a l'inconvénient de cacher la chevelure et le cou, mais, sur les jolies figures qu'elle encadre, ses bordures de tulle et de fine dentelle mettent de délicieuses demi-teintes. Enfin, elle permet aux Liméniennes de faire ressortir leur distinction dans la manière de se draper.

Depuis la pauvre négresse jusqu'à la fastueuse descendante des conquérants espagnols, toutes portent la mante. Si cette mode s'est maintenue sans altération depuis le XVIe siècle, on le doit peut-être à ce fait qu'il est interdit aux femmes d'entrer à l'église sans avoir la tête couverte d'une mante. Je connais une dame française très dévote et de haute lignée qui, le lendemain de son arrivée à Lima, se rendit à la grand'messe de la cathédrale, vêtue comme elle l'eût été en pareil cas à Paris, et avec un chapeau orné de plumes. Le nègre remplissant les fonctions de bedeau vint la prier de sortir et de se présenter

à l'avenir dans une toilette *plus décente*. Elle quitta l'église très vexée et en protestant.

D'après le dernier recensement officiel, lequel date de 1876, le Pérou ne compte que 2,699,000 habitants.

On sait par la tradition, et, à défaut de tradition, on pourrait encore affirmer, en se basant sur de nombreux indices, qu'avant la conquête le chiffre de la population était beaucoup plus élevé.

Quand on pénètre dans les étroites vallées des Andes, on remarque sur les pentes de la Cordillère des séries de gradins formés de murs grossiers, pareils à ceux qui soutiennent les vignes sur certains coteaux du Jura. Ces gradins ou *andenes* étaient destinés à étayer des terres que les Quichuas cultivaient au temps des Incas. A distance, ils ont l'aspect des rayons que forme dans les prés le foin nouvellement coupé et que l'on nomme aussi des *andains*. Or, lorsque l'on considère ces immenses espaces, autrefois productifs, aussi incultes aujourd'hui que les déserts de la côte qui furent eux-mêmes fécondés jadis par de gigantesques travaux de canalisation, et que, d'autre part, on songe à la quantité de

ruines accumulées à tous les étages du sol péruvien, on comprend que la population du Pérou ait été, comme le soutiennent certains auteurs, de dix et même de vingt millions d'âmes.

Il y a au Pérou environ cent mille nègres, tous descendants d'esclaves importés d'Afrique sous le régime espagnol. Dès 1855, sous la présidence du général Castilla, l'État paya leur rançon et les libéra. Quelques-uns continuèrent à travailler à gages dans les haciendas[1] où ils étaient nés. Mais la plupart furent remplacés par des Chinois, et comme on pouvait s'y attendre, en un pays où la terre donne d'elle-même à peu près tout ce qui est nécessaire à l'homme pour sa subsistance, ils joignirent bientôt aux vices qui naissent de l'esclavage ceux qui sont la conséquence de l'oisiveté. Quelques-uns ont blâmé le décret de libération, comme si la cause première de tout le mal n'était pas l'esclavage même et la traite odieuse qui fait de l'homme une marchandise ! Bref, ces nègres sont toujours là, prêts à faire campagne avec le parti qui se révolte contre le gouverne-

1. Par ce mot d'*hacienda* on désigne les exploitations agricoles, minières ou autres, et plus particulièrement la maison du maître et les cases de travailleurs qui l'entourent.

ment établi, véritable ferment de guerre civile. Et l'on a coutume de leur attribuer la plupart des délits et des crimes qui se commettent aux environs des villes de la côte.

Cependant, bon nombre de gens déclarent qu'ils préfèrent le Nègre à l'Indien, comme plus capable d'affection vraie et de dévouement sincère. Tel était l'avis de notre grand voyageur Crevaux qui, dans ses explorations de divers affluents de l'Amazone, eut pour plus fidèle compagnon le nègre Apatou.

Il est vrai que les Indiens n'ont guère eu plus que les nègres à se louer des blancs, et que, de nos jours encore, tous les torts ne sont pas de leur côté.

Dans une des excursions que je fis au Pérou, avant d'entreprendre le voyage que je veux raconter, je dus m'arrêter plusieurs jours dans une petite ville. Le propriétaire de l'unique *fonda* de l'endroit, un Européen du nom de Laroni, venu en Amérique pour faire fortune et qui avait amassé déjà un respectable chiffre de *pesos*, possédait, outre son hôtel, un magasin où il faisait toutes sortes de trafics.

J'étais dans l'hôtel, prenant une tasse de café,

quand un Indien lui apporta, pour la lui vendre, une *carona,* sorte de tapis, de confection locale, que l'on met sur le dos des mules avant d'y placer la selle.

— Combien en veux-tu ? demanda le marchand.

— Cinq soles papier (trente sous).

Laroni prit le tapis et le posa sur son comptoir, puis, sans l'avoir payé, il se mit à se curer les ongles.

Une demi-heure se passa durant laquelle la figure de l'autochtone, qui se tenait immobile, devant le comptoir, comme un soldat au port d'armes, exprima tous les degrés de l'inquiétude. Il avait fait plusieurs lieues pour venir vendre à la ville cette *carona.* Mais il n'osait ouvrir la bouche.

Sur un signe de l'acheteur, un garçon d'hôtel enleva le tapis, pour le porter au magasin qui était dans une maison voisine.

L'Indien, qui craignait sans doute de n'être jamais payé, sortit derrière le garçon d'hôtel, et, arrivé dans la rue, lui prit l'objet des mains, en disant que c'était sa propriété. Malgré son air distrait, Laroni n'avait pas perdu un détail de la

scène. S'armant d'un bâton, il se précipita sur le pauvre diable, lui en asséna une demi-douzaine de coups sur le dos et finit par le lui casser sur la figure. Le malheureux demandait grâce, en crachant ses dents. Il s'éloigna tout ensanglanté, et il n'est certes pas revenu depuis réclamer la valeur de sa *carona,* dont l'honnête marchand n'avait pas oublié de s'emparer de nouveau.

L'acte de sauvagerie avait été consommé en un clin d'œil et, quand j'arrivai dans la rue, je ne pus qu'apprendre à son auteur qu'il venait de se comporter comme une brute.

Y aurait-il lieu de s'étonner que l'Indien battu et volé fût allé se joindre aux *Montonéros* pour se venger ?

Mais qu'est ce que les *Montonéros ?* Nous ferons tout à l'heure connaissance avec eux.

II.

Huacas et Huacos. — *De omni re scibili.* — Les ruines de Pachacamac. — Le champ de bataille de San Juan. — Ce n'est pas le Pérou ! — Les Franc-Comtois en Amérique. — Histoire d'un évadé de Cayenne. — Programme du voyageur.

Le sol péruvien, partout où il n'est pas boisé, est couvert de ruines. Dans un très court rayon autour de Lima, sont les ruines de Pachacamac, de Lurigaucho, de Cajamarquilla et la nécropole d'Ancon, où l'on a pratiqué des fouilles fructueuses pour les ethnographes... et les imprimeurs, car elles ont été l'objet de nombreux opuscules en diverses langues, et même d'un gros volume en allemand.

Mes promenades dans la plaine inclinée, revêtue de pâle verdure, qu'arrose le Rimac, me conduisaient souvent aux *Huacas*, éminences isolées qui atteignent parfois les proportions de véritables collines, les unes naturelles ou paraissant telles, les autres visiblement élevées par la

main de l'homme, et que couronnent des restes de murailles en *adobe* ou brique crue, la terre, pressée ou non dans un moule, ayant été sur cette côte, à toutes les époques, l'élément principal des constructions humaines.

Les *Huacas,* que l'on aperçoit des deux lignes de chemin de fer qui relient le Callao à Lima, intriguent tous les voyageurs nouvellement débarqués. Quant à moi je n'eus pas de repos que je n'eusse formé avec quelques amis une association pour fouiller un de ces tumuli. Parmi les membres fondateurs de ladite Société furent deux de mes compatriotes franc-comtois : le regretté marquis de Tallenay, alors ministre plénipotentiaire de France au Pérou, et mon ami Henry Michel qui, en sa qualité d'ingénieur, se chargea de la direction générale des travaux.

La *huaca* se composait d'une multitude de chambres ou cases rectangulaires d'égale grandeur et superposées par rangées décroissantes de la base au sommet, sorte de pyramide alvéolée dont le temps qui émousse tous les angles avait fait un cône. Le volume des cases était celui d'une habitation quichuase ordinaire. Nous y trouvâmes des momies accroupies, les genoux

ramenés vers la poitrine, la tête appuyée dans les mains, et, près de ces morts, des vases de terre cuite ou *huacos,* des grappes de maïs, des fuseaux, des tissus présentant dans leur trame de curieux dessins, et quantité d'autres objets qui sont actuellement au Musée du Trocadéro, ce qui me dispense d'en parler ici avec plus de détails. Les momies étaient généralement enfermées dans des niches ou cellules établies contre les parois des cases.

Or, pendant que nos *péons* creusaient les flancs de la *huaca,* nous autres membres de la docte Société, nous formions sur la cime un cénacle où s'agitaient les plus transcendantes questions ethnologiques, celle par exemple de l'origine des premiers habitants du pays que certains auteurs font partir de la Chine, d'autres de l'Inde, ceux-ci d'Égypte, ceux-là d'*Ophir,* et qui, pour arriver dans l'Amérique du Sud, passèrent, suivant les uns, par le détroit de Behring, suivant d'autres, par une chaîne d'îles du Pacifique dont la plupart des chaînons ont disparu, ou encore par quelque continent submergé, peut-être par cette Atlantide dont parle Platon. J'évitais de me prononcer sur un sujet aussi ardu, me bornant à

constater une ressemblance entre les figures qui ornent beaucoup de *huacos* et certaines figures égyptiennes. Non pas que la plastique ait atteint le même degré de perfection chez les Incas que chez les Pharaons, il s'en faut de toute la différence qui existe entre une ébauche enfantine et une œuvre d'art. Mais on retrouve, ici et là, les mêmes formes carrées, la même raideur de lignes, et des types ayant un curieux air de famille, des têtes de prêtres, par exemple, affublées d'attributs à peu près pareils.

Le culte du Soleil a été pratiqué en Égypte comme au Pérou, témoin l'édit d'Ahmenhotep IV, ce pharaon de la XVIIIe dynastie, qui proscrivit tous les autres cultes. Et les Péruviens ont eu, comme les Égyptiens, la notion d'un Dieu invisible qu'ils adorèrent sous le nom de Pachacamac. Enfin, les uns et les autres crurent à la résurrection. Si les Quichuas enterraient, avec leurs morts, du maïs, des haricots et des *huacos* remplis d'un breuvage fermenté, c'était pour qu'ils eussent, à portée de la main, de quoi manger et boire, le jour du réveil. Même, des trous et des conduits, pratiqués dans la paroi supérieure des tombes, permettaient de verser

dans les *huacos* de la *chicha* fraîche pour remplacer le liquide évaporé, pieux devoir que les parents du défunt ne manquaient pas de remplir à l'occasion des *Mallquis* ou fêtes des morts.

Mon ami Henri Michel avait sur toutes ces choses des aperçus lumineux. Ainsi, il nous démontra que la *huaca,* cette ruche dont chaque alvéole contenait un ou plusieurs cadavres, avait été habitée par des vivants.

Pour comprendre cette théorie, il faut savoir que sous le climat et au contact du sol salpêtré de la côte, les cadavres se dessèchent sans se putréfier. L'art d'embaumer n'était connu, au temps des Incas, que des Incas eux-mêmes, et pratiqué seulement pour leurs restes et ceux de leurs femmes légitimes. Les simples mortels se contentaient d'exposer au soleil, à l'abri de la voracité des oiseaux de proie, les corps de leurs proches, qu'ils réintégraient au logis dès qu'ils avaient atteint un suffisant degré de dessiccation. De sorte que la maison se remplissait peu à peu de niches à momies, et qu'à un moment donné il n'y restait plus de place pour les vivants. *Le mort chassait le vif* qui, obligé de se bâtir une nouvelle demeure, l'édifiait, suivant un plan éta-

bli d'avance, au joignant de la première ou au-dessus. Et voilà, concluait Henry Michel, comment furent élevées les pyramides généalogiques connues sous le nom de *huacas*.

Quelques palmiers, au pied des Huacas du Callao, et des vignes, dont les larges feuilles enguirlandent la base des monticules, agrémentent le paysage. Mais, de toutes les ruines de cette région, les plus pittoresques comme les plus célèbres sont, à six lieues au nord de Lima, celles du temple et de la ville sainte de Pachacamac.

Pour aller du Callao à Pachacamac, promenade que l'on fait à cheval en six heures, il faut traverser les champs de bataille de Miraflorès et de San Juan, où les Péruviens furent vaincus par les Chiliens dans les sanglantes journées des 13 et 15 janvier 1881. L'action la plus vive eut lieu sur une chaîne de collines nues, voisines de la petite ville de Chorrillos, qui fut incendiée entre les deux journées.

Or, lorsque je traversai pour la première fois ces collines, en 1882, elles étaient encore toutes semées d'ossements humains, de débris de campement, de lambeaux d'uniformes, de fourreaux

UN QUARTIER DE CHORRILLOS, UN AN APRÈS LA GUERRE DU PACIFIQUE.

d'épées, d'armes brisées. Les *Gallinazos* (Perenopteres Urubus), vilains oiseaux noirs et goîtreux qui vivent en légions dans toutes les parties habitées de l'Amérique inter-tropicale, où tout ce qui tombe à terre leur appartient, eurent de quoi se repaître en cet endroit. Les ossements dépouillés par eux avaient déjà la blancheur de chaux de ceux que l'on voit en des cimetières antiques fouillés par la charrue. Sur le versant septentrional du *Morro Solar,* l'une des collines, les débris humains jonchaient littéralement le sol, surtout aux alentours d'une croix qui domine le paysage. Il était clair qu'une lutte héroïque avait eu lieu là, que les combattants avaient fait de suprêmes efforts, ceux-ci pour garder, ceux-là pour conquérir une place au pied de cette croix dont les bras étaient parés, suivant la coutume américaine, d'une écharpe blanche et de grands clous symboliques.

Tous les morts de cette journée ne furent pas cependant la proie des urubus. On en inhuma une partie en les couvrant de quelques pelletées de terre, à l'endroit même où ils étaient tombés, couverture légère et que le vent pouvait enlever. Quelques-uns, en effet, lors de mon passage,

étaient plus ou moins exhumés. Mais au lieu des ossements dont parle Virgile,

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris,

ils présentaient des téguments intacts. Cà et là sortait de terre une main rigide ou une tête que les amis du défunt auraient pu reconnaître. Ces restes effrayaient mon cheval, qui à tout instant se jetait de côté. Aucune odeur ne sortait de l'immense tombeau.

L'aspect de ces morts qui avaient échappé aux vers, sous leur linceul de terre sèche, me convainquit que l'état de conservation des cadavres aymaras et quichuas que l'on extrait des huacas, avec leurs longs cheveux adhérents au crâne, est le résultat d'une momification naturelle.

Les ruines de Pacachamac ont été minutieusement décrites par Rivero, Tschudi, Wiener et d'autres. Je ne m'attarderai donc pas à faire l'énumération des temples, des palais et des hôtelleries de cette Mèque quichuase, où les pèlerins affluaient de tous les points de l'Empire, ni de ses couvents de Vestales, véritables harems à l'usage des Incas en voyage, ni de ses édifices étranges, inexpliqués, formés de plusieurs éta-

ges ou terrasses où l'on monte par des rampes sans gradins et au sommet desquels on se trouve à l'orifice d'un puits ou plus exactement d'une gaîne qui occupe la partie centrale du monument. Je veux dire cependant que ce lieu est l'un des plus pittoresques non seulement de la côte péruvienne, mais du monde entier.

Il semble que les Péruviens l'aient choisi pour y édifier le temple du Créateur comme offrant un résumé de la création.

Le temple, en brique crue comme la ville qu'il domine, est assis sur un cerro de roches schisteuses de 150 mètres de haut et qui fut artificiellement élargi en sa partie supérieure. Or, suivant que l'on dirige ses regards vers l'un ou l'autre des points cardinaux, on contemple, de ce sommet, la montagne ou la mer, le désert nu ou la terre verdoyante et boisée.

Au nord, le désert de la nature envahit et çà et là efface le désert des ruines. Des mornes plaines de ce sahara, le vent soulève des suaires de sable qu'il jette sur la ville morte, véritable spectre de terre, incolore et vague, et qui ne prend un peu de relief qu'aux heures où le soleil oblique fait tomber des ombres des édifices

béants et met des hachures dans leurs angles. Une oasis composée d'un court tapis d'herbe, d'une flaque d'eau et de quelques palmiers fait ressortir plutôt qu'elle ne corrige l'immense désolation de cet ensemble. Que le spectateur se retourne, il aura sous les yeux une vallée fraîche et fertile, arrosée par une jolie rivière, le rio Lurin, qui serpente parmi de riantes prairies et des bouquets d'arbres tout pleins de chants d'oiseaux. Et la verdure est plus vigoureuse en cet idyllique endroit qu'en aucun autre point de la côte. A l'est ce sont les grandes vagues immobiles des Andes, les masses géantes de la Cordillère dont la neige parfois blanchit les cimes. Et c'est au couchant l'éternel mouvement, l'Océan bleu qui déferle au pied du mamelon et dont la voix toujours grave, qu'elle s'apaise ou s'enfle, monte au temple comme une plainte ou une prière.

Quand Atahualpa, prisonnier de François Pizarre à Cajamarca, lui eut offert de payer sa rançon au prix de l'or que pourrait contenir la salle qui lui servait de prison, jusqu'au niveau qu'il traça au mur, aussi haut qu'il put, dit la tradition, il indiqua lui-même le temple de Pa-

chacamac comme l'un des édifices de l'Empire où il y avait le plus d'objets d'or. Ce qu'il en dit alluma de telles convoitises dans l'âme des conquérants, que François Pizarre, ne voulant pas laisser aux émissaires de l'Inca le soin d'aller recueillir les trésors dépeints, confia cette tâche à son frère Fernand qui partit aussitôt, pour la remplir, avec vingt cavaliers et quelques fantassins.

De Cajamarca à Pachacamac, il y a 130 lieues et, pour faire ce voyage, par les sentiers de la Sierra que les Quichuas n'avaient pas tracés pour des chevaux, il fallut aux Espagnols vingt-huit jours. Ils arrivèrent au terme de leur expédition le 30 juin 1533. C'était un peu tard, car les prêtres de Pachacamac, prévenus de leur marche et devinant leur intention, avaient, depuis plusieurs jours, enlevé du temple ses statues d'or massif et autres ornements qu'ils cachèrent on ne sait où et que certaines gens cherchent encore.

En entrant dans le temple que Cieza de Leon appelle *la Mezquita* (La Mosquée), les aventuriers furent saisis à la gorge par une odeur de charnier provenant d'un autel où, comme jadis

dans le temple de Jérusalem, avaient lieu de sanglants sacrifices. Ils en arrachèrent une idole en bois, sorte de monstre à tête humaine dont le rôle principal était, paraît-il, de rendre des oracles que les prêtres traduisaient aux croyants, ce qui prouve que là, comme dans le reste du monde, le culte de Pachacamac avait étrangement dégénéré. Les Espagnols, qui n'avaient pas alors de temps à perdre, se contentèrent de brûler cette idole, mais ils revinrent deux ans après pour continuer l'œuvre de destruction et mettre la ville et le temple en l'état où ils sont aujourd'hui.

On sait qu'ils ne furent pas déçus partout comme à Pachacamac. Ils trouvèrent au Pérou tant d'or et d'argent, sous forme d'idoles, de vases et autres objets, et des pierres précieuses d'une si belle eau, ils en rapportèrent en Espagne de tels trésors qu'il n'est pas étonnant que le Pérou ait pris place parmi les pays fabuleux et que Voltaire y ait envoyé Candide pour découvrir cet Eldorado, où les cailloux étaient d'or, d'émeraude et de rubis.

Dans ce siècle encore, l'exploitation des guanos et des salpêtres y fut la source de fortunes

énormes. Mais aujourd'hui, les mines d'or rendent peu. Les Chiliens se sont emparés des salpêtres et de ce qu'il reste des guanos, dans les îles Lobos. Et l'on entend dire au Pérou, tout aussi souvent qu'ailleurs : *Ce n'est pas le Pérou !*

J'estime à 2,500 le nombre des Français qui actuellement y vivent. Une bonne partie des maisons de commerce établies à Lima pour la vente des marchandises européennes sont françaises. Et nous avons là-bas de grandes entreprises, comme celle du *Muelle y Darsena* (Môle et Bassin) du Callao, et d'importantes exploitations, soit agricoles, soit minières.

Il y avait au Pérou des Allemands qui songeaient à réaliser leur avoir pour aller finir leurs jours dans l'Amérique du Nord. Au delà des mers, le Français n'a qu'un rêve qui est de revoir la France.

Dans ma province de Franche-Comté, il était assez de mode, sous l'Empire, d'aller chercher fortune en Amérique. La ténacité qui caractérise les Comtois était sinon une garantie, du moins une cause de succès. Beaucoup en effet ont réussi, la plupart en faisant le métier qu'ils avaient en France. Mais je n'en connais pas qui

aient amassé des millions. Ils revenaient tous, dès qu'ils avaient de quoi vivre à l'aise, la plus tenace de toutes leurs volontés étant de rapporter en France leurs os.

L'anecdote suivante que je tiens de M. de Tallenay peut étonner celui qui n'a jamais quitté sa ville natale, mais non l'exilé, volontaire ou forcé, qui en est éloigné de trois mille lieues.

Un Français qui possédait une maison de commerce dans une des capitales de l'Amérique espagnole et y était fort estimé, se présenta un jour au consul de France en ladite ville et lui déclara qu'il venait faire *sa soumission*. Il exposa qu'il s'était échappé de Cayenne, où il avait à subir la peine de je ne sais plus combien d'années de travaux forcés, et qu'il avait traversé seul, bravant mille morts, les cinq ou six cents lieues de forêts vierges, peuplées de tribus sauvages et de bêtes féroces, infestées de marais pestilentiels, qui séparent notre colonie pénitentiaire de la capitale en question. Il avait acquis, depuis, une honnête fortune par son travail et aurait pu vivre de ses rentes en Amérique, entouré de considération et d'estime ; mais il ne pouvait plus supporter la pensée qu'il lui était à tout jamais inter-

dit de revoir son pays. Cette idée le torturait à ce point que, pour conquérir le droit de rentrer en France, il avait résolu de subir sa peine. Et, versant d'abondantes larmes, il déclina son véritable nom, afin qu'on le renvoyât au bagne.

L'acte de soumission fut dressé, et, quelques jours après, un vaisseau français recevait l'évadé repentant.

Du bagne il écrivit au consul que, dans son voyage de retour, une seule chose lui avait été dure, c'était qu'à la Martinique, où le navire devait s'arrêter quelques jours, on l'eût fait conduire en prison *entre deux gendarmes,* comme s'il avait pu, disait-il, avoir l'intention de s'échapper. Il se gardait toutefois de se plaindre.

Deux ou trois ans après il fut gracié.

M. de Tallenay, le ministre aimé, à qui j'entendis plusieurs fois raconter ce fait d'une voix émue, ne devait pas avoir lui-même le bonheur de revoir son pays. Il repose dans une tombe murale du cimetière de Lima, à côté de deux consuls généraux qui représentèrent avant lui la France au Pérou : M. Edmond de Lesseps et le comte de Ratti-Menton.

J'éprouvai une vive émotion quand, au mois

de juin 1885, je constatai que je pouvais retourner en France.

Les lettres expédiées du Callao pour Paris, par Panama, arrivent à destination au bout d'un mois et quelques jours. Si je n'avais écouté que mon cœur, j'aurais pris de suite cette voie rapide. Mais, pour compléter les études géographiques, ethnographiques et commerciales que je m'étais proposées, il était nécessaire que je parcourusse les forêts du Pérou et celles du Brésil. Enfin, j'avais un programme, qui était de traverser le continent américain, pour aller m'embarquer sur l'Atlantique, à l'embouchure de l'Amazone... Et moi aussi, je suis Comtois !

III.

Le Pérou du Pacifique et le Pérou de l'Amazone. — Itinéraire. — Le Canot des Missions. — Départ. — Les Montoneros. — La *Lloclla*. — Dans une auberge abandonnée. — L'Obrajillo et Canta.

Au point de vue de ses communications avec l'extérieur, le Pérou se divise en deux régions : le Pérou du Pacifique et le Pérou de l'Amazone. Le premier, qui écoule ses produits par le grand Océan, comprend la Côte, la Sierra et quelques vallées hautes de la *Montaña* ou pays des bois. Le second, formé de la majeure partie des immenses territoires qui séparent les Andes du Brésil, a pour capitale effective Iquitos et communique avec le reste du monde par l'Amazone et l'Océan Atlantique.

Ces deux régions sont séparées par une zone de forêts, considérées comme le domaine des tribus sauvages. Pour traverser cette zone, il y a une voie connue et quelque peu fréquentée : celle qui passe par le nord du Pérou et la province de

Moyobamba. Mais c'est précisément parce que ce chemin est connu qu'il me convenait d'en prendre un autre. Tous les autres sont des chemins purement théoriques se confondant avec le cours des rivières. Quelques-uns ont été explorés : le rio Urubamba par des Français, le comte de Castelnau et Paul Marcoy ; l'Apurimac par un Péruvien, M. Samanes ; le Péréné par l'ingénieur suisse Arthur Wertheman ; le Huallaga par des voyageurs de diverses nationalités. La route du Palcazu n'avait été suivie encore que par quelques religieux de l'ordre des *Descalzos,* se rendant de leur couvent d'Ocopa à leurs missions de l'Ucayali. Elle offre l'avantage d'être la plus courte. Aussi, après avoir examiné, étudié, débattu, revu, récapitulé, balancé le pour et le contre des itinéraires possibles, ce fut celle que j'adoptai.

J'appris que, depuis quatre ans, un canot d'Indiens descendait et remontait chaque année, à époques fixes, les rios Palcazu et Pachitea, portant les missionnaires ou leurs correspondances. Toute ma diplomatie eut dès lors pour objet d'être admis dans ce canot. C'était, de l'avis unanime, la seule chance de n'être pas mangé, dans les fo-

rèts du Pachitea, par les *Cashibos*. Donc, j'écrivis au *Reverendo Padre Guardian* ou supérieur des *Descalzos*, lequel voulut bien me répondre que je pouvais compter sur le canot. En même temps, il me donna rendez-vous à Ocopa, pour la première quinzaine du mois d'août.

C'était m'obliger, par le fait, à un détour d'une trentaine de lieues. Mais, me dis-je, trente lieues de plus ou de moins sur un voyage de dix à douze mille kilomètres, ce n'est pas une affaire, et j'activai mes préparatifs.

Le Pérou était alors en pleine guerre civile. Et, comme il est de règle en pareil cas, les *Montoneros* parcouraient le pays. Il y en avait, disait-on, de deux espèces : les corps francs guerroyant pour le compte de l'un des partis en présence, et les simples bandits sans prédilections politiques reconnues, sans compter les *Indiadas* ou levées d'Indiens mécontents, dont les bandes apparaissaient parfois, armées de lances, sur les hauteurs, d'où elles roulaient des rochers, sur quiconque s'aventurait en certains sentiers.

Mon programme était de partir par le *chemin de fer de La Oroya* qui m'eût conduit jusqu'à Chicla, à l'altitude de 3,700 mètres et à deux

jours de marche seulement d'Ocopa. Mais quelques jours avant la date du 25 juillet 1885 fixée pour mon départ, les troupes liméniennes abandonnèrent la ligne de La Oroya, et le service des trains fut interrompu. Un beau matin on apprit que tous les chemins de la Sierra étaient occupés par les montoneros.

A cette nouvelle mes amis m'envoyèrent une députation pour me faire des remontrances.

Je devais, à leur avis, attendre des temps plus calmes. Le moins qu'il pût m'arriver dans les circonstances actuelles était que les montoneros me prissent mes bagages et me laissassent nu comme ver sur une roche. Et ils me citaient à l'appui de leurs sinistres prophéties une foule d'exemples, tous plus lamentables les uns que les autres.

Je me fusse peut-être laissé convaincre si je n'eusse craint de manquer le canot des moines, que je voyais déjà descendre les eaux vertes du Palcazu.

Une grave difficulté se présenta. Il me fallait quatre bêtes, chevaux ou mules : une pour moi, deux pour mes bagages, la quatrième pour l'*arriero* chargé de soigner lesdites bêtes et de les ramener à leur propriétaire. Tous les loueurs,

partageant la manière de voir de mes amis, me refusaient catégoriquement leurs animaux. Je finis cependant par trouver, en payant, pour leur location, plus que leur valeur intrinsèque, quatre mules éclopées. Encore, ce fut à la condition qu'au lieu de passer par la vallée de Chicla, comme j'en avais l'intention, je passerais par celle de Canta. Je consentis à tout dans l'impossibilité de faire autrement et, le 25 au matin, je me rendis du Callao à Lima, par le dernier tronçon de chemin de fer qui fonctionnât sur la côte du Pérou.

Bêtes et charges m'attendaient dans une auberge de faubourg, au *Tambo de Bedon*. Là, mes excellents amis de Lima et du Callao vinrent me faire leurs adieux et me souhaiter bon voyage. Quelques-uns même, montés sur des chevaux qui caracolaient superbement à côté de mes pauvres mules, m'accompagnèrent jusqu'à dix lieues de Lima, à l'hacienda de Maca, où M. Higueras nous fit le plus aimable accueil. Qu'il reçoive mes remerciements ainsi que MM. Canevaro, Calmet, Heros, Camacho, qui, dans cette première partie de mon voyage, me firent connaître tout ce qu'il y a de cordial et de généreux dans l'hospitalité péruvienne.

Les vallées des Andes occidentales comprises entre des parallèles peu éloignés se ressemblent toutes. Les mêmes paysages s'y succèdent, dans le même ordre, si bien qu'à des altitudes égales on pourrait souvent les confondre.

Au sortir de Lima, nous passâmes au pied du *Cerro des Amancaes* dont les sommets étaient couverts de cette végétation tendre et éphémère qui verdit les cimes voisines de la mer à l'époque des brumes. Puis nous entrâmes dans la zone la plus sèche et la plus chaude de la Cordillère. Là, plus d'autre verdure que celle qui borde la rivière et ses dérivations artificielles, sur le fond plat de la vallée. Les flancs des montagnes, d'un gris terreux, parfois teintés de rose, sont absolument nus, et leurs crêtes se détachent sur le ciel avec une incomparable netteté.

Cette région est le théâtre d'un phénomène épouvantable et dont je constatai les effets à Maca même. Sur les cerros, d'ordinaire si arides, il tombe, tous les sept ou huit ans, des pluies torrentielles. En s'écoulant sur des pentes que ne protège aucun tapis, les eaux entraînent d'énormes quantités de terre et de roches désagrégées qui forment au fond de la vallée un véritable fleuve

de boue. C'est ce que les Quichuas nomment la *Lloclla*. Sa marche est lente, et son approche s'annonce par un bruit formidable. Elle englobe tout ce qu'elle trouve sur son passage, charrie des blocs énormes, creuse des ravins profonds dans les terrains qui lui font obstacle. L'habitation de M. Higueras a failli être enlevée par la dernière *lloclla* qui a défoncé et bouleversé le sol sur une grande largeur, devant ladite habitation, au ras de sa façade principale, la laissant ainsi sur le bord d'un précipice.

Lorsque, pour obéir à son impulsion primitive, la *lloclla* traverse la rivière qui, à Maca, se nomme le rio Chillon, elle la boit littéralement, le lit du rio restant à sec au-dessous de la ligne de rencontre. En se desséchant, elle forme une masse très dure où sont agglutinées des roches de toute espèce.

De Maca au *Tambo de Yasb* où la vallée, en se resserrant, devient ce que l'on appelle au Pérou une *québrada*, l'étape est courte. Mais la *lloclla*, les adieux de mes amis, et les cordiales instances de mon hôte m'ayant retenu jusqu'après-midi, je n'arrivai à Yaso qu'à la nuit.

Je trouvai grande ouverte la porte de l'auberge,

mais d'aubergiste point. Il avait quitté la place depuis la veille, emportant ses provisions pour les soustraire à la voracité connue des troupes en campagne. En fait de meubles, il ne restait dans la maison que la carcasse d'un lit. Je m'installai tant bien que mal sur ses planches mal jointes, non sans avoir fait un frugal emprunt à mes *alforjas,* besace traditionnelle du voyageur dans les Andes. Et, dans un sommeil traversé de courbatures, je rêvai que les Montoneros, survenant tout à coup, me prenaient pour l'aubergiste et voulaient, à toute force, que je leur servisse à souper.

Je ne devais les rencontrer, en réalité, qu'un peu plus loin.

Il y avait depuis longtemps rivalité entre le bourg de l'*Obrajillo* situé au bord de la rivière et la petite ville de *Canta* perchée sur la hauteur. Aussi, les habitants de l'Obrajillo s'étant déclarés pour le général X..., chef de l'un des partis belligérants, ceux de Canta embrassèrent comme un seul homme la cause du général Y... Lorsque les armées ennemies se rencontraient dans ces parages, ce qui eut lieu plusieurs fois, Cauteniens et Obrajilliens, saisissant avec empressement l'oc-

casion, se battaient entre eux avec acharnement pour le compte de leur parti et pour leur compte particulier. Le dénouement fut fatal à Canta qui fut prise et brûlée.

A mon arrivée à l'Obrajillo, je fus reçu par une patrouille dont le costume ne laissait pas que d'être pittoresque : *Ponchos* de couleurs diverses, pantalons *ad libitum*, armes variées. Il n'y avait de semblables que les feutres, tous de forme conique. Cette fois j'avais affaire à des *montoneros*. Après avoir promené sur mes bêtes et sur ma personne des regards qui semblaient dire : Il faut que ce soit un bien pauvre diable pour avoir d'aussi mauvaises mules, ils me conduisirent à une maison d'où sortait un grand bruit et où j'entrai après avoir recommandé à l'arriero d'avoir l'œil ouvert sur les bagages. C'était précisément le 28 juillet, jour anniversaire de l'indépendance du Pérou, et les montoneros célébraient cette fête nationale en buvant du rhum et de la (*chicha*). C'étaient de beaux gaillards, métis pour la plupart et de grande taille pour leur race. Leur chef qui avait le grade de colonel me reçut courtoisement et, après avoir jeté un coup d'œil sur le passeport de la légation de

France que je lui présentai, il m'invita à m'asseoir et à boire. Pendant que je lui demandais un sauf-conduit que je pusse présenter à ceux de ses guerriers que le hasard mettrait sur ma route, les conversations un instant interrompues reprirent leur train. Puis, je ne sais quel propos ayant excité l'enthousiasme général, tous crièrent : *Viva el general X... !*

Je ne pouvais décemment prendre part à cette manifestation. J'eusse manqué, en le faisant, aux plus élémentaires convenances. D'autant plus que j'avais aussi dans ma poche un passeport du général Y. Aussi, je me mouchai pour me donner une contenance. Mais mon abstention fut remarquée et l'un des montoneros, me regardant de très près et m'invitant, du geste, à l'accompagner, cria une seconde fois : *Viva el general X...!*

Je continuai à me taire.

— Après tout, dit le montonero, en continuant à me dévisager, nous ne savons pas quel est cet individu ! Qu'est-ce qui nous prouve que ce n'est pas un espion ? Ses papiers ?... Connu ! Tous les espions ont des papiers.

— Il prétend qu'il va en France en passant par Ocopa, observa un autre, la bonne farce !

Je commençais à expliquer que mon devoir d'étranger était d'observer entre les partis une stricte neutralité, lorsque le colonel mit fin à mon embarras en déclarant qu'il me connaissait et répondait de moi. Il eut en outre l'obligeance de me donner le sauf-conduit demandé et dont je ne devais pas tarder à avoir besoin.

Le lendemain matin en effet, comme je continuais ma route et n'étais encore qu'à quelques pas de la maison hospitalière où j'avais passé la nuit, je me trouvai au milieu d'une nouvelle bande de *guerrilleros*. Comme ceux de la veille, ils enveloppèrent mes bêtes et leurs charges de regards expressifs, après quoi, l'un d'eux, saisissant par la bride celle des mules qui lui parut la meilleure et qui était montée par l'arriero, s'écria : Enfin je retrouve ma mule ! Cette mule m'appartient !

— Allons parler au colonel, dis-je, en sortant de ma poche mon sauf-conduit, et nous verrons ça !

Il hésita un instant à reconnaître le papier, puis, lâchant la bride :

— Pardonnez, señor, dit-il très humblement, je me trompais, la mule n'est pas à moi, *la mula no es mia !*

Sur ce, nous sortîmes de l'Obragillo.

Je ne voudrais pas que le lecteur s'imaginât, en partant de ce récit, que l'on ne peut voyager au Pérou sans avoir affaire à des montoneros d'une espèce ou d'une autre. De tous les États d'Amérique du Sud, le Pérou est peut-être celui où l'on a, au moins dans la partie directement soumise au gouvernement central, le plus de sécurité ! Cela tient sans doute à ce que les Indiens qui constituent la majeure partie de la population étaient policés déjà au temps des Incas, et soumis à un régime où le crime et la plupart des délits étaient punis avec une sévérité qui nous semble même excessive.

IV.

La zone moyenne et la *Ceja de la Cordillera*... Les Veuves. — Sur la *Puna*. — Les *Haciendas de Ganado*. — Réquisitions — Arrivée à Ocopa. — Les Eucalyptus du R. P. Gabriel Sala. — Comment les moines exercent leurs visiteurs à la patience. — La soupe des pauvres. — Je tombe malade au couvent. — Mes deux médecins.

Les flancs de la Sierra, complètement glabres dans la zone inférieure, se parent, vers l'altitude de quinze cents mètres, d'arbrisseaux verts, de graminées aux frêles épis, de ronces chevelues, et, pendant la saison des pluies, d'une multitude de fleurs aux couleurs fraîches. Aux environs de l'Obragillo, à l'altitude de 2,591 mètres, la végétation grandit et s'épaissit au point de former de petits bouquets de bois. Puis, l'escalier de granit qui constitue le sentier devient si rapide que pour garder l'équilibre, le voyageur est obligé de se coucher à demi sur le cou de sa mule. Le rio tantôt se brise contre des blocs de rocher que des buées de gouttelettes rejaillis-

santes couvrent d'incrustations vertes, tantôt tombe en cascades, du haut de murailles verticales qui barrent l'étroite vallée.

Au village de Culluay (3,688 mètres) j'avais atteint ce que l'on nomme *la Ceja de la Cordillera*, c'est-à-dire *le Sourcil de la Cordillère*. Au bord du rio qui n'est plus qu'un *arroyo*, autrement dit un ruisseau, les roches se revêtent de lichens gris. On ne voit plus guère en fait d'arbustes que des buissons de *chuquiragas* fleuris de thyrses violets et quelques lupins à fleurs rouges. Encore, ils disparaissent vite pour faire place à l'*ichu*, herbe courte qui couvre de nappes uniformes les deux versants de la vallée. Ce velours, grisonnant comme nos pâturages à la fin de l'automne, repose les yeux fatigués des reliefs violents et des lumières dures de la basse sierra. Je jouissais de cette nature discrète, comme si, ayant franchi déjà cinquante-huit degrés de latitude, je fusse arrivé dans quelque haute vallée des Alpes.

A 4,200 mètres, sur une pelouse arrosée de clairs filets d'eau, je vis des myosotis d'un bleu tendre, à côté du pulluaga (*culcitium nivale*) qui abrite sa jaune corolle dans une touffe d'étoupe.

Cette zone qui forme la limite du monde vivant a vraiment un charme particulier. Là même où finit l'ichu, dans les pierrailles schisteuses, apparaissent des fleurs à courte tige, clairsemées comme les étoiles dans les régions nues du ciel, entre autres, le Huamanripa (*Chryptochoetes andicola*) qui fleurit jusque dans la neige.

Sur la ligne de partage des eaux du Pacifique et de l'Atlantique, au point culminant du col, mon baromètre m'indiqua l'altitude de 4,588 mètres. Des bandes de neige descendant jusqu'au sentier se collaient aux flancs déchiquetés des masses rocheuses de couleur sombre, de formes bizarres, qui dominent ce passage et que l'on nomme *La Cordillera de la Viuda.*

Quant un inca mourait, il était de règle que ses veuves se tuassent, pour être ensevelies avec lui. De notre temps, quand un indien quichua passe dans un monde meilleur, sa veuve, durant plusieurs nuits consécutives, exhale sa douleur en plein air, et vante les mérites du mort en des mélopées lugubres qui font frissonner les ténèbres. Ce n'est donc pas par antiphrase que l'on donne le nom de *Veuves* aux cîmes de la Sierra occidentale qui se dressent, stériles et désolées,

dans la froide atmosphère d'où la vie est proscrite.

Ayant traversé très lentement le col, car à cette hauteur les mules aussi bien que les hommes ont le mal des montagnes, j'arrivai sur les *Punas* ou plateaux de l'Entre-Cordillère, où l'ichu réapparaît et étend à perte de vue de mornes tapis. Des taches blanchâtres marquant la place de lacs desséchés, de véritables lacs sans bordures de roseaux, étranges comme des yeux sans sourcils, des roches à fleurs de terre, couvertes de stries, des dépressions de terrain dessinant des vallées peu profondes, bordées de falaises calcaires, sont les accidents ordinaires de ces sauvages solitudes où l'on chevauche des journées entières, à une altitude de plus de quatre mille mètres, sans apercevoir un toit, sans rencontrer âme qui vive.

Les fermes d'élevage (*Haciendas de ganado*) sont séparées les unes des autres par des distances de huit à dix lieues. Elles restent dans la note sévère du paysage. Des guirlandes pendent au toit du maître : ce sont des renards empaillés, et parfois des jaguars que la perspective d'un repas de chair fraîche avait attirés des forêts de

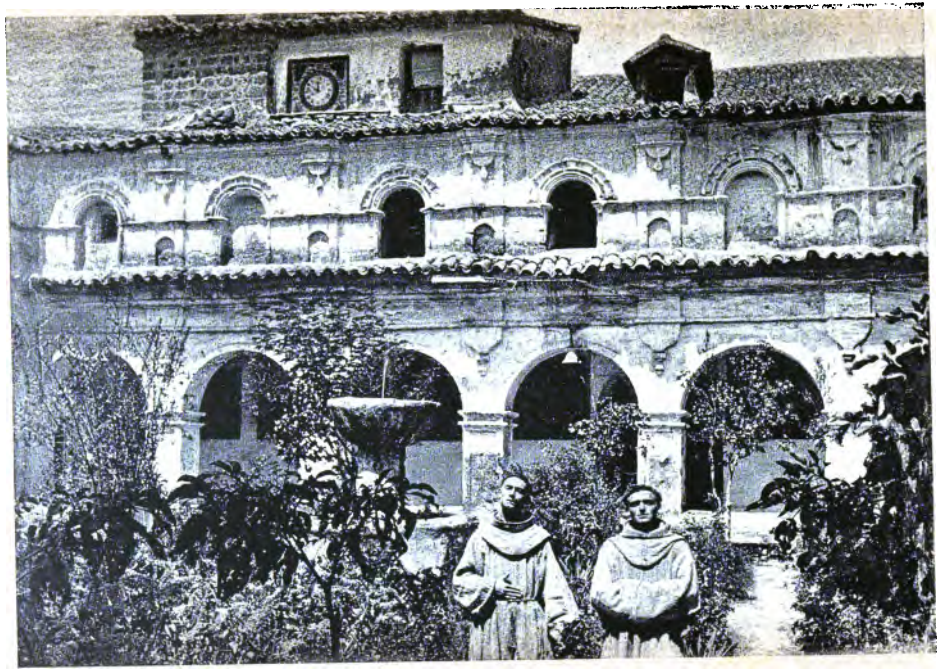
la montaña jusqu'à ces hauteurs. Les chaumières des pâtres se groupent aux alentours. Dans un bâtiment à part est emmagasinée la laine qui est exportée en Angleterre et constitue le principal revenu de ces immenses domaines. Celui de Corpacancha, où je passai une nuit, a quarante lieues de tour et nourrit, bon an mal an, mille bœufs et cinquante mille moutons. Celui d'Atocsaïco (mot quichua qui signifie *terrier du renard*) a trente-six lieues de circonférence. C'est une moyenne. Je rencontrai un détachement de hussards en tournée de réquisition: Atocsaïco devait livrer quarante bœufs et huit cents moutons ; Corpacancha était taxé à mille moutons et cinquante têtes de gros bétail. C'était la troisième ou quatrième fois depuis le commencement de la guerre que les *hacendados de ganado* se voyaient obligés de répondre à de pareilles commandes.

D'Atocsaïco à Ocopa qui n'est plus qu'à l'altitude de 3,353 mètres, dans une vallée tempérée, il y a vingt-cinq lieues. J'eusse pu me reposer aux étapes de Tarma et de Jauja, mais, poursuivi par l'idée du canot partant sans moi, je ne m'arrêtai que le temps strictement nécessaire pour ne pas laisser mes bêtes tomber de fatigue ou mourir

de faim. Je pressais le plus possible le pas de ma mule qui n'en pouvait plus. Mon chien même, mon brave Pescador, que je n'avais pu me résoudre à laisser au Callao, s'était usé les pattes dans les sentiers pierreux de la Sierra et ne suivait plus qu'avec peine. Enfin, le 3 août, vers quatre heures de l'après-midi, je sonnais à la porte du couvent des *Descalzos*.

Au bout de quarante-cinq minutes le frère portier vint m'ouvrir.

Il me conduisit dans une cellule servant de parloir et disparut. Je pus à loisir, sans être troublé par aucun bruit, comparer entre elles les têtes glabres, plutôt énergiques que béates, des papes et des cardinaux de l'ordre de saint François, réunis dans le cadre qui orne cette principale cellule. On m'avait prévenu que la règle des Descalzos est de faire compter des pauses à leurs visiteurs, sans doute comme exercice de patience. Aussi, bien convaincu que le procédé n'avait pas été inventé pour moi, je ne me troublai pas. Je restai même si calme que je m'endormis, et je ronflais, paraît-il, quand le R. P. Gabriel Sala, supérieur de la communauté, entra. — Ce n'est pas vous que je pensais trouver ici, me dit-il,



CLOÎTRE DU COUVENT D'OCOPA.

mais quelqu'un de mes pénitents habituels. Je vous croyais encore au Callao! Et, de suite, il se montra plein de bonhomie et de cordialité.

Pour arriver à la porte du couvent, il faut traverser un vaste jardin où le père Sala cultive avec tendresse diverses variétés d'Eucalyptus, dont la graine lui a été envoyée de Paris par la maison Vilmorin-Andrieux. Malheureusement les Indiens ont la conviction que le voisinage d'un Eucalyptus préserve de toutes sortes de maladies, et, de très loin, ils viennent arracher, pendant la nuit, les jeunes arbres du jardin monastique pour les replanter près de leurs habitations. C'est leur manière à eux d'exercer la patience du père Sala.

Un jour qu'il était dans sa pépinière, le catalogue de Vilmorin-Andrieux à la main, un jeune officier d'état-major arriva au grand galop de son cheval, tout flambant et la moustache relevée. C'était un aide-de-camp du général X, porteur d'une lettre. Il mit pied à terre et sonna. Comme de coutume en pareil cas, personne ne vint ouvrir. Je l'observais d'un massif où il ne pouvait me voir et je compris à la façon dont il tortillait sa moustache que cette station

raient difficilement dans les *pueblos* du voisinage le logement et la table, les Indiens de cette région étant de leur nature peu hospitaliers, surtout à l'égard des blancs qu'ils désignent sous le nom de *Gringos*.

Deux fois par jour, à midi et à huit heures du soir, la porte du monastère qui, à d'autres heures, reste si obstinément close, s'ouvre d'elle-même, et dans la cour intérieure, apparait, à côté d'une chaudière pansue, un moine armé d'une poche. Des pauvres et des pauvresses de tous âges, des malingreux et des estropiés viennent en procession et tendent au moine des écuelles qu'il remplit d'une soupe épaisse contenant des morceaux de viande, des pommes de terre et des choux. A Ocopa, la viande n'est pas un aliment gras, car les religieux en mangent eux-mêmes et en font manger aux autres tous les jours de la semaine.

Le père Sala est bien l'un des hommes les plus fins que j'ai rencontrés entre les deux tropiques. Ajoutez à cela que c'est un excellent musicien, jouant de l'orgue et du piano et sachant par cœur tous les *jaravies* de la Sierra. Il me promit même de noter pour moi quelques-uns

de ces motifs quichuas de facture étrange et qui exhalent une singulière tristesse.

Afin que je pusse rentrer à toute heure, sans faire de nouvelles stations dans le Jardin des Eucalyptus, on me donna une clef du couvent. J'étais touché de ces prévenances. Cependant, si j'avais pu prévoir, au Callao, ce qui m'attendait à Ocopa, je ne me serais pas autant pressé d'y aller. D'abord, j'appris que le *Capitulo,* annoncé pour les premiers jours d'août, n'aurait lieu que plus tard, on ne pouvait dire quand, le *Padre Comisario* n'arrivant pas. Ce *Padre Comisario* avait dû se rendre de Lima à Quito pour présider à d'autres élections, et depuis son départ on n'avait reçu de lui aucune nouvelle. Le *Capitulo* pouvant seul nommer le Préfet des Missions et désigner les religieux qui doivent l'accompagner, le canot du Palcazu serait obligé d'attendre. Sur ces entrefaites, je tombai malade.

Ma maladie consistait en une fièvre, rémittente suivant les uns, paludéenne suivant d'autres, et dont j'avais sans doute contracté le germe au Callao. Or, vous ne pouvez vous imaginer ce que c'est que de tomber malade dans une cellule de moine. Le froid silence du cloître eût suffi, je

crois, pour me donner la fièvre, dans le cas où je ne l'eusse pas eue déjà. Ce n'étaient pas cependant les soins qui me manquaient. J'avais même deux médecins : l'infirmier en titre à qui je donnais bien du souci, et un docteur laïque habitant un bourg voisin d'Ocopa et que le couvent avait coutume d'appeler en consultation dans les cas graves. C'était un excellent homme, établi depuis soixante ans et plus dans le pays, où il avait rendu de très grands services et fait sa fortune. Son seul tort était de n'être plus dans l'âge où l'on a coutume d'exercer la médecine. Il avait quatre-vingts ans passés. Les traits de son visage étaient comme effacés ; une boucle de cheveux rares et incolores, passant comme un souffle sous le rebord de son chapeau de feutre, lui frôlait la nuque, visible seulement sous certains jours ; sa voix ne rendait qu'une ombre de son.

Il me disait de lui montrer ma langue — uniquement, je crois, pour me prouver qu'il pouvait en reconnaître la couleur. De même il m'auscultait, quoique passablement sourd, et me tâtait le pouls, bien qu'ayant perdu, plus ou moins, le sens du tact. Si j'eusse été d'humeur à rire, je

me serais fait du bon sang avec mes deux médecins, l'un maigre et long, l'autre, petit moine en boule, faisant, à côté, l'effet d'un Tom-Pouce.

Par malheur, tandis que celui-ci était partisan résolu des purgatifs, celui-là n'avait de confiance que dans l'expulsion de la bile par en haut, et, pour se mettre d'accord, ils décidèrent de m'administrer, à tour de rôle, leurs remèdes de prédilection. Voilà comment j'avalai, en quinze jours, six vomitifs et neuf purges.

Les amis que j'avais laissés au Callao et à Lima auraient eu de la peine à me reconnaître au bout de ce régime. Mes deux médecins, constatant eux-mêmes l'effet désastreux, sur ma constitution, du séné à outrance et de l'ipécacuanha sans répit, déclarèrent que le seul moyen qu'il y eut encore de me sauver était de me mettre des sangsues. Mais il n'y avait pas de sangsues dans la pharmacie du couvent, et l'on dut envoyer tout exprès un frère lai à Lima pour en chercher. Or, il faut environ quinze jours à un frère lai pour faire à dos de mules ce voyage, aller et retour. Quant il revint, la neige couvrait les hauts plateaux, où il dut passer une nuit à l'altitude de 4,500 mètres. Le lendemain matin, il

s'aperçut que l'eau du bocal aux sangsues était gelée. Naturellement les sangsues étaient mortes, et lorsqu'il me les présenta, je crus qu'il m'apportait une conserve de haricots verts.

Un changement d'air me parut dès lors indispensable et je pris la résolution de partir, malgré la fièvre.

V.

Sortie du couvent. — *El Doctor de la Misa.* — Le Pérou du blé. — Procession de la Santa Virgen de Matahuassi. — *Los Dansantes : Chunchos, Huyfallas, Tarucachas, Enanos Huamanguinos.* — Les Indiens Huancas. — Le Cuy. — Hatun-Sausa et Tarma-Tambo. — La route incasique de la Sierra. — Les Ruines au Pérou.

Il y a au Pérou de quinze cents à deux mille kilomètres de voie ferrée et seulement treize kilomètres de *carretera* ou route carrossable, lesquels se trouvent entre le Callao et Lima. Les chemins ordinaires de la République, *Caminos de Herradura*, ne peuvent être suivis qu'à pied ou à cheval. J'étais bien trop faible pour partir à pied, et l'idée de monter à cheval, dans l'état où m'avait mis l'abus des laxatifs, ne laissait pas que de m'inquiéter. Cependant, le 9 septembre, à sept heures du matin, je pris congé de mes hôtes qui m'aidèrent à me hisser sur un animal pa-

tient, et je quittai Ocopa, accompagné d'un nouvel arriero[1] et de mon fidèle Pescador qui témoignait sa joie en décrivant autour de moi, avec une vitesse de projectile, des cercles et des paraboles. Si la côte, dans ses plaines irriguées, est le Pérou du sucre, la Montaña le Pérou des Forêts, la Puna le Pérou des pâturages, on peut dire que la vallée de Jauja, aux altitudes de 3,300 à 3,400 mètres, est le Pérou du blé. En septembre, bien que la moisson soit faite, la vallée est encore blonde et dorée. Les pentes des cerros, dépourvues de la housse verte dont elles se revêtent en d'autres mois, sont colorées d'ocres rouges par une argile mêlée de cailloux. De nombreux villages blanchis à la chaux et couverts de tuiles rouges — cette partie des Andes est la plus peuplée — s'assoient sur les bords de la rivière et de ses multiples affluents. Les arbres, clairsemés aux alentours, paraissent de loin, particulièrement aux environs d'Ocopa, former de petits bois. L'essence la plus commune est l'Aliso (*Alnus acuminata*), sorte de

1. Sous le nom d'*arriero*, on désigne, au Pérou, tout conducteur de bêtes de selle ou de somme.

peuplier bâtard dont la verdure crue tranche sur les fonds clairs du paysage.

Des volées de colombes s'abattaient dans les champs ; des grives sautillaient sur le chemin, les grives étant peu sauvages au Pérou où l'on n'a pas coutume de les chasser, bien qu'elles y soient aussi succulentes qu'ailleurs ; d'autres chantaient en des buissons de Mollé (*Schinus Molle*) couverts de drupes mûres. Et quelque chose en moi chantait aussi, malgré la fièvre. C'était la pensée que chaque pas que j'allais faire me rapprocherait non pas seulement de cette Montaña dont j'avais si souvent rêvé, mais de mon pays et de ceux qui m'y attendaient.

Si les impressions de l'âme peuvent provoquer dans certaines maladies une réaction heureuse, même quand la cause du mal est purement matérielle, celles que je ressentis en ce moment me furent plus salutaires que ne l'eussent été toutes les sangsues du monde. Toutefois, en arrivant au village de Matahuassi, le premier que j'avais à traverser, et qui présentait ce jour-là une animation exceptionnelle, je me trouvai si las que je fus obligé de mettre pied à terre.

Je demandai à un groupe d'Indiens s'il y avait

une auberge ou, à défaut d'auberge, une maison hospitalière où je pusse me reposer.

Il n'y en a pas d'autre, me dirent-ils, que celle du *Señor Doctor*.

— Un Docteur ! exclamai-je, surpris qu'il pût y avoir dans le pays d'autres médecins que ceux dont j'avais reçu les soins.

— Oui, un docteur : *El Doctor de la Misa !*

— Vous voulez dire le curé ?

On me conduisit en effet à la cure.

Le curé du village, que l'on nomme en Espagne le Recteur, s'appelle au Pérou, dans les pueblos de la Sierra, *el Doctor*. Là, du reste, on n'est pas avare du titre de docteur : L'avocat est *docteur en lois*, l'empirique *docteur en médecine*, le curé *docteur en messe*. De confiance, on m'appelait aussi *señor doctor*. On eût été très surpris que je ne fusse pas docteur en quelque chose. J'étais docteur *en voyages*.

Pour le moment, le docteur de Matahuassi disait la messe, car c'était la fête de la madone du village. Prévenu de mon arrivée, il eut l'obligeance de m'envoyer sa gouvernante pour m'introduire au presbytère, d'où je vis la procession faire le tour de la Place qui, à Matahuassi,

comme dans tous les autres pueblos du Pérou, est attenante à l'église.

Des cordons de fil de fer y avaient été tendus à hauteur d'homme, destinés à suspendre des pétards à coulisse. Aussitôt allumées, ces pièces d'artifice partaient, comme des serpents de feu, à la rencontre de la procession qu'elles saluaient de détonations précipitées. En même temps on lançait des fusées, suivant la coutume bien établie au Pérou et déjà constatée par Wiener, de tirer les feux d'artifice entre dix heures du matin et midi.

La *Santa Virgen*, portée sur un brancard plaqué d'argent, était précédée d'une troupe de musiciens armés d'instruments divers, tels que la *viguela* (guitare), la *quena* aux sons de clarinette, et la *harpe de Jauja* dont les cordes sont fixées à une sorte de caisse longue peu élégante. Devant eux quelques individus costumés et masqués ouvraient la marche en dansant. Les uns se faisaient remarquer par leurs guêtres ou jambières d'une riche étoffe brochée d'argent. Les autres, déguisés en *Chunchos* ou Sauvages, portaient, en guise de pagnes, des tabliers de plumes, et, sur la tête, des coiffures pyramidales, également en plumes de perroquet.

Ces processions avec danses sont communes au Pérou. Mais il y a des variantes. Les *Chunchos* sont remplacés, ici, par des *Huyfallas* (hommes-oiseaux) aux ailes de toile montées sur des baguettes, là, par des *Tarucachas* à tête de cerf, ailleurs, par les *Enanos Huamanguinos* ou Nains d'Ayacucho. Des coutumes tout à fait semblables existent d'ailleurs en Europe, où l'on voit des processions précédées de nains et de géants, comme à Tarragone et à Douai, d'animaux fantastiques, comme à Tortose et à Tarascon, et même de danseurs comme à Sitges, près de Barcelone, où s'exécute, le jour de *San Bartolomé,* le fameux ballet connu sous le nom de *Baile de bastons.* Ces coutumes y sont antérieures à la découverte de l'Amérique, mais elles existaient aussi au Pérou avant la conquête. L'empire des Incas avait même son carnaval : pendant les fêtes du *Capac Raimi* ou solstice de décembre, les Curacas, dit Sébastien Lorente (*Historia Antigua del Peru*), se faisaient remarquer par leur luxe et par leurs déguisements en lions, condors et autres bêtes.

Sous les Incas, dont le système social était un véritable communisme, l'individu, ne pouvant

songer à accroître son bien-être ou son bien par le travail, n'avait d'autres plaisirs et d'autre idéal en ce monde que les fêtes publiques où il s'enivrait systématiquement de *chicha*[1]. A l'occasion des solstices, les buveries duraient plusieurs jours. Aujourd'hui que les habitants de la Sierra ont l'eau-de-vie de canne à leur disposition, ils arrivent au même résultat en une demi-journée. Je m'en aperçus bien à Matahuassi où, dès la tombée de la nuit, la place publique s'enguirlanda d'indiens ivres-morts.

Ces indigènes appartiennent à la race des *Huancas*. Leur teint, moins foncé que celui des naturels de la côte, est assez exactement indiqué par l'adjectif espagnol *trigueño*, en usage dans le pays, et qui signifie couleur de blé mûr.

L'extérieur de leurs habitations est tenu propre ; j'ai eu peu l'occasion d'observer l'intérieur, les Huancas n'ayant pas coutume d'inviter les étrangers à leur rendre visite. J'en ai vu assez cependant pour pouvoir dire qu'ils partagent leurs domiciles, déjà très étroits, avec des colonies de *Cuyes* ou Cobays, vulgairement appelés

1. Sorte de bière de maïs.

chez nous cochons d'Inde. Il y en a dans tous les coins et dans tous les trous et souvent jusque dans les paillasses. Pour manger le *Cuy*, dont les Fils du Soleil étaient, paraît-il, très friands et sans lequel il ne saurait y avoir, encore aujourd'hui, de repas de fête dans la Sierra, on l'échaude et on l'ouvre du museau à la queue, comme un véritable porc sur son échelle, puis on le met sur le gril. Il conviendrait sans doute de le servir ensuite avec une mayonnaise ou une sauce tartare, mais les Huancas ne connaissent pas d'aussi savantes compositions culinaires.

Le Señor Doctor de la Misa me fit manger du cuy. Etait-ce réellement bon ? A vrai dire, la fièvre, qui m'oblitérait le goût, ne me permit pas de m'en rendre compte. Mais, pour me donner des forces, cela valait toujours bien un vomitif. De sorte qu'après m'être reposé jusqu'au lendemain, je pus remonter à cheval, et que je fis d'une seule traite les cinq lieues qui me séparaient encore de Jauja.

Lorsque François Pizarre eut fait étrangler Atahualpa, au moment où il achevait de lui payer sa fabuleuse rançon, il se rendit de Cajamarca au Cuzco par la route impériale de la

Cordillère et la vallée de Jauja. Les Huancas unis à leurs voisins les *Yauyos* ayant voulu lui barrer le passage, il les dérouta sans peine. Les Espagnols traversèrent à cheval le rio d'Iscuchaca ou de Jauja, à la grande stupéfaction des Indiens massés sur la rive droite, où ils se croyaient en complète sûreté, parce que la rivière était alors débordée et qu'ils en avaient coupé l'unique pont.

Le nom indigène de la province et de son chef-lieu est *Sausa* que les Espagnols transformèrent en Xauxa ou Jauja, mot qui, en castillan, signifie cocagne.

Des ruines, connues sous les noms d'Hatun-Sausa et Hurin-Sausa (Sausa-Dessus et Sausa-Dessous), existent aux distances respectives de deux et trois kilomètres de la ville. Celles d'Hatun-Sausa apparaissent de loin comme des couronnes murales sur les cerros qui la dominent. De près, ce sont des guérites de construction uniforme, sortes d'alvéoles rangées symétriquement en arcs de cercle dont la convexité est tournée vers l'orient. D'autres ruines sont à noter entre Jauja et Tarma, non loin de cette dernière ville, à Tarma-Tambo, où sont les restes

encore imposants d'un palais que fit construire l'Inca Pachacutec, l'un des conquérants du pays. Malheureusement les habitants du village voisin empruntent à ce palais les matériaux de leurs habitations, et les chercheurs de trésor, dont la race se perpétue au Pérou, y font incessamment leur travail de termites, de sorte que Tarma-Tambo est menacé d'une complète et prompte disparition.

Au milieu de ces ruines, passe la fameuse route incasique qui reliait le Cuzco, capitale aujourd'hui déchue du Pérou antique, à Quito qui est devenu la capitale de la République Équatorienne.

Cette voie est facilement reconnaissable aux plates-formes, très rapprochées les unes des autres, où se relevaient, d'après la tradition, les porteurs de l'*anda* ou litière impériale, et aux vestiges des Tambos, constructions spacieuses, parfois véritables palais, où logeait l'Inca et qui servaient de dépôts de provisions pour ses troupes. Par analogie, on appelle aujourd'hui *tambos* les auberges, mais ce mot sert plus spécialement à désigner de simples huttes de pierre que le voyageur est parfois heureux de ren-

contrer dans les déserts de la *puna*, ou encore des cabanes de branches dressées au bord de certains sentiers de la Montaña et dont j'aurai l'occasion de reparler. On observe encore, en suivant la voie incasique, mais à d'assez grandes distances les uns des autres, des parcs ou relais pour les lamas qui étaient, avant l'année 1531, les seuls animaux utilisés dans le pays comme bêtes de somme.

J'ai déjà dit que les souvenirs des temps antérieurs à la conquête abondent dans tout le Pérou occidental. On ne peut y voyager un jour sans voir surgir, sur le sol nu, des villes abandonnées, des temples renversés, des forteresses démolies. Or, soit que ces ruines occupent les tertres de la côte ou les parties hautes de ses vallées, soit que, dans la Sierra, elles se dressent sur les points culminants, où elles semblent parfois inaccessibles, elles indiquent la préoccupation des primitifs habitants du pays de se garer des agressions du dehors. Au Pérou donc, comme sur le reste de la terre, ce qui ressort le plus clairement de l'œuvre de l'homme, c'est qu'il s'est vu, dans tous les temps, obligé de se défendre contre son semblable.

VI.

Les Mathusalem de la Sierra. — Stations sanitaires. — Fièvre et Soroche. — Tarma. — Les mangeurs de poux. — Soldats et Rabonas.

Je vis à Jauja quelques compatriotes, venus, soit de Lima, soit même de Paris, dans cette vallée pour s'y guérir de maladies de poitrine ; et je dois dire que, s'ils ne me vantèrent pas les agréments du lieu, ils furent unanimes à en proclamer les effets salutaires. En un mot, ils aimaient mieux mourir d'ennui à Jauja que d'une phthisie galopante ailleurs.

On cite le Pérou comme étant le pays où, relativement au chiffre de la population, il y a le plus de centenaires ; et c'est dans les vallées hautes de la Sierra qu'on les trouve.

Tarma dont l'attitude est de 3,054 mètres jouit, comme station sanitaire, d'une réputation à peu près égale à celle de Jauja. Dans le village d'Acobamba, situé à deux lieues de Tarma, il y avait, lors de mon passage, trois centenaires, sur

250 habitants. A Huassahuassi, trois lieues plus loin, il y en avait huit, assez joli chiffre pour une population de trois cents âmes. Il paraît que la plus insatiable maladie de ce siècle, la phtisie, ne peut naître ni se développer dans une certaine zone des Andes, au-dessus de la ligne moyenne entre le niveau de la mer et celui des neiges persistantes. D'autre part, les habitants d'Acobamba, de Huassahuassi et lieux voisins attribuent leur longévité à ce qu'ils ne boivent pas d'eau pure, évitant ainsi d'absorber vivants les animalcules qui se trouvent dans ce liquide et sont les germes d'une foule de maladies. Leur boisson habituelle est une *chicha* ou bière de maïs très légère.

Depuis une vingtaine d'années, c'est-à-dire depuis que les *hacendados* de la Montaña du Chanchamayo produisent l'eau-de-vie de canne, le nombre des Mathusalem de la Sierra est en notable diminution.

Je sortis de Jauja comme j'y étais entré, c'est-à-dire avec la fièvre. J'avais un bon cheval, mais un mauvais arriero qui, pendant la route, semblait prendre à tâche d'être toujours hors de ma vue, tantôt devant moi, tantôt derrière. Or, de

Jauja à Tarma il y a onze lieues, et le chemin passe sur un plateau de 3,800 à 4,000 mètres d'altitude, je ne puis dire le chiffre exact, car je n'eus pas le loisir d'y faire des observations barométriques. J'arrivais sur cette *puna* quand, à la fièvre qui me brisait le corps, vint se joindre l'effet du *soroché* ou mal des montagnes : mes oreilles tintèrent, je vis plusieurs têtes à mon cheval et n'eus que le temps de descendre pour me pâmer sur l'herbe.

Le cheval péruvien, dont l'œil est doux comme celui du lama et qui par son encolure et sa longue queue rappelle le cheval arabe, est vraiment, bien que de race importée, un excellent animal. Lorsque je revins à moi, ma patiente monture attendait. Pescador me léchait les mains. Quant au guide, il était très loin, suivant sa coutume. Comment je pus me remettre en selle, franchir la puna au grand galop de ma bête, comme si j'eusse été poursuivi par quelque cavalier macabre, et faire avant la nuit les quatre lieues qu'il restait pour arriver à Tarma, je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'à huit heures du soir j'étais couché dans un lit et qu'il y avait à mon chevet un médecin qui me tâtait le pouls.

Je crus devoir l'informer du traitement auquel j'avais été soumis à Ocopa ; et j'eus à ce propos l'occasion de constater que les médecins ne sont pas plus charitables au Pérou qu'ailleurs pour leurs confrères. Quand je lui eus parlé des sangsues : Vous avez eu bien de la chance, me dit-il, qu'elles aient gelé en route, car si on vous les eût apportées vivantes, c'est vous qui seriez mort !

Je restai un mois à Tarma, soit pour me conformer aux ordonnances de mon nouveau docteur, soit pour attendre les Descalzos. Car il avait été convenu que je me joindrais à eux quand ils y passeraient pour aller à leur établissement de Quillasu, près la vallée de Huancabamba, et de là au rio Palcazu.

D'abord, je n'eus qu'une peur : ce fut qu'ils arrivassent avant que je ne fusse en état de les suivre ; puis, dès que je me sentis à peu près solide sur mes jambes, je commençai à gémir de leurs retards. La saison des pluies qui, dans la Montaña, est aussi la saison des fièvres, arrivait à tire-d'aile. J'écrivis au père Sala pour lui faire part de mes inquiétudes et le prier de louer pour moi un arriero et des mules, toutes les bêtes de

Tarma, qu'elles fussent de selle ou de somme, ayant été réquisitionnées ou éloignées du pays par crainte des réquisitions. Non seulement il se chargea de ce soin, mais il m'annonça qu'aucune nouvelle du *Padre Comisario* n'étant encore arrivée, un frère lai m'accompagnerait jusqu'à Quillasu où les Indiens de l'Ucayali devaient attendre, après avoir, comme les années précédentes, caché au bord du Palcazu leur canot, le canot de mes rêves.

Il n'y avait alors à Quillasu qu'un seul religieux, le père Pallas, ses compagnons habituels ayant été appelés à Ocopa pour le *Capitulo*. Or le départ des missionnaires ne pouvant avoir lieu, décidément, avant la saison des pluies, ce qui voulait dire qu'il serait retardé d'au moins six mois, il devenait urgent d'envoyer au père Pallas de la farine et du vin pour dire sa messe. Le frère lai lui apporterait ces substances nécessaires et transmettrait aux indigènes de l'Ucayali l'ordre de s'en retourner et de m'emmener avec eux.

L'hôtel de Tarma où je logeais donne sur la *Plaza de la Constitucion* qui est en même temps le marché. Le matin, cette place appartenait aux

femmes. Coiffées de cloches de feutre comme les hommes, elles s'y tenaient, assises par terre, celles-ci en plein soleil, celles-là sous des carrés de toile blanche, devant des tas de piments secs, de feuilles de coca, de pommes de terre, d'*ollucos* (Ullucus Tuberosum) ou de *ocas* (Oxalis Tuberosa), tubercules oblongs de couleur violette et d'une saveur sucrée. D'autres vendaient des fioles de sirops roses ou de la pâte de coing. Leur occupation favorite, en attendant les acheteurs, était d'éplucher la tête d'un voisin ou d'une voisine dont elles croquaient bel et bien les gros poux, à la façon des singes qui vivent dans les bois de la prochaine Montaña.

Le soir, la place appartenait au soldat et le soldat n'était pas alors ce qui manquait le plus à Tarma où le général Cacérès venait d'établir son quartier général. Il n'avait pas jugé à propos d'appliquer à ses troupes le règlement élaboré en 1750 par le roi de Prusse Frédéric II et dont l'article 3 est ainsi conçu : « Le commandant de place fera déshabiller jusqu'à la chemise et expulser toute femme de mauvaise vie qui s'arrêterait dans la garnison. » L'Amérique du Sud n'est pas en Prusse, et le général qui voudrait y comman-

der une armée sans femmes risquerait fort d'être abandonné par ses troupes. Chaque soldat y a droit à une vivandière ou *rabona* qui le suit à la guerre, fait sa cuisine, porte au besoin son fusil. Dans le cloître du vieux couvent de Tarma, transformé en caserne, les rabonas passaient une partie de la journée assises sur le sol, la tête dans les mains, comme les momies que l'on trouve, rangées en cercle, dans certaines grottes des Andes.

Pendant qu'elles se reposaieut ainsi de leurs dernières étapes, je braquai sur elles mon appareil photographique, et je ne pus moins faire que de photographier par la même occasion l'une des six pièces de montagne fondues à Arequipa pour le général Cacérès.

Il y a toujours eu au Pérou, comme deux entités contraires, le Président de la République et L'Autre. L'Autre, c'était alors le général Cacérès, lequel est au moment où j'écris ces lignes Président de la République. Il fut pour le voyageur malade d'une grande bienveillance et lui fit remettre à son tour tous les sauf-conduits possibles.

J'étais à Tarma depuis un mois et le temps

commençait à m'y paraître long quand le frère lai, l'arriero et les mules que j'attendais arrivèrent. Je me sentais à peu près guéri et c'est avec une vive satisfaction que je me remis en route.

VII.

Sur le Plateau de Junin. — Le Champ de bataille le plus élevé dont fasse mention l'Histoire. — La Maca. — Un orage sur l'Entre-Cordillère. — Ninacaca. — Les mines d'argent du Cerro de Pasco. — Une nuit à Huando : dans la hutte et au dehors. — Le lac bleu. — La Sierra de Huachon. — Bons avis et mauvaises nouvelles.

Nous avions à traverser, à quatre mille et quelques mètres d'altitude, le plateau de Junin, entouré de collines au-dessus desquelles les Cordillères découpent, à l'arrière-plan, des dentelles de cimes blanches. Le lac Chinchaïcocha, de neuf lieues de long sur trois de large, se perd dans cette plaine où l'on rencontre les villages de Junin, de Carhuamayo et de Ninacaca. A une lieue environ de Junin, une pyramide, haute de dix mètres, rappelle la date du 6 août 1824, date mémorable pour le Pérou, car cette journée, dont le général Bolivar fut le héros, et celle d'Ayacucho (9 décembre de la même année), décidèrent de son indépendance. Le plateau de Junin est le champ de bataille le plus élevé dont

l'histoire des deux mondes fasse mention, et il est à présumer que jusqu'au jour où l'on se battra en ballons, il sera cité comme tel.

Dans l'herbe rase, je trouvai des champignons, petits agarics en boules et en parasols, et comme je connaissais parfaitement l'espèce, pour en avoir souvent récolté de pareils, quand j'étais enfant, dans les prés de mon village, j'en remplis mes *alforjas*. Un instant après, nous étions à l'auberge de Junin, et l'aubergiste voulant, disait-il, nous faire un repas digne de nous, alla prendre une boîte de conserves dans une caisse qui devait coûter bon si, comme il nous l'affirma, elle venait de Paris. La boîte contenait précisément des champignons ! Je l'engageai à la garder pour une meilleure occasion et le priai de faire cuire mes mousserons frais qui furent excellents. Toutefois, le frère lai n'y toucha pas, sous prétexte que ces cryptogames *naissent du crottin des chevaux*, et il m'affirma que personne dans le pays n'en mangerait. Il prit sa revanche sur un plat de *maca*.

La maca, seul végétal que l'on cultive à ces hauteurs pour l'alimentation de l'homme, est une plante à racine tuberculeuse, qui tient du

navet par sa forme et de la *camote* ou patate douce par son goût. Elle prospère sur les bords du lac Chinchaïcocha d'où elle est vraisemblablement originaire, et qui est peut-être le seul endroit du monde entier où on la trouve. Or, il semble qu'étant donnée la température relativement froide qui lui convient, elle pourrait s'acclimater sur quelques-unes de nos montagnes de France, où elle serait précieuse.

Nous arrivions au village de Ninacaca quand éclata un épouvantable orage. Le tonnerre retentissait de tous les côtés à la fois. C'était une canonnade, un bombardement continu de la plaine. D'abord il grêla, puis il plut à torrents, puis la pluie se transforma en trombe. Nous avions la plus grande peine à respirer, et ne pouvions songer à continuer notre route, même pour franchir les cent ou deux cents mètres qui nous séparaient du village. Je m'étais couvert de mon *poncho* de caoutchouc, et enveloppé la tête d'un foulard de soie, à l'exemple des gens du pays, et pour me rendre autant que possible mauvais conducteur de l'électricité. Voyant enfin mes deux compagnons s'étendre de tout leur long sur le sol, j'en fis autant...

Nous nous séchâmes devant un poêle où brûlaient des mottes d'herbe sèche, mêlées de fiente de lama, combustible ordinaire des habitants de cette région privée d'arbres.

Le mot Ninacaca signifie en quichua *Roche de feu*. La foudre tombe sur le plateau de Junin plus fréquemment peut-être qu'en aucun autre lieu, ce que l'on attribue, à tort ou à raison, aux masses métalliques que renferme le sol. Elle y tue, dit-on, deux hommes par an. Les orages ont lieu du commencement d'octobre à la fin de mars, et toujours l'après-midi, à partir de trois heures. Le matin, l'atmosphère est transparente et le ciel limpide.

A cinq lieues au nord de Ninacaca est la ville du Cerro de Pasco, sur une montagne qui est un des gisements argentifères les plus considérables du monde. Des galeries y pénètrent de toutes parts, comme des trous de ciron dans une écorce[1].

1. En 1884, le Pérou exporta, tant en barres qu'en minerais, 80,000 kilog. d'argent, dont 26,000 extraits du Cerro de Pasco. Le rendement du célèbre placer a été de beaucoup supérieur ; il était triple en 1844, et sa décadence est due à l'envahissement des travaux souterrains par les eaux qui filtrent de l'étage supérieur de la montagne. La Compagnie Nord-américaine du chemin de fer non achevé de Lima à Chicha et au

Nous laissâmes sur notre gauche le chemin du Cerro de Pasco pour traverser le bourrelet montagneux qui borde le plateau de l'est. Des pâturages et encore des pâturages sur les mamelons, dans les plaines et au fond des vallées, des teintes uniformes traversées çà et là par l'ombre d'un nuage, de rares troupeaux de moutons, des bœufs paissant, isolés, sur les pentes grises, parfois une ondoyante troupe de lamas, tels sont les lointains et les premiers plans de ces mélancoliques paysages. Nous voyagions à petites étapes, pour ménager nos montures et ne pas laisser en arrière les mules qui portaient mon indispensable bagage. Cette région ayant été peu décrite par les géographes, je profitais de cette lenteur forcée pour faire quelques observations hypsométriques. C'est ainsi que je notai 4,338 mètres d'altitude à l'entrée du val de Quiparacra,

Cerro de Pasco s'est engagée, dans son traité avec l'État, à construire, ou, pour être plus exact, à achever le conduit collecteur qui est destiné à rendre au Cerro son antique renommée. A côté des mines proprement dites, se trouvent une centaine d'*Haciendas* où le métal est extrait de ses alliages et coulé en barres. Quinze mille individus, dont les neuf dixièmes de race indienne, travaillent tant à la surface qu'à l'intérieur de ce pâté d'argent.

au lieu dit Huando, où nous arrivâmes le 9 octobre à la tombée de la nuit.

L'apparition d'une hutte de pierres et d'un troupeau de moutons fut le signal de la halte.

Tout d'abord l'arriero tua un mouton. Il savait que le seul moyen d'obtenir quoi que ce soit des Indiens, ses frères, est de le prendre, sauf à le demander après. Une bonne femme étant sortie de la hutte en nous voyant attaquer son troupeau, nous lui payâmes sans discuter le prix qu'elle fixa. Satisfaite alors de nos procédés, elle fut, à quelques pas, soulever une pierre sous laquelle il y avait un trou rempli de pommes de terre. Nous fîmes le *rata* dans la cabane d'où la fumée s'échappait par les interstices du toit.

Quand on observe les ruines péruviennes, sur la côte aussi bien que sur la Sierra, on est frappé de ce fait que les anciens habitants du pays avaient, pour la plupart, des habitations sans cheminées, sans fenêtres, et presque sans porte. La hutte de Huando était dans ce style. Sa porte était si basse qu'il fallait se mettre à croupetons pour y entrer. Bâtie pour trois êtres seulement, le pâtre, sa femme et sa petite fille, âgée de huit ans, elle avait juste les dimensions néces-

saires pour les contenir. Le berger était absent, étant allé régler un compte avec le propriétaire du lieu, auquel il donnait, pour prix du fermage, trois moutons par mois et par cent brebis élevées sur le domaine. En ma qualité de convalescent, sa place me fut dévolue, et je m'y installai pour la nuit. Malheureusement il était plus petit que moi, et quand je voulais m'étendre de toute ma longueur, mes pieds sortaient de la hutte, par son unique orifice.

Le frère lai, mon compagnon, était ce que l'on nomme au Pérou un Zambo ou sang mêlé. Moitié mulâtre et moitié métis, comme il était moitié maître et moitié serviteur, moitié laïque et moitié moine, il avait du moins, sans restriction ni partage, une magnifique santé. Je lui proposai de rester dans la cabane où nous pouvions à la rigueur avoir place tous deux, mais en nous tenant constamment assis. Il préféra coucher dehors, dans un tas de peaux de mouton que lui donna la maîtresse du logis.

Et la neige, qui tomba pendant toute la nuit, augmenta d'une couche de ouate l'épaisseur de ses fourrures.

En définitive il dormit mieux que moi, car je

ne cessai de l'entendre ronfler. Quant à l'arriero, il avait coutume, comme tous les arrieros du Pérou, de coucher en plein air pour garder les bêtes, les écuries étant rares en ce pays, aussi bien dans le voisinage des neiges que dans les moites vallées de la côte.

Le lendemain nous entrâmes dans une zone où l'on ne voit plus la neige mêler son hermine au velours des pelouses. Dans l'après-midi apparurent les premières éricacées, le *Befaria Ledifolia* et le *Gaylussacia dependens,* dont les fleurs rouges relèvent d'un éclat de vie la monotonie des pâtures. Au hameau de Chipa, dont l'altitude est de 3,442 mètres, le rio Quiparacra s'engage, sur un lit pavé de dalles gigantesques, dans un joli ravin, bordé d'arbres aux tiges frêles, au feuillage léger. Mais il n'était pas dans notre itinéraire de suivre plus longtemps ce ruisseau qui se dirige à l'Est, vers le rio Paucartambo. Avant de descendre aux bois, nous avions à remonter encore dans la région nue, et à traverser l'imposante chaîne orientale connue sous le nom de Sierra de Huachon.

Nous montâmes donc, par un sentier rapide, dans le val d'Añil-Cocha ou du *Lac-Bleu,* et nous

CABANE DE PATRE DANS LE VAL D'AÑIL-COCHA.

y pa
berg
de l
caba
vach
que
phot
pûm
L
de
d'u
les
pait
pre
exc
ne
nai
l'h
cac
mo
les
de
de
de

y passâmes la nuit, non dans la cabane d'un berger de moutons, mais dans celle d'un gardeur de bœufs. *Paulo majora canamus !* Et cette cabane était à la hutte de Huando comme une vache est à une brebis, ce qui ne veut pas dire que ce fut un palais ; on en peut juger par la photographie que j'en ai prise, mais enfin nous pûmes y coucher tous et tout entiers.

Le Lac Bleu est au bout du val, au pied même de la Sierra dont il réfléchit dans son miroir, d'une admirable limpidité, les flancs escarpés et les cimes blanches. Nous laissâmes nos mules paître un instant sur ses bords avant d'entreprendre l'ascension de la montagne. Oh ! les excellentes bêtes que ces mules du Pérou, qui ne savent ce que c'est qu'une crêche, et ne connaissent d'autre nourriture ni d'autre litière que l'herbe de la puna, heureuses quand elle ne se cache pas sous la neige !

Plus la pente qu'elles ont à gravir est raide, moins le cavalier quitte leur échine, surtout dans les hauts parages où il ne pourrait faire deux pas de suite sans éprouver l'oppression du *soroche*. Je veux dire par là que nous fîmes l'ascension de la cordillère de Huachon sans mettre une

seule fois pied à terre. Mon baromètre, qui avait indiqué 3,830 mètres au bord du lac, en accusa 4,428 sur le col, et si l'état météorologique me fit commettre une erreur, elle fut *en moins*, car nous étions sur la limite des neiges éternelles qui, à cette latitude, ne s'abaisse guère au-dessous de 4,700 mètres. Le passage est dominé de très près par ces neiges dont les masses surplombantes ont des brisures à reflets bleuâtres qui indiquent un commencement de formation glaciaire. Des dômes et des pics d'éclatante blancheur forment encore au-dessus de ce niveau une chaîne d'une hauteur considérable.

Au pied des roches abruptes du versant oriental où il faut descendre, on aperçoit tout un chapelet de petits lacs. Comme j'y plongeais mes regards, je vis se mouvoir, à une vertigineuse profondeur, une sorte d'insecte qui ne me parut pas dépasser la taille de l'*isola* ou grande fourmi de la Montaña. Je braquai ma longue-vue de ce côté et la fourmi se transforma en un homme à cheval. Puis je reconnus que cet homme était vêtu du traditionnel poncho de laine et coiffé d'un feutre à larges bords. Il montait le sentier en zigzags que nous descendions, de sorte que nous ne

pouvions manquer de nous rencontrer. Quand nous fûmes près, le frère lai le salua d'un *Buenos Dias senor Doctor !*

Est-ce un médecin ou un curé ? me demandai-je, rien dans sa physionomie ni dans son costume ne faisant pressentir quel genre de docteur il était. Comprenant le point d'interrogation que j'avais dans l'œil, il m'apprit qu'il était le curé de Ninacaca et venait de faire une tournée pastorale, dans la vallée de Huancabamba, qui dépend de sa paroisse.

Je lui déclinai à mon tour mes noms et qualités et lui racontai que j'allais à Quillasu, où je trouverais des indigènes de l'Ucayali attendant des ordres d'Ocopa, dont le frère lai était nanti, que ces indigènes me serviraient de guides et de porteurs ou *péons* jusqu'au rio Palcazu ; que de là je descendrais dans leur canot à l'Ucayali, où je ne manquerais pas de rencontrer quelque embarcation de commerçant pour me rendre à l'Amazone.

Le curé de Ninacaca eut un mouvement de surprise, mais il me laissa achever sans m'interrompre, après quoi il me dit :

— Puisqu'il en est ainsi, Monsieur, il ne vous reste plus qu'à vous en retourner avec moi.

— Plaît-il ?

— Vous ne trouverez pas à Quillasu les guides sur lesquels vous comptez. Las d'attendre les Descalzos ou leurs instructions, ils sont partis depuis trois jours, et il vous en faudrait au moins huit pour aller où ils sont à cette heure. Ce sont des gaillards qui marchent plus vite que vous et moi.

Il n'est pas nécessaire d'être dans la rue pour recevoir une tuile, je le savais, mais celle-là me tomba si lourde sur la tête qu'elle me rendit muet pour un instant.

— Si les indigènes de l'Ucayali sont partis, repris-je, il me reste ma boussole, et peut-être trouverai-je à Huancabamba d'autres indiens pour porter mes bagages que je réduirai au strict nécessaire.

— A l'entrée de la saison des pluies qui ont déjà commencé, n'y songez pas !

— Je leur donnerai mon argent et la moitié de ma pacotille.

— Alors ils se décideront à vous suivre, mais vous pouvez être absolument certain qu'ils vous abandonneront en route.

— J'aurai encore mon fusil !

— Votre fusil ne vous défendra ni contre la

pluie, ni contre la fièvre, ni contre la fatigue dont on meurt. Songez qu'à partir de Huancabamba, vous aurez au moins huit jours de marche sous bois, avant de trouver seulement une cabane de sauvage. Croyez-moi ! retournez sur vos pas. Nous coucherons ce soir chez le pâtre d'Añil-Cocha où vous avez passé la nuit dernière.

— Ce n'est pas le chemin de l'Amazone !

— Puisque vous voulez absolument aller à l'Amazone, décidez-vous à prendre la route de Chachapoyas et de Moyobamba. Là au moins vous pourrez avoir des compagnons de voyage...

Il est un âge où l'homme fait bon marché de son existence, c'est l'âge où il a perdu les illusions de la jeunesse et où il n'a pas encore l'instinct du vieillard qui s'attache à la vie comme l'enfant au hochet dont on lui dispute la possession. J'étais précisément dans cet âge. C'est pourquoi, après avoir remercié le curé de ses mauvaises nouvelles et de ses bons avis, je continuai à descendre vers la vallée de Huancabamba.

VIII.

Premières forêts. — La Vallée de Huancabamba. — La patrie de la Pomme de Terre. — Séparation cruelle. — Les cretins du Pozuzo. — Une mission en pays Campa. — Griefs du père Pallas contre ses ouailles. — Un crime des Antis. — La Pachamanca.

Entre la côte du Pacifique où la végétation est médiocre et les hautes régions de la Cordillère où elle est chétive, le contraste n'a rien de frappant ; il saisit au contraire entre ces mêmes hauteurs et la *Montaña* qui, sur les flancs des Andes occidentales, se revêt, jusqu'à la zone escarpée de la *ceja*, de magnificence tropicale. Dans les premières forêts, remplies partout du tumulte des ruisseaux, et çà et là du tonnerre des cascades, le regard est moins attiré par les dimensions des arbres, encore moyennes, que par certaines formes rares ou inconnues dans les bois d'Europe, par des feuilles aux découpures inattendues, des branchages en strates curieuses d'où pendent des chevelures de lianes, par de hautes ombelles emmanchées des tiges légères.

Dans la vallée même de Huancabamba, à 1,600

mètres d'altitude, la végétation est loin d'être aussi luxuriante que dans certains autres *quebradas* voisines, par exemple dans celle du Chanchamayo qui est comme enfouie sous les bois. Le sol y est alternativement couvert de forêts et de pâturages, graminées et cyperacées, où l'on élève des bœufs, mais qui sont impropres à l'entretien des moutons. Les parties boisées étant de beaucoup les plus fertiles, les colons les défrichent pour y établir leurs plantations dont ils expédient les produits au Cerro de Pasco à dos de mules ou de lamas.

J'ai assisté à l'opération du *rozo* ou déboisement. On abat et on laisse sécher sur place les menues essences, puis on y met le feu, laissant sur pied les grands arbres dont les squelettes roussis se dressent çà et là, comme les baliveaux d'une coupe.

Si la vallée de Huancabamba n'est pas d'une fertilité de premier ordre, surtout au Pérou, son climat est aussi agréable que salubre. Sa colonie se compose de deux hameaux : Lucuma et Le Tingo et de seize haciendas, y compris celles de la vallée adjacente de Chorobamba. Après le maïs, qui pour la plupart des *Serranos* ou habi-

tants de la Sierra, est la base de l'alimentation, son plus important produit est la canne à sucre dont on extrait le sirop dans des *Trapiches* ou moulins pour le transformer en tafia. On y cultive diverses racines farineuses telles que le *Yucca* (manhiot Aïpi) et l'*arracacha* (arracacha esculenta); mais la pomme de terre, excellente à l'étage immédiatement supérieur, par exemple à Chipa, y perd ses qualités. Là est précisément la limite entre la précieuse solanée, originaire du Pérou, et sa proche parente la *Camote* ou Patate douce[1].

Huancabamba n'a pas, à proprement parler, de population indigène, car on ne peut considérer comme siens les sauvages Campas qui viennent s'y promener de temps à autre par petites bandes.

1. Le nom primitif de la pomme de terre est le mot quichua *Papa* qui a prévalu au Pérou, même parmi la population européenne, sur celui de *Patata* qui sert, dans ce pays, à désigner le tubercule de saveur sucrée connu aussi sous le nom de *Camote*. (Le mot quichua qui signifie père est *Tayta*). Dans le département de Junin, les Indiens cultivent une trentaine de variétés de pomme de terre. La plus estimée des Européens est la *Papa amarilla*, ovoïde et d'un jaune d'or. Les indigènes préfèrent la *Mauna* et la *Schiri*, aussi très riches en fécule et qu'ils consomment de préférence sous forme de *chuno*, c'est-à-dire après les avoir fait bouillir puis geler au grand air.

Les travaux de culture y sont confiés à des Quichuas de la Sierra acclimatés et que l'on nomme *Fronterizos* ou Indiens de frontière. Ces Fronterizos travaillent dans les conditions suivantes : qu'ils habitent à l'hacienda même ou dans quelque cabane isolée, ils ont le droit d'élever, pour leur consommation, des poules, des cochons et des vaches, et de cultiver, sur le domaine, tout le terrain qu'ils peuvent, pendant le temps qu'ils ne doivent pas au propriétaire et qui, d'après leurs engagements, est d'une semaine par mois. Les trois autres semaines leur étaient payées à l'époque de mon passage à raison de 40 *centavos* ou 40 sous par jour, ce qui représentait pour le patron une dépense beaucoup moindre, car il payait une partie de la somme due en marchandises : vêtements, ustensiles ou eau-de-vie, et le reste en billets de banque péruviens qu'il pouvait se procurer à Lima à un change des plus avantageux. On voit donc que si les Fronterizos vivent heureux, ils ne peuvent avec ce système songer à s'enrichir. En définitive, leur sort me parut préférable à celui des coolies chinois de la côte, dont les cahutes s'entassent aux alentours des haciendas où se fait le sucre.

Comme le curé de Ninacaca me l'avait prédit, j'eus toutes les peines imaginables à décider quelques Fronterizos à m'accompagner. Certains propriétaires péruviens me refusèrent absolument leur concours sous prétexte que le voyage dont je leur parlais était impossible. Et je suis encore à me demander la cause réelle du mauvais vouloir de ces *hacendados* qui auraient tout intérêt à ce que leur pays fût connu et peuplé.

Quant aux Européens de toutes nationalités que je rencontrai dans cette partie de mon voyage et plus loin, ils ne manquèrent à mon égard, je dois le dire, à aucun des devoirs que commande l'humanité, et me témoignèrent une considération respectueuse. Je n'eus, en un mot, qu'à me louer de leurs procédés.

Le Frère lai alla d'abord à Quillasu remettre au père Pallas ses provisions pour la messe, puis il reprit, avec l'arriero, le chemin d'Ocopa. Il me fut pénible de me séparer d'eux, mais ce qui me causa le plus de chagrin, ce fut, je l'avoue, de voir partir ma mule, et me rappelant, à cette occasion, les regrets de Sancho quand il perdit son âne, j'admirai, une fois de plus, le génie de Cervantes.

J'avais établi forcément mon quartier général à l'hacienda *Descubridora,* en attendant la Toussaint qui est pour les Fronterizos une occasion de danses et de buveries. C'est dire qu'aucun n'eût consenti à se mettre en route avant d'avoir célébré cette fête. Je profitai de mes loisirs forcés pour étudier et recueillir les éléments d'une notice qu'a publiée la Société de géographie[1].

Par le chemin qui la relie au plateau de Junin, la vallée de Huancabamba appartient encore au Pérou du Pacifique. Elle est séparée du Pérou de l'Amazone par le Yanachaga, imposante chaîne de cerros qui s'élève entre le bassin du Pozuzo dont fait partie le rio Huancabamba et la Pampa du Palazu.

Au bord du rio Pozuzo, à quatre jours de marche de l'Hacienda Descubridora, par un impossible sentier, il y a une colonie qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre des deux Pérou, le chemin qui la mettait en communication avec la

1. *Bulletin de la Société de Géographie,* 2e trimestre 1890, et *compte rendu* des séances de la Commission centrale, année 1890, page 432. Dans le *compte rendu,* le voyageur a tenu à rectifier le titre donné par le *Bulletln* à une carte qui contient plusieurs sous-affluents de l'Ucayali *relevés par le père Gonzalès.*

ville de Huanuco, sur la Cordillère, ayant été si complètement obstrué et effacé par l'exubérante végétation que l'on ne sait plus au juste où il était. Cette colonie, prisonnière au milieu des bois, se compose de ce qui reste d'une soixantaine de familles allemandes qui vinrent s'y fixer, il y a trente ans, dans l'espoir qu'un courant d'émigration s'établirait par cette voie vers les riches territoires de l'Amazonie. Mais la disparition du chemin fut encore le moindre de ses malheurs : Les neuf dixièmes des enfants engendrés au Pozuzo, bien que de parents jusque-là sains, naquirent goitreux, hydrocéphales, complètement crétins, destinés à passer leur existence dans l'ordure, comme des pourceaux.

La mission de Quillasu ou d'Oxapampa ne fait pas partie, à proprement parler, de la colonie de Huancabamba. Elle est à trois lieues environ de l'hacienda *Descubridora*, et pour y aller, il faut remonter la vallée de Chorobamba, bien connue déjà avant 1742 des missionnaires du Chanchamayo et du Cerro de la Sal. L'établissement de Quillasu se compose d'une modeste habitation aux parois de clayonnage et d'une chapelle aux murs de torchis, couverte de palmes artistement

tressées par les sauvages. D'autres toits plus bas apparaissent çà et là dans les environs : ce sont les ajoupas ou *panguchis* des néophytes et des infidèles, car on donne indistinctivement, au Pérou, les noms de *chunchos, sauvages, gentils* et *infidèles,* aux Indiens des forêts qui ne sont pas chrétiens, qu'ils l'aient ou non jamais été. Les infidèles d'Oxapampa appartiennent tous à la race des Campas ou Antis. Ils sont uniformément vêtus de la *cusma,* robe de toile de leur fabrication, et parfois coiffés d'un *madzeri,* couronne de bois blanc ornée d'une plume, tandis que les néophytes se distinguent soit par un pantalon, soit par une casquette ou un feutre de la Sierra, ou par quelque autre élément de costume civilisé, dû à la munificence des missionnaires.

Les Descalzos ne donnent pas le baptême à tout infidèle qui le voudrait pour recevoir en même temps un chapeau ou une chemise. Ils ne baptisent que les malades *in articulo mortis*, et les enfants qu'ils considèrent comme seuls capables de profiter peu ou prou de leurs leçons.

Le père Pallas qui constituait à lui seul, ainsi que je l'ai dit, toute la mission lors de mon ar-

INFIDÈLES ET NÉOPHYTES DE QUILLASU.

rivée, était en ce moment sous l'impression douloureuse que lui avaient causée les deux faits suivants : un beau jour, tous ses Campas disparurent, qu'ils fussent baptisés ou non. Il alla d'un *panguchi* à l'autre sans rencontrer âme qui vive et, pendant plus d'un mois, il vécut dans une solitude absolue. Lorsqu'au bout de ce temps son troupeau revint, les cathécumènes, pressés de questions, avouèrent qu'ils étaient allés faire leurs dévotions au Soleil, sur le *Gran-Pajonal*, où, tous les ans, une fête est célébrée en l'honneur de ce Dieu des Incas et autres peuples primitifs.

L'autre grief du père Pallas était de nature plus grave.

Cinq individus : un Péruvien, un Chilien et trois Italiens voulurent passer de la vallée du Chanchamayo dans celle de Huancabamba. Guidés par un Campa, ils gravirent le Cerro de la Sal, véritable montagne de chlorure de sodium, longue de sept lieues, où ils furent bien reçus par les nombreux sauvages qui l'habitent, puis, leur premier guide ayant pris congé d'eux, ils résolurent de continuer leur route avec deux Antis qui allaient précisément eux aussi à Oxapampa

d'où ils étaient venus chercher du sel. Mais, soit qu'ils fussent de leur nature moins bons marcheurs que les Indiens, soit que ceux-ci eussent à dessein pressé le pas, ils ne tardèrent pas à les perdre. Enfin, après un voyage qui, depuis leur départ de la colonie de Chanchamayo, n'avait pas duré moins de huit jours, ils arrivèrent à Quillasu.

Il y avait alors trois moines à la mission.

« Nous vîmes de loin, me dit celui des cinq voyageurs qui m'a narré ces détails, deux religieux entrer au couvent. Nous nous arrêtâmes sur la place qui est entre la chapelle et la maison, pensant que, de leur côté, les missionnaires nous avaient vus et que, s'ils voulaient nous recevoir, ils nous appelleraient. En vérité nous eûmes le tort de ne pas frapper à la porte. Personne ne paraissant, nous visitâmes la chapelle, puis nous nous décidâmes à continuer notre voyage. Nous fîmes halte une instant après, à côté d'un champ de maïs, et j'allumai du feu pour préparer notre repas. José, le Péruvien, avait les pieds blessés et suivait avec peine, c'est pourquoi, dès qu'il eut mangé, je lui dis : Prends les devants, nous ne tarderons pas à te rejoindre.

« Nous partîmes peu de temps après lui. En arrivant au bord du rio, que nous avions à traverser à l'endroit que les religieux nomment *Playa Négra*, je vis, planté en terre, sur l'autre rive, le bâton de notre camarade. « José, dis-je, s'est cru déjà bien près de Huancabamba, puisqu'il a laissé là son bâton ! » Nous entrâmes dans l'eau, mais quand nous fûmes au milieu du rio, des sauvages, cachés dans le fourré, nous lancèrent une grêle de flèches.

« Je vis tomber mes trois compagnons, et moi-même je glissai sur une pierre et fus entraîné par le courant. M'étant remis sur pieds, je jetai mon sac qui était plein d'eau et mon fusil, et me mis à courir en suivant le cours de la rivière, puis je rentrai dans le bois où je m'aperçus que j'avais une blessure saignante au côté. Quelques pas plus loin, je trouvai le Chilien qui avait reçu une flèche au pied. Où sont les autres ? lui dis-je. — Je viens de voir F. l'italien, me répondit-il, il avait une flèche dans le ventre et une autre dans la figure, passant d'une joue à l'autre. Il m'a demandé de les extraire, ce que j'ai fait ; mais il n'a pu se relever. Je crois qu'il est mort.

« Nous résolûmes de retourner au couvent

s'il était possible et, dans ce but, nous montâmes au-dessus du ravin qui encaisse la rivière. Nous nous trouvâmes alors près d'un ajoupa tout rempli d'infidèles qui discutaient vivement entre eux. « Ils vont nous tuer ! dit mon compagnon. « Ils nous ont vus, répondis-je, et nous ne pouvons fuir ! »

« Une femme campa s'étant approchée, nous lui demandâmes le chemin du couvent. Elle nous indiqua un sentier où nous nous engageâmes aussitôt, bien que nous fussions convaincus qu'elle nous trompait. Dès que nous nous crûmes hors de vue, nous fîmes un crochet dans le bois, puis nous montâmes sur une colline couverte de gramens. La nuit tombait ; cependant nous pûmes voir encore les sauvages s'élancer dans le sentier à notre poursuite. Le Chilien, ne pouvant courir par suite de sa blessure au pied, se jeta de nouveau dans le bois. Quant à moi, j'avais aperçu le couvent et j'y courus de toutes mes forces. Les Campas m'avaient vu, mais j'eus le bonheur d'arriver à Quillasu avant qu'ils eussent pu m'atteindre.

« Les Religieux ne pouvaient croire à mon récit. Ils durent cependant se rendre à l'évidence en voyant ma blessure, et mieux encore, hélas !

lorsqu'ils découvrirent les cadavres percés de flèches de trois de mes compagnons. Le Chilien, profitant de ce que les sauvages s'étaient d'abord engagés sur ma trace, avait eu la chance de trouver un sentier allant à Huancabamba où il arriva le premier et où l'un des moines m'accompagna le lendemain. »

Lorsque les voyageurs avaient pris à (Quillasu) la fatale résolution de continuer leur route, sans entrer au couvent, les moines les attendaient en leur préparant du café. De leur côté, les infidèles voulurent expliquer leur triple assassinat par les raisons suivantes : Lorsqu'en pays Campa, un étranger aborde une habitation sans intentions hostiles, il est de règle qu'il s'annonce par des cris. Or les arrivants non seulement n'avaient pas appelé, mais ils avaient inspecté les lieux d'une façon suspecte. Enfin les Campas les avaient pris pour cinq Chiliens et dans ce temps-là, par suite de la terrible guerre qui venait d'ensanglanter le Pérou, les Chiliens n'étaient pas précisément en odeur de sainteté dans la patrie des Incas, et, moins qu'ailleurs encore, dans la Montaña où des déserteurs avaient commis toutes sortes de crimes.

J'aimais mieux m'en tenir à ces explications qu'aux déductions des habitants de Huaucabamba hostiles à mon voyage, et qui ne manquèrent pas de me rebattre les oreilles du crime des Antis, pour bien me montrer ce qui m'attendait si je passais outre. Quant au père Pallas, ses péons de l'Ucayali étant repartis, après quarante jours d'attente, il ne pouvait plus mettre à ma disposition que ses bons conseils, ce qu'il fit. Et je dois dire que plusieurs des renseignements qu'il me donna me furent dans la suite très utiles.

Ayant fixé définitivement mon départ au 4 novembre, je réunis, le trois, les Indiens qui devaient m'accompagner et je remis entre les mains de l'Hacendado[1] leur patron la somme fixée pour leur salaire. Il fut convenu formellement qu'ils ne la toucheraient à leur retour, que s'ils rapportaient une lettre de moi attestant qu'ils m'avaient accompagné jusqu'au rio Palcazu. La précaution n'était vraiment pas inutile, et tout en écrivant ces lignes, je me félicite de l'avoir prise. Il fut convenu en outre que les péons porteraient

1. *Hacendado :* propriétaire d'une Hacienda.

chacun une charge de soixante livres, y compris le poids de leurs provisions personnelles pour l'aller et le retour. Je dus abandonner une bonne partie de mes effets dont hérita mon hôte.

Avant de quitter le monde connu, nous fîmes une *pachamanca*, opération culinaire où les Fronterizos excellent. Voici en quoi elle consiste : on allume un feu en plein air, à côté d'un trou que l'on vient de creuser en terre, et l'on y chauffe des pierres d'espèce réfractaire pendant une heure environ. Quand ces pierres ont emmagasiné le calorique nécessaire, on en pousse dans le trou une partie que l'on étale sur fond avec une gaule, et sur le lit ainsi formé on étend des volailles et des quartiers de venaison assaisonnés de piment, de sel et d'*origan*, plante aromatique qui, dans la cuisine quichuase, remplace le thim, le laurier, la muscade et le clou de girofle. On met encore dans le trou des yuccas, des pommes de terre, des ocas, des grappes de maïs frais, des fèves et des pois dans leurs gousses, et l'on recouvre le tout avec le reste des pierres chauffées. Sur ce toit, brûlant comme le couvercle d'une casserole à gratin, on met des feuilles, sur les feuilles une toile mouillée, et sur la toile une couche de

terre. Au bout de trois quarts d'heure, les viandes sont cuites à point, tendres comme rosée, et n'ayant pas perdu un atome de leurs sucs ; les légumes, cuits dans leur propre vapeur, ont une saveur particulière.

Nous dûmes à la *pachamanca* un bon repas, et, le lendemain matin, nous commençâmes l'ascension du Yanachaga.

IX.

Ascension du Yanachaga. — Les Aguaceros. — Halte à Cajon-Pata. — Un Panorama émouvant. — L'Esprit de Dieu et l'Esprit de l'homme. — La Coca. — Sous les tambos. — Bruits nocturnes. — L'Ouatarochi. — Le matin dans la forêt. — Les Singes. — Un Assassinat.

Je savais que ce Yanachaga qui se dressait devant moi, hérissé de forêts de la base à la cime, avait été escaladé pour la première fois, il y a plus de deux siècles, par les missionnaires qui découvrirent la vallée de Huancabamba. L'*Histoire des Missions* du père Amich nous apprend en effet que les franciscains Caballero et Tineo passèrent de cette vallée à l'Ucayali en 1657 et 1661, et bien que l'on soit sans détails sur leurs voyages, on doit forcément admettre qu'ils franchirent l'imposante barrière. Pour retrouver le nom de Huancabamba dans un itinéraire vers l'Amazone, il faut feuilleter les annales des Descalzos jusqu'à l'an 1860, où le père Calvo et son compagnon don Esteban Bravo firent une explo-

ration qui aboutit non au Palcazu même, mais à son tributaire le Chuchurras. Je savais enfin qu'en 1880, le père Gonzalès s'était frayé un passage de Huancabamba au confluent de ces deux rivières et que la ligne indiquée par lui avait été suivie trois ou quatre fois soit par les religieux, soit par leurs émissaires indiens, entre autres par les néophytes sur qui j'avais compté pour me guider.

En vérité, c'est déjà beaucoup de savoir que le chemin où l'on est mène quelque part, et je dis qu'il connaissait le cœur humain ce guide d'Alexandre Dumas qui, pour réconforter, sur le Saint-Bernard, son voyageur exténué, lui répétait : *As pas peur, Napoléon a passé par là !*

Au pied de la montagne est le hameau du Tingo[1], dernier point habité au bord du rio de Huancabamba qui, détourné brusquement par le Yanachaga de sa primitive direction de l'ouest à

1. Le nom quichua Tingo donné à une foule de localités péruviennes signifie angle et s'applique indistinctement à la jonction de deux rivières, à la bifurcation de deux chemins, au point de départ de deux rameaux divergents d'une chaîne de montagne. Le Tingo de Huancabamba est au confluent de la rivière de ce nom avec son principal affluent le rio de Chorobamba.

l'est, court vers le nord, dans un lit semé de roches, et dont les bords sont tellement encaissés que l'on ne peut songer à s'y frayer un chemin.

De ce point, où mon baromètre me donna 1508 mètres d'altitude, jusqu'au col de *Cajon-Pata*[1], le chemin que nous suivîmes se confond avec le sentier de Huancabamba au Pozuzo, si toutefois on peut donner le nom de sentier à une ligne que barrent à chaque pas d'épais fourrés.

Deux de mes compagnons, Balta et Pedro, ouvraient la marche, armés de *machètes* ou sabres d'abatis et taillaient de droite et de gauche, tantôt dans le fouillis des arbrisseaux qui forment une forêt secondaire dans la grande forêt, tantôt dans le treillis des lianes qui pendaient devant nous comme une pantenne sans fin. Je notai parmi les arbustes le *Moho-moho* ou Matico, aux feuilles rubescentes, à l'odeur de menthe, et le *Jurama* dont le fruit rouge, de la grosseur d'une cerise, exhale un parfum suave et capiteux,

1. *Cajon-Pata*. — Des deux mots dont ce nom est composé, le premier est espagnol et signifie caisse, le second est quichua et signifie au-dessus.

qui plaît aux femmes ; et, parmi les lianes, Balta me montra le *Guaco,* dont le suc est le plus efficace antidote contre le venin des reptiles.

Là se trouvent les plus pittoresques ravins du monde, avec des eaux cristallines qui courent en cascatelles ou se reposent en de frais bassins, entre des bordures de tussilages et de lycopodes, sous des berceaux de fougères et de fuchsias aux fleurs rouges. Quels délicieux sous-bois quand le soleil y met la gaieté de ses rayons d'or ! Mais, nous entrions dans la saison des pluies, et, durant la traversée du Yanachaga, nous ne passâmes pas un jour sans recevoir au moins un *Aguacero* ou sac d'eau. Des ruisseaux apparaissaient de tous côtés à la fois, grossissaient en un clin d'œil, et, pour un instant, la montagne se transformait en cataracte. On conçoit que, dans ces conditions, il nous ait fallu deux jours pour atteindre le sommet dont la hauteur n'est cependant que de 438 mètres au-dessus du Tingo.

De Huancabamba j'avais à peine entrevu les cimes du Yanachaga constamment enveloppées de nuages à cette époque de l'année ou voilées de pluie. Quand nous arrivâmes à Cajon-Pata, vers cinq heures du soir, l'aguacero tombait à

torrents, accompagné de coups de tonnerre, et nous nous blottîmes sous un tambo que les Indiens du père Pallas avaient dressé quelques jours auparavant. L'averse dura peu, mais tout le bois mort que nous trouvâmes étant imbibé jusqu'à la moelle, nous eûmes toutes les peines du monde à allumer du feu pour cuire la soupe au riz qui était notre dîner habituel. Mon baromètre en cet endroit marqua 2,026 mètres d'altitude, et mon termomètre centigrade descendit, pendant la nuit, à onze degrés au-dessus de zéro. Bien que cet abaissement de température n'ait rien d'excessif, soit parce que nous avions les stomates ouverts par les sueurs de l'ascension, soit parce que nous n'avions pu nous sécher, nous y fûmes très sensibles. Réveillé par le froid, avant l'aube, je vis mes gens grelotter dans leurs ponchos, et ils me semblaient encore gelés, quand je pris, un instant après, la photographie du tambo.

Au lever du jour, j'eus la bonne fortune inespérée de contempler, sous un ciel clair, l'un des plus magnifiques panoramas qui soient au monde. A mes pieds, était un océan de forêts, avec de grandes ondulations de terrain pareilles à des

vagues d'une superbe amplitude ; plus loin une ligne de montagnes de toutes parts envahies par les bois, la chaîne de *San Matias* qui sépare le Palcazu du Pichis et, par delà cette ligne encore, la teinte bleuâtre des forêts, pâlie par la distance et qui se confondait à l'horizon, comme parfois le lointain de la mer, avec le bleu du ciel. L'impression que l'on éprouve en présence de ces immensités vierges touche au sentiment religieux. « L'Esprit de Dieu était sur les eaux », dit la Genèse, et ces mots me venant à la mémoire dans ma contemplation : là, pensai-je, est l'esprit de Dieu où ne se montre pas l'esprit de l'homme. Et j'avais beau interroger l'espace, si loin que portât mon regard, je n'apercevais nulle trace de l'homme, je ne voyais poindre aucune manifestation de son esprit.

Avant de commencer la descente proprement dite, nous eûmes à traverser une série d'escarpements d'où partent des contreforts qui forment entre eux d'étroites et profondes quebradas. La forêt moutonneuse ne pouvant gravir la roche verticale semble, d'en haut, battre au pied, comme une houle.

Si la hauteur de Cajon-Pata au-dessus de la

vallée de Huancabamba n'est que de 438 mètres, elle est de plus de 1,600 mètres au-dessus de la Pampa du Palcazu, et le versant oriental est plus abrupt que l'autre. Pour le descendre, on est constamment obligé de se retenir aux arbres, de saisir, au passage, les arbrisseaux ou les branches qui se présentent et qui vous laissent leurs épines dans la chair. Impossible d'arriver au bas sans avoir les mains écorchées, des ongles arrachés, le corps couvert d'éraflures.

Ces pentes sont heureusement coupées par des gradins ou étroites plates-formes où nous passions la nuit sous le classique tambo de feuilles de palmier que dressaient mes Indiens avec l'habileté du castor construisant sa cabane.

A leur exemple, je faisais une importante consommation de coca. J'avais souvent dans la bouche ma pelote de feuilles où j'insinuais de temps à autre, au bout d'une baguette pointue, un soupçon de chaux ou de pâte alcaline. Je recommande à mon tour aux Alpinistes cet usage dont je n'ai eu qu'à me louer. On sait que la coca atténue ou endort les sensations de la faim et de la soif. Or, l'extrême fatigue peut faire oublier la faim, mais non la soif, et ce n'est pas un mince avantage,

quand il s'agit d'escalader une montagne, que d'être prémuni, surtout en pays chaud, contre la perpétuelle tentation des sources fraîches et des cascatelles cristallines.

Il nous fallut huit jours pour traverser ce Yanachaga où ne vit aucune race humaine.

A chaque échelon descendu, la forêt grandissait, se peuplait d'essences nouvelles. A 1,100 mètres, je trouvai, tout près l'un de l'autre, le *Siphocampylus Caucho,* arbre à caoutchouc proprement dit et le *Pas Seringa* qui donne la gomme fine du Para.

La voix de la forêt, faite d'une infinité de bruits et de voix, devenait plus sonore. La gamme s'étendait, aussi bien du côté des sons aigus, sifflets et grincements, que dans le sens des notes graves. La nuit surtout me semblait bruyante : au lieu du chant du rossignol, le cri du singe *Ouatarochi*, ululement étrange qui semble sortir des entrailles de la montagne et donne la chair de poule à qui l'entend pour la première fois. Ce cri alternait avec celui du *Toukou,* sorte de chouette à tête énorme. Puis c'était le concert des batraciens du Yanachaga dont les bourbiers sont hantés par un crapaud au coassement rauque

et saccadé. De soudains tonnerres dominaient tous ces bruits, imposaient silence à toutes ces voix, annonçant qu'un ancêtre de la forêt venait de céder au poids des ans et de briser, dans sa chute, de nombreuses générations branchues établies à son ombre.

Bien qu'à cette latitude les crépuscules soient courts, les matins avaient leur charme : la pénélope *Barrigni* dont le chant moiré traverse l'espace comme le déchirement d'un rideau de soie, nous annonçait l'aube. A cette diane tous les oiseaux s'éveillent tandis que le jour apparaît aux fenêtres ouvertes dans le dôme des branches, que les hautes tiges se dessinent et que les masses du feuillage, sortant des tons neutres, entrent dans la gamme des verts.

Nous mangions le gibier tué en route et qui était le plus souvent du singe. De coutume, on n'écorche pas le singe, on le passe au feu et on lui racle la peau comme au porc. Qu'il ait d'ailleurs été rôti, bouilli ou fumé — l'art culinaire des Indiens de la forêt se borne à ces trois opérations — il constitue un aliment très recherché des sauvages et que les Européens trouvent bon quand ils y sont accoutumés.

Les deux espèces les plus nombreuses sur le Yanachaga oriental sont le *Choro,* petit singe d'un gris cendré avec une calote de poil noir sur la tête, et le *Maquisapa* (Ateles Niger) qui a parfois quatre à cinq pieds de long, de la nuque à la paume des mains de derrière.

J'étais surpris de la familiarité de ces animaux qui, n'ayant pas été encore en relation avec l'homme, ne soupçonnaient pas sa férocité. Non seulement les Choros jouant dans les arbres ne fuyaient pas à notre approche, mais ils cherchaient à attirer notre attention par leurs hi-hi ! et nous lançaient des brindilles. Lorsqu'un coup de fusil en faisait tomber un, les autres se cachaient dans le feuillage et se taisaient. Je rencontrai les premiers Maquisapas près du bas de la montagne. Je cheminais alors à deux ou trois cents mètres de mes compagnons et j'éprouvai, je l'avoue, une certaine émotion en voyant l'un des plus grands sujets de la bande descendre de son arbre et marcher droit à moi, comme s'il avait eu quelque chose à me dire.

Peut-être connaissez-vous un tableau de mon défunt compatriote le Maître d'Ornans intitulé : *Bonjour, Monsieur Courbet !* Le peintre en tenue

de voyage, le sac au dos, est abordé, dans la campagne, par un ami venu à sa rencontre. C'est le prétexte de deux portraits.

Eh bien, sans faire une comparaison qui serait peu flatteuse pour l'un ou l'autre de ces deux personnages, je ne puis me rappeler l'apparition du maquisapa, sans que ce tableau me revienne du même coup à la mémoire.

Moi aussi, j'eus l'idée de tendre la main à l'arrivant, mais, au lieu de suivre ce bon mouvement, je lui envoyai une charge de gros plomb. Pour mon excuse, je dois dire que je n'étais pas absolument fixé sur ses intentions et que je savais qu'il y a dans la montaña du Pérou un singe qui attaque l'homme. Cette espèce féroce vit en bandes, dans les forêts du Haut Ucayali. Le maquisapa — je l'ai appris trop tard — est au contraire tout à fait inoffensif.

Mes compagnons m'ayant rejoint, l'un d'eux lia l'animal sur sa charge, et un instant après, nous arrivions à une plate-forme où il nous convenait de camper.

Pendant que les uns allumaient du feu, un autre détachait le singe qui devait être la pièce principale du repas. Il avait reçu du plomb dans

l'épaule et n'était qu'évanoui. Libre de ses liens, il nous regarda avec des yeux suppliants et sans pousser un cri, puis, comprenant sans doute au milieu de quels barbares il était tombé, il se mit littéralement à sangloter.

Je dis à l'un des porteurs de l'achever.

L'Indien lui passa une liane sous les bras et l'attacha à un tronc d'arbre pour lui couper l'artère carotide, méthode favorite des Indiens pour tuer les animaux.

Le singe suivait des yeux tous ses mouvements. Lorsqu'il vit le couteau approcher de sa gorge, il le saisit d'un mouvement rapide pour l'éloigner. Impossible d'imaginer un geste plus humain... Sa main affaiblie lâcha prise, et l'Indien lui ayant fait une incision au cou, une rigole de sang courut sur son poil noir.

Depuis, je n'ai chassé le singe qu'avec répugnance, même dans les forêts où il se montre beaucoup plus sauvage qu'au Yanachaga. Lorsqu'il m'arrivait d'en blesser un, je l'achevais avec mon revolver, pour éviter le spectacle d'une mort plus lente.

Quand les Indiens ne peuvent consommer en une fois tout le gibier tué dans la journée, ils

boucannent ce qu'ils doivent garder, les viandes se corrompant avec une extrême rapidité sous le climat humide et chaud de cette région. Le fumoir, tel que je l'ai vu dans toutes les cabanes de sauvages, consiste en une claie soutenue à un mètre environ au-dessus du foyer. Or quiconque a vu de grands singes étendus sur la claie du Panguchi, la peau nue, les yeux restés ouverts, la figure rapprochée encore de celle de l'homme par l'expression de douleur que lui a laissée le dernier soupir, quiconque, dis-je, a assisté à ce spectacle comprend que les *Infidèles* qui le renouvellent à chaque repas n'aient que peu de chose à faire pour devenir anthropophages, comme les Cashibos du rio Pachitea.

X.

Tigres et Serpents. — Mon meilleur gardien. — Le Rio San José. — Forêt bouleversée par un orage. — Une journée terrible. — Défenses des Lorenzos. — Accident. — Une cabane de Campas. — Le Chumayro. — Ménagerie en liberté. — La casquette de Puchuna.

Dans cette partie du voyage à travers le Yanachaga et la pampa du Palcazu, mes *Fronterizos* me firent remarquer sur le sol des indices attestant le passage du *Puma,* petit lion sans crinière et du *Hacamari* (Ursus Frugilegus). Nous eussions pu y rencontrer aussi diverses espèces de Jaguars, telles que l'*Onza* (Felisenza), l'*Uturunco* (Felis Pardalis), l'*Oscollo* (Felis Celidogaster) et le petit *Tigrillo,* aux mouchetures argentées. Rarement les Félins de l'Amérique du Sud attaquent l'homme qu'ils suivent cependant à distance, comme nos loups en temps de neige. Ils rôdent autour des *Panguchis* où ils enlèvent parfois un enfant. Afin d'éviter les surprises nocturnes, dans ces cabanes sans murs, les Campas

veillent à tour de rôle, à côté d'un feu qu'ils ne laissent pas s'éteindre.

Il avait été convenu que nous suivrions scrupuleusement cet exemple, mais il m'arriva souvent, en m'éveillant, de trouver tous mes gens endormis. Mon meilleur gardien était encore mon chien qui m'avait servi d'oreiller sur les hauteurs froides de la Sierra, et qui, dans la forêt, se couchait toujours très près de moi. Quand son odorat ou son ouïe l'avertissait de l'approche d'un animal quelconque, il ne manquait pas de gronder, et le péon de garde, sortant alors de sa somnolence, faisait flamber les branches sèches. De plus, Pescador avait la bonne habitude de flairer minutieusement la place où je manifestais l'intention de m'étendre, et c'était pour moi une sécurité, car je craignais bien plus les insectes et les serpents que les fauves. Il m'eût évité l'aventure d'un de mes péons qui, en secouant, le matin, la couverture où il avait appuyé sa tête, en fit tomber une *faninta*, vipère dont la morsure a des effets foudroyants.

Nous reveillâmes plusieurs fois dans les herbes la *Culebra de Cascavel* (Crotho horridus) qui faisait sonner, en fuyant, les anneaux cornés de

sa queue, et je tuai un *Coral* (Elaps affinis) d'un mètre et demi de long, espèce de couleur vive et de dent crochue, dont le venin, au lieu de coaguler le sang, le rend tellement fluide, disent les Indiens, qu'il traverse la peau et sort par le bout des doigts.

Au pied du Yanachaga coule une petite rivière qui se jette dans le rio Chuchurras et que mes gens appelèrent rio *San José* parce qu'un nommé José Cardenas, l'un des propriétaires de Huancabamba, avait fait une expédition jusque-là pour chercher de l'or. Nous campâmes au bord de cette rivière où mon baromètre n'indiqua plus que 399 mètres d'altitude. J'avais atteint cette pampa du Palcazu où la forêt vierge prend ses plus colossales proportions et qui est l'une des vallées les plus prodigieusement fertiles et les moins habitées du globe.

La première journée que j'y passai fut terrible.

Etant arrivé au rio San José après la nuit tombée, au lieu du rideau d'arbres qui borde les rivières de la Montaña, j'entrevis, sur l'autre rive, des formes convulsionnées qui inquiétèrent mon sommeil.

Le lendemain, la première action des *Fronterizos* fut de me déclarer qu'il était impossible d'aller plus loin, qu'ils allaient en conséquence retourner à Huancabamba, et que, si je ne voulais pas y retourner avec eux, mon devoir était de leur donner leur exéat afin qu'ils fussent payés. Il ne restait plus que deux lieues à faire, je le savais, pour trouver une *Route qui Marche,* le rio Palcazu; mais en fût-il resté vingt que je n'eusse pour rien au monde consenti à rebrousser chemin. Je repoussai donc de toute mon énergie la requête des peons, tout en l'excusant à part moi dans une certaine limite, car le spectacle que nous avions devant les yeux était véritablement effrayant.

Un orage avait transformé la forêt en barricade, et quelle barricade ! Tous les arbres brisés ou déracinés, tombés les uns sur les autres, formant d'inextricables amoncellements, où les souches retournées, enlevées du sol par je ne sais quelle étrange résultante de forces, retenaient entre leurs racines fantastiques d'énormes masses de terre. Et songez que la plupart de ces arbres avaient des tiges de huit à douze mètres de circonférence, et portaient des coupoles sous les-

quelles nos chênes eussent semblé des arbres nains. Le passage de l'ouragan était récent, car les géants qui jonchaient le sol avaient leurs feuilles encore vertes.

Je promis à mes compagnons, outre la solde convenue, une partie des pacotilles qu'ils portaient, si nous arrivions au fleuve, et, comme acompte je partageai avec eux ma dernière bouteille de cognac. L'un d'eux, Balta, s'étant joint à moi pour entraîner les autres, nous entrâmes dans le chaos. Durant douze heures de gymnastique effrénée, d'efforts surhumains, nous y fîmes une demi-lieue. Heureusement le typhon n'avait passé qu'au pied de la montagne, entre le rio San José et un autre petit affluent du Chuchurras. Heureusement, dis-je, car je n'aurais pas eu la force d'aller plus loin, encore moins celle de retourner sur mes pas. Lorsqu'à six heures du soir j'arrivai au bout, ayant pour tout aliment, dans la journée, avalé deux biscuits et mâché quelques pincées de feuilles de coca, je tombai de fatigue, incapable de faire un pas de plus, et mes gens dressèrent le toit de feuillages sur la place où je m'étais couché !

La vallée du Palcazu n'est pas une plaine comme

semblerait l'indiquer le nom de pampa dont on la décore. Du rio San José au Palcazu, les montées alternent régulièrement avec les descentes, et, dans les sinus de ces ondulations, coulent des ruisseaux et des rivières qui toutes se dirigent vers le Chuchurras. La plus importante est le rio Lorenzo, ainsi nommé parce que ses rives sont hantées par une tribu de sauvages que l'on a baptisés eux-mêmes du nom de Lorenzos, je dirai plus loin à quelle occasion.

A quelques pas d'une source où je tuai une *Pucaconga,* superbe pénélope à la gorge rouge, à la queue vert sombre, je vis une hutte évidemment destinée à servir d'affût. L'un de mes compagnons reconnut qu'elle appartenait aux Lorenzos et non aux Antis, à ce que ses branchages n'avaient pas été coupés avec un instrument de fer, mais cassés à la main. En fait d'instrument contondant, les Lorenzos ne connaissent que la hache de pierre polie. Ils vivent complètement nus et fuient à la vue de l'homme. Leur principal moyen de défense plus ou moins efficace contre les autres sauvages, consiste à planter en terre, de distance en distance, dans les pistes ou passages conduisant à leurs campements, des épines de

palmier Chonta, qui sont résistantes comme des stylets d'acier, effilées comme des aiguilles. Or, Pedro, le plus jeune de mes compagnons, qui était chaussé, comme le sont généralement les *Fronterizos*, d'*alpargatas* aux semelles de peau non tannée, Pedro, dis-je, ayant marché sur une de ces embûches, invisibles dans les herbes et les détritus, eut le pied traversé. Je dus répartir sa charge entre les autres, ce qui ne fut l'objet d'aucune difficulté, leurs fardeaux étant très allégés déjà par ce fait qu'ils approchaient du terme de leur voyage et avaient caché en route leurs provisions de retour.

J'étais moi-même dans un assez triste état. La fatigue m'accablait à ce point que malgré tout l'effort de ma volonté, j'étais obligé de m'arrêter à chaque instant. J'eus grand'peine à arriver au sommet d'une colline où Balta avait remarqué une échancrure dans le couvert des arbres et où nous trouvâmes un défrichement et une cabane de Campas, qui fort heureusement nous reçurent en amis.

Voyant mon essoufflement et mon épuisement, le chef Campa me pressa de mâcher avec ma coca une écorce sèche qu'il me présenta. Je fis ce qu'il

me disait, et j'éprouvai presque aussitôt une réelle sensation de bien-être et de repos. Les Campas font usage de cette écorce, provenant d'une liane qu'ils nomment *Chumayro,* dans toutes les circonstances où ils ont à lutter contre la fatigue. Ils en ont toujours une provision dans le sac qu'ils portent en bandoulière, et lorsqu'ils ont fait une longue course ou un exercice violent, comme la chasse d'un tapir, ou reçu quelque aguacero, ils ne manquent pas de mâcher une certaine quantité de cette écorce en la mêlant aux feuilles de coca dont ils font aussi une grande consommation. Mais tous ceux que j'ai pu interroger m'ont déclaré qu'ils se passent plus facilement de coca que de *chumayro.*

Mon hôte s'appelait Puchana, mot dont j'ai omis de rechercher la signification, mais qui doit être le nom de quelque animal de la forêt, un animal sans doute bienfaisant, car Puchuna est un très bon et même très généreux Campa, qui me fit cadeau de presque tout le *chumayro* qu'il avait dans sa case.

La liane qui porte ce nom et que le même Puchana me montra plus tard, dans la forêt, pousse dans les fourrés épais où elle atteint la grosseur

du bras. Les sauvages la coupent, grosse comme le doigt, et aussitôt ils en détachent l'écorce, seule partie utilisée par eux et qu'ils divisent en fragments d'environ un pied de long, sèchent et conservent en petits fagots. Il ne leur reste plus, pour la consommer, qu'à enlever au couteau ou avec l'ongle les rugosités d'apparence calcaire qui la recouvrent plus ou moins.

Puchuna fut aussi le médecin de mon peon Pedro qui se trainaît péniblement, bien qu'aussitôt après l'accident on lui eût retiré du pied l'épine de Chonta. Après avoir lavé les deux faces de la plaie, le Campa y appliqua un emplâtre de feuilles qu'il avait préalablement triturées dans son laboratoire ordinaire, c'est-à-dire dans sa bouche ; un ruban d'écorce servit de bandage, et il fut décidé que Pedro resterait dans l'hospitalier panguchi jusqu'au retour de ses camarades.

J'avais été très surpris de trouver dans la personne de Puchuna, un Campa aux cheveux coupés court et coiffé d'une casquette. Il paraissait d'ailleurs très satisfait de lui-même et il manifestait sa satisfaction en faisant retentir l'air de *You-Kou-Kou* triomphants. Au total, c'était un

excellent mais non un beau Campa. Sa femme, d'aspect peu séduisant elle aussi, et deux marmots, dont l'un à la mamelle, complétaient sa famille. Il m'apprit que la casquette lui avait été donnée en échange d'une certaine quantité de caoutchouc par un homme de race blanche installé non loin de là, au confluent des rios Palcazu et Chuchurras, où il convint de nous accompagner.

En arrivant au panguchi j'avais dû retenir Pescador qui manifestait des intentions de chasse. Il y avait en effet aux alentours de la cabane non seulement des poules, mais une foule de bêtes, celles-ci plumeuses comme la *Pucaconga,* l'Agami ou *Trompetero,* le *Paojil* (Ourax galeata) etc., celles-là poilues comme le *Ronsoco* (Hydrochoerus Capybara) et le tapir. La sauvagesse étant sortie pour aller puiser de l'eau à la source voisine, elle fut aussitôt escortée par la plupart de ces animaux, les uns voletant, d'autres gambadant, tandis qu'un singe grimpait précipitamment sur sa tête pour diriger le mouvement.

L'excellente sauvagesse fit bouillir à notre intention des racines de yucca et cuire dans la cendre des bananes vertes.

Cette nourriture, bien que saine, me paraissant peu reconstituante, je proposai à Puchuna de nous sacrifier une poule, et lui offris en même temps divers objets qu'il semblait désirer. Mais il fit la sourde oreille. J'ai su depuis, tant par mes observations que par celles des autres, que les Antis, plus délicats que nous, sous certains rapports, ne tuent jamais, pour le manger, un animal qu'ils ont élevé, ou qui fait partie de leur société. Malgré le refus de la poule, je fis à mon hôte des cadeaux qui lui plurent. Il préféra quelques grains de verroterie à une pièce de quarante sous. Ce mépris de l'argent m'enthousiasmait. Brave Puchuna, disais-je, on voit bien que tu n'as encore rien du civilisé que la casquette !

Cette casquette, produit de l'industrie européenne, n'avait pas, pour arriver là, passé comme moi par le Pacifique et la Cordillère des Andes. Elle avait remonté les fleuves qu'il me restait à descendre. J'étais donc bien cette fois dans le Pérou de l'Amazone.

Guidés par Puchuna, nous arrivâmes en peu de temps au bas de la colline où le Palcazu reçoit le Chuchurras susurrant comme son nom, et coule majestueux, entre des falaises de troncs d'arbres

et de branches vertes. L'ayant traversé sur une balse ou radeau des Campas, nous trouvâmes au milieu d'une plantation de bananiers, une sorte de chalet en tiges de bambou. C'était le palais que Puchuna nous avait annoncé. Son propriétaire, le *Cahuchero* don Guillermo, absent lui-même en ce moment, y avait laissé son fils, un enfant de dix ans, sa femme et sa fille.

Un certain nombre de Campas venus de divers côtés pour nous voir, peut-être même pour nous surveiller, nous entouraient quand nous arrivâmes sur le seuil. En voyant cette troupe de sauvages, Doña Juana — tel était le nom de la châtelaine — conserva la plus parfaite serénité, mais elle eut à ma vue un instinctif mouvement de recul. Mon chapeau troué, ma barbe devenue broussailleuse me donnaient sans doute un aspect terrible. Je n'en fis pas moins, à part moi, cette réflexion que, dans la montaña, ce n'est pas en général l'Indien qui fait peur, mais le Blanc, même au Blanc.

XI.

A l'embouchure du Chuchurras — Le *Cahuchero* don Guillermo. — Un conquérant de la Montaña. — Résultats pratiques. — Exploitation du caoutchouc au Pérou et au Brésil. — Religion des Antis. — Les litanies de Juan Santos Atahualpa. — Sorcellerie. — Exécutions barbares.

Les *Fronterizos,* ayant reçu de moi, avec la prime convenue, leur congé définitif, reprirent après deux jours de repos le chemin de Huancabamba. J'avais à engager de nouveaux compagnons, et, dans ce but, je fis une tournée dans les panguchis, établis pour la plupart sur les points culminants de la pampa. Un jeune Campa élevé chez don Guillermo et sachant quelques mots d'espagnol me servait d'interprète, quand je n'arrivais pas à me faire comprendre par signes, et avec ce que j'avais appris de langue antis. Les *Gentils* du Palcazu me parurent à la fois plus fiers et plus hospitaliers que les indigènes de la Sierra qui baisaient la manche de mon paletot

en me donnant à haute voix le qualificatif de *Taïta* (père) et dans le fond du cœur celui de *Gringo* (Grec). En résumé, tous me reçurent amicalement, mais aucun ne voulut prendre avec moi d'engagement avant le retour de don Guillermo qu'ils appelaient le *Capitan* et qui était alors occupé loin de là, à une récolte de caoutchouc. Voilà comment il se fait que je passai plus d'une semaine à la bouche du Chuchurras, ce dont je ne me plaignis pas, car je n'aurais pu choisir un lieu plus propice pour les études géographiques, ethnographiques, et même commerciales qui étaient le but de mon voyage.

Don Guillermo Franzen, le cahuchero du Chuchurras, est un colon originaire du Holstein, et sa femme doña Juana, une Péruvienne de Moyobamba. Quand ils vinrent, il y a sept ou huit ans, s'installer au Palcazu, il existait entre la Cordillère du Yanachaga et les Cerros de San Mathias une douzaine de familles campas. Ils surent les attirer à eux, se les attacher même par de réels bienfaits. De nombreux couples d'Infidèles ne tardèrent pas à se joindre aux premiers. Ils sont aujourd'hui plus de soixante, disséminés il est vrai dans un cercle de plusieurs lieues de rayon,

car les Campas, se nourrissant surtout de chasse, ne peuvent vivre agglomérés, mais en constante relation avec le *Capitan*.

D'autres colons n'ont pu obtenir des Antis un travail utile. Tout mon secret, me dit don Guillermo, est de leur créer des besoins, pour leur procurer ensuite, comme prix de leurs services, le moyen de les satisfaire. C'est ainsi qu'il leur avait fait cadeau de six fusils et leur vendait la poudre. Les Antis savent fabriquer de toutes pièces leurs robes ou *cusmas* dont les cotonniers que l'on voit près des Panguchis fournissent la matière première. Mais ils filent sans rouet et tissent sur le plus rudimentaire métier. Et comme il leur faut, dans ces conditions, un temps considérable pour confectionner l'étoffe d'une *cusma*, les tissus de fabrique ont à leurs yeux une grande valeur. A l'époque de mon voyage, beaucoup souffraient d'ophthalmie, mal fréquent et contagieux dans la montaña. Don Guillermo hâtait leur guérison en leur lavant les yeux avec une faible dissolution d'alun. Je n'ai pas besoin de dire qu'ils payaient en caoutchouc ce remède, de même que les quelques autres substances pharmaceutiques dont il leur avait fait apprécier l'emploi. Enfin,

par sa présence même, il les protégeait contre les agressions des bandits cosmopolites, marchands de chair humaine, qui font dans toute la région sauvage de continuelles expéditions. Les colons de l'école de don Guillermo sont les véritables conquérants de la Montaña.

Il pouvait récolter, avec ses Campas, environ mille arrobes de caoutchouc par an, et chaque arrobe qu'il vendait à Iquitos de 50 à 60 francs, lui revenait, d'après son calcul, à moins d'un franc[1].

1. Des deux espèces de caoutchouc que le bassin de l'Amazone fournit à l'industrie, l'une provient en très grande partie du Pérou, c'est le *Jebe* ou *caoutchouc ordinaire*. Pour l'extraire du *Siphocampylus*, arbre dont la hauteur dépasse rarement quinze mètres, on commence par faire à la base du tronc une incision en V, et on reçoit dans un sac le *latex* ou suc laiteux qui lui en sort et contient la précieuse substance sous forme globulaire. Quand l'écoulement a cessé on coupe l'arbre et, soit sur sa tige étendue à terre, soit sur ses principales branches, on pratique de nouvelles saignées distantes les unes des autres d'environ un mètre. On verse dans un trou creusé en terre le liquide peu fluide recueilli aux entailles, et pour en hâter la coagulation, on y ajoute le suc d'une liane connue sous le nom de *Sacha-Camote*. On l'en retire sous la forme d'un gâteau gris, plus ou moins épais, et qui noircit à la surface. Par ce procédé, et en abandonnant les racines et les menues branches, on extrait d'un *siphocampylus* en pleine force une arrobe de caoutchouc (14 kilogs. 690 grammes), y compris le *sernambillo* que l'on recueille en fils, après l'opération principale, aux

Don Guillermo transportait son caoutchouc à Iquitos — une fois seulement tous les deux ans,

lèvres des entailles, et que l'on met en pelottes. L'arbre étant de bois tendre, un homme habile peut exploiter un pied en une demi-journée.

Je fis observer à don Guillermo que le fait de couper l'arbre pour en extraire plus vite le suc laiteux me semblait être le comble de l'imprévoyance.

Il me répondit qu'il est impossible de prendre au *siphocampylus* sa gomme élastique sans le tuer, que les vers l'attaquent à l'entaille et le pourrissent, que les vieux pieds, d'ailleurs, produisent moins que les jeunes, et que, sur la souche de l'arbre abattu, pousse un rejet qui est à son tour exploitable au bout de quinze ans. Un peu plus, il allait me démontrer que s'il y a du caoutchouc dans les bois, c'est aux cahucheros qu'on le doit. Cependant, le siphocampylus a considérablement diminué, depuis quelques années, au bord des principaux tributaires de l'Amazone et, pour le trouver aujourd'hui en grandes quantités, il faut pénétrer au cœur des forêts ou remonter jusqu'aux *cabeceras* des rios secondaires comme le Palcazu.

Le *Seringa* (Hévea Guianensis), dont le bois est moins mou, ne s'abat pas mais se pique sur pied, et le même arbre peut être exploité pendant vingt ans, avec deux mois seulement de repos par an. Chaque matin le *seringuero* va lui faire sa piqûre pour recevoir le latex dans un goblet qu'il colle à l'écorce. Cette méthode exige des soins et surtout une régularité de travail qui répugnent au caractère des Antis. D'ailleurs, le procédé le plus commode pour coaguler la sève du seringa est de l'exposer à la fumée produite par la combustion du fruit de l'Assaï, palmier très abondant au Brésil, mais qui ne se trouve pas ou est rare dans les parties hautes du bassin de l'Amazone. Voilà pourquoi l'Hévéa, très exploité au Brésil, l'a été très peu jusqu'à ce jour dans les vallées du Pérou.

Les missionnaires baptisèrent l'hévea du nom de *seringa* (seringue) en considération de l'usage auquel la Providence leur semblait avoir spécialement destiné le caoutchouc.

car le voyage est long, surtout pour le retour. Des Campas l'accompagnaient jusqu'à l'Ucayali, où il engageait d'autres Indiens, et pendant son absence qui durait plusieurs mois, sa famille se trouvait de fait sous la protection des Antis, qui ne sont donc pas aussi féroces qu'on le croit, même au Pérou, dans la partie civilisée. S'ils sont défiants et vindicatifs, les blancs leur ont donné, en général, et leur donnent encore trop de raisons pour cela.

Les Antis sont de taille moyenne, bien découpés, sveltes sans maigreur. Ils ont la main et le pied petits. On voit parmi eux des ephébes de quatorze à seize ans, à la physionomie grave et douce, aux formes d'une parfaite élégance. Mais, sous l'action continuelle du grand air, leur figure se creuse de rides précoces, innombrables stries qu'ils cherchent en vain à dissimuler sous des peintures au génipa et au rocou. Une certaine obliquité dans les lignes des yeux, le nez plus ou moins camus, et les saillies des joues rappellent vaguement le type mongolique. Ils sont imberbes. S'il y a des exceptions à cette règle, elles sont, je crois, fournies en réalité par des métis. Leur teint est bistré plutôt que bronzé, leur che-

LA BELLE SHUMO.

velure noire, sans reflets, abondante et longue, dure au toucher, comme une crinière. Aucun costume ne leur sied mieux que celui qu'ils confectionnent eux-mêmes de toutes pièces, et qui se compose du *Madzeri* orné d'une plume, de la Cusma pareille à une toge, d'un brun sombre qui s'harmonise avec les tons de la forêt, et d'une écharpe de grains qu'ils portent majestueusement comme un cordon maçonnique.

Chez eux, le sexe fort est en même temps le beau sexe. Ils ont cependant d'assez jolies filles, aux formes arrondies, voire même un peu replètes, comme la belle Shumó dont je fis la photographie dans le bois, à côté d'un tronc de cédrel que venaient de couper les Antis pour en faire un canot. Le temps, qui leur raie la figure, d'une patine prématurée, et leur abat les seins comme des poires blettes, n'épargne qu'une chose en elles, leurs dents qui sont toujours immaculées. Elles portent des bracelets de coton ourdis sur le bras même, des chapelets de graine de styrax, des colliers de dents de singe ou d'osselets taillés en croix. Enfin les plumes jouent un rôle important dans leur parure : chatons multicolores tombant sur la poitrine ou le dos, guirlandes de

tanagras et de colibris, que les Campas savent préparer comme d'habiles empailleurs, gorges et collerettes empruntées à des ailes d'ara ou de coq des roches.

Les Campas tiennent peut-être le culte du soleil des Incas qui ont cherché vainement à les englober dans leur empire.

Je les ai entendus souvent réciter à deux une espèce de litanie, sur un ton qui rappelle étrangement le ton habituel des oraisons dans une église. L'un disait l'antiphone et l'autre les répons, très recueillis, et sans que ma présence parût le moins du monde les troubler ou les distraire. Mais quand je leur demandais le sens de leurs paroles, ils feignaient de ne pas me comprendre et s'écartaient comme pour se livrer à quelque conjuration. J'ai fini cependant par savoir qu'ils passent en revue dans cette litanie les principaux devoirs de l'Antis vis-à-vis de son semblable.

— Si tu as faim je partagerai avec toi ma chasse et ma pêche et les fruits de ma chacra, car tu es Campa, et les Campas doivent s'aimer entre eux d'amitié vraie.

— Si tu es attaqué par un ennemi, j'expose-

rai ma vie pour te défendre, car tu es Campa...

— Si le Camagari (le Diable) te fait mourir, tes enfants seront les miens, car tu est Campa... et le récitatif dure trois quarts d'heure.

Tout me porte à croire que ce morceau est l'œuvre de Santos Atahualpa, ce roi prophète de la Montaña qui, au siècle passé, souleva les Antis contre la domination espagnole et qui connaissait fort bien les éléments du christianisme, étant élève des jésuites et ayant même accompagné ses maîtres dans un voyage en Espagne. Quoi qu'il en soit, le décalogue des Campas n'est pas pour eux lettre morte :

Pendant que je recevais l'hospitalité chez le colon du Palcazu, un Campa déjà vieux, et que la petite vérole avait rendu aveugle, y vint de fort loin, avec sa femme et ses deux enfants en bas âge pour faire un marché! Il proposa de nettoyer la chacra du cahuchero des mauvaises herbes qui commençaient à l'étouffer, si on voulait lui payer ce travail avec quelques vares de cotonnade ; sa femme, obligée de pourvoir à tout dans le carbet, ne trouvait pas le temps de tisser, et les cusmas de la famille tombaient en loques. La proposition était des plus avantageuses pour doña Isabella

qui l'accepta. Donc, les nouveaux venus s'installèrent sous l'auvent de la maison de bambou, et dès le lendemain ils se mirent à l'œuvre. Dans le marché, il n'avait pas été question de leur nourriture. Il va de soi, me disais-je, que doña Juana la leur doit. Je me trompais, car si elle leur fit quelquefois goûter de sa cuisine, ils partagèrent plus souvent leur dîner avec elle et, par le fait, avec moi. Tous les jours, les Campas du voisinage se chargeaient d'y pourvoir, faisant parfois de longues courses pour leur apporter à tour de rôle, qui un poisson, qui un singe rôti ou un quartier de tapir, qui un régime de bananes ou une charge de yuccas. D'où je tirai cette conclusion que dans le cas où l'humanité se réduirait aux seuls Campas, l'homme se distinguerait encore des autres animaux par quelque chose de plus que n'a dit Beaumarchais.

Les missions franciscaines qui furent très actives au pied des Andes, avant l'insurrection de Santos Atahualpa, ont laissé aux Antis avec quelques pratiques chrétiennes, quantité de mots dont ils usent encore. Ils n'ont pas de noms de famille et donnent indifféremment à leurs enfants le nom d'un animal ou celui d'un

saint. Ainsi *Shumo,* le nom de ma bonne amie, signifie crapaude. D'autres s'appellent *Guatate* (grenouille), *Pimpiri* (papillon) etc. Ils nommeront leurs fils Santiago, Pedro, Pascual, Antonio, ou *Inchoquiri, Puchuna, Tahuanchi, Chunguigate,* etc.

Si les Antis tiennent des Espagnols et des Incas quelques-unes de leurs idées religieuses, ils en ont d'autres qui semblent être leurs croyances primitives et qui leur sont communes avec des *nations* qui n'ont connu ni les Incas ni les missionnaires. Telle est la croyance à un être malfaisant, le *Camagari,* qui est, pour eux, la cause de toutes les douleurs, de toutes les déceptions, de toutes les catastrophes dont l'enchaînement constitue la vie de l'homme. Ils croient qu'il est possible de prévenir ou de provoquer son action par des pratiques de sorcellerie, et cette idée les entraîne à d'abominables crimes. Ainsi, lorsque la maladie frappe une famille, ils n'admettent pas qu'elle soit le résultat de causes naturelles, ils s'imaginent qu'une femme la leur a envoyée au moyen d'un sortilège, les femmes ayant, dans leur esprit, des facilités spéciales de communication avec le diable. Pour savoir

quelle est celle qui a commis le maléfice, ils ont recours à la méthode suivante : Tout en songeant à quelque fille de leur voisinage, ils mâchent des feuilles de coca pour les cracher, mêlées de salive, dans le creux de la main qu'ils ferment ensuite et secouent en divers sens. Si la coca a formé sur la peau certain signe qui équivaut, d'après eux, à une affirmation, ils croient avoir deviné juste. Si le signe est négatif, ils songent à une autre fille et recommencent l'épreuve. Lorsqu'ils ont découvert la coupable par ce moyen, ils la tuent en lui tordant une liane autour du cou. Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que les parents de la victime, convaincus eux-mêmes de sa culpabilité, inconsciente ou volontaire, ne cherchent ni à la défendre ni à la venger.

La victime expiatoire est quelquefois, mais rarement, un enfant mâle, comme chez les Vaudoux.

Don Guillermo chercha à détourner ses Antis de ce système médical. Il espérait, en les guérissant parfois de leurs maladies, leur démontrer leur erreur, mais il se trompait, car ils s'imaginèrent que ses remèdes, aussi bien que ceux dont ils ont coutume d'user eux-mêmes, agissaient par une

vertu surnaturelle. Dans la crainte de lui déplaire, ils ne firent pendant deux ans aucune exécution de sorcière, mais, lorsqu'au bout de ce temps il se rendit à Iquitos, ils profitèrent de son absence pour liquider le passé, et quand il revint, ils avaient étranglé quatre femmes de leur tribu, dont l'une vivait sous son toit, étant sa cuisinière.

Il est peut-être plus difficile d'arracher une croyance ancienne du cerveau des Campas que d'y implanter une idée nouvelle, et ce n'est pas encore par là qu'ils diffèrent beaucoup du reste de l'humanité.

XII.

Chiens Ochitis. — Procédé des Campas pour allumer le feu. — Avortement intellectuel. — En quoi la civilisation étonne le plus les Antis. — Danses nocturnes. — La Chasse à l'homme. — L'âge de pierre au XIXe siècle.

Dans mes visites aux panguchis, mon arrivée était presque toujours annoncée par des aboiements de chiens, car les Campas ont des chiens, qu'ils nomment *Ochitis,* d'une espèce unique, au poil noir et blanc, au corps allongé, à l'intelligence obtuse. Mis sur la piste d'une bête sauvage, les Ochitis chassent à la façon de nos chiens courants. Or, les Campas ayant remarqué les qualités supérieures de Pescador, lui amenèrent leurs chiennes, de sorte que si je retourne jamais au Palcazu j'y trouverai des descendants de mon plus fidèle compagnon de voyage.

L'arme habituelle des Campas est un arc léger en bois noir de *palmier chonta.* Leurs flèches, dont la hampe, empennée de plumes d'ourax,

est une tige florale de *Caña brava* (Gynérium sagittatum), se terminent soit par une pointe de chonta barbelée, soit par une sorte de coutelas de bambou à double tranchant, soit par un petit pavillon qui a le double avantage de présenter une surface relativement large pour atteindre l'oiseau et de le tuer sans briser ses plumes. Ils ne connaissent pas le *curare* ou *Poison des Ticunas,* mais ils tiennent des premiers missionnaires et colons espagnols certaines notions qui suffisent, bien que très rudimentaires, pour leur créer un avantage sur une foule d'autres races. Ils savent extraire le fer du minerai dans des fourneaux établis d'après le système catalan, et le forger pour en faire quelques objets grossiers comme leur couteau ou *ipudié.*

J'admirais leur habileté à faire du feu. Ils ont des briquets et un amadou de leur invention, mais leur secret consiste dans l'emploi d'un copal brut, qui, sous sa forme de masse grisâtre, poreuse et de faible densité, tel enfin qu'on le trouve au pied de l'arbre qui le produit, remplacerait avantageusement les *boules de résine* que vendent à Paris les marchands de charbon. Il existe, dans leurs forêts, des bois plus facile-

ment inflammables que dans les nôtres, et qu'ils font flamber en un clin d'œil, même sur le sol trempé par une averse, lorsqu'ils ont à faire rôtir leur chasse ou à cuire une tortue dans la casserole que la nature lui a attachée au dos.

Les petits Campas m'étonnaient par leur intelligence en même temps que par leur souplesse physique. Mais tandis que certains sens se perfectionnent en eux au delà de ce que nous pouvons imaginer, qu'ils arrivent par exemple à répéter, comme de véritables échos, le chant d'un oiseau ou les phrases d'une langue qu'ils ne comprennent pas, avec les moindres intonations de la voix qu'ils ont entendue, leur développement intellectuel s'arrête net vers l'âge de douze ans, et pendant le reste de leur vie on les retrouve pareils à des enfants.

De tout ce que je pouvais leur raconter, ce qui les surprenait le plus, c'est qu'il y eût des villes où, dans un espace relativement étroit, vivent autant d'hommes qu'il y a d'arbres, par exemple, dans un hectare de forêts. Comment font-ils pour se nourrir ? demandaient-ils, ne comprenant que la vie isolée qui permet à l'homme de vivre de chasse.

Leur langue est douce, presque musicale, avec de nombreuses terminaisons en *i*. Ils chantent en parlant. Quand ils chantent pour chanter, on pourrait croire qu'ils disent du plain-chant.

Une fois par mois, ils font avec du maïs, des camotes, ou des racines de yucca, une chicha peu alcoolique qu'ils appellent *noaseri* et qui est le plus souvent destinée à être bue, en une seule séance, dans une fête nocturne. J'ai assisté à une de ces réunions qui ont lieu invariablement à l'époque de la pleine lune. Le rendez-vous était sur une plate-forme soigneusement appropriée dans la clairière. Les invités, venus de divers Panguchis, formèrent le cercle autour d'une grande jarre de terre contenant le liquide, et récitèrent la litanie habituelle ; puis la coupe, remplie par le plus vieux, passa de mains en mains et de bouche en bouche. Quand elle eut fait le tour de l'assistance, la danse commença, lente et grave, les hommes évoluant d'un côté, les femmes de l'autre, en deux files qui de temps en temps formaient la chaîne. Les instruments de musique étaient un tambour en bois de cedrel et peau de singe, une espèce de flageolet en os et un *sankali* ou *flûte de Pan* à huit tubes. L'air

de danse, sans variations, était de ton mineur. A intervalles réguliers, pendant les repos, la calebasse circulait, et les danseurs vidèrent la jarre jusqu'à la dernière goutte. Toutefois aucun ne me parut ivre. La Lune, qui a sa part dans le culte des Campas, baignait d'une sereine clarté les grands arbres d'où tombaient autour de la clairière des draperies de lianes. Le signal du départ fut donné par le chant moiré de la pénélope qui annonce l'aube à la Montaña.

Quand je veux évoquer l'image des Antis, ils m'apparaissent souvent dans ce décor, comme les Esprits de la Forêt, êtres crépusculaires, formes vagues, ombres chinoises dansant au clair de lune.

Doña Isabella était assise devant sa porte quand arriva, comme une avalanche, une troupe de sauvages, des deux sexes, complètement nus. C'étaient des *Lorenzos* fuyant les chasseurs d'hommes. Ils s'arrêtèrent en apercevant l'épouse de don Guillermo, fait surprenant de la part de ces indiens, à qui la vue d'une figure à peau blanche donne habituellement des ailes, et firent comprendre qu'ils avaient faim. On leur donna des bananes et du maïs cru qu'ils dévorèrent avi-

dement. L'un d'eux, vieillard de haute taille et qui devait être d'une rare vigueur, avait reçu un coup de fusil chargé de gros plomb. Les bandits lui avaient volé ses enfants et avaient assommé sa femme, trop vieille pour être vendue.

Dès qu'ils eurent fini de manger, ils reprirent leur course violente à travers bois.

Les Indiens polygames de la vallée de l'Ucayali, Piros, Conibos, Sipibos et Sétébos ont, de temps immémorial, remonté les affluents de ce fleuve pour faire des razzias de femmes. Ils s'adonnent actuellement à ces chasses, connues sous le nom de *correrias*, moins pour leur propre compte que pour celui de certains colons qui font le commerce des femmes et des enfants. A l'époque de mon voyage, un Lorenzo de huit à dix ans valait de 280 à 350 francs, une fille bien conformée de 300 à 400 francs. On ne cherche pas à prendre vivants les adultes mâles, car on sait qu'ils s'échapperaient, si loin qu'on pût les emmener, ou qu'ils se laisseraient mourir. Les industriels qui organisent les *correrias* et y prennent part ne peuvent se passer du concours des Indiens dressés à ce genre de chasse, car jamais ils ne réussiraient seuls à surprendre les sau-

vages. Lorsqu'ils font main basse sur les filles ou femmes d'un carbet, ils ont pour règle de tuer leurs père, frères et époux, afin d'éviter toute contestation ultérieure sur la propriété d'icelles, puis ils mettent le feu à la cabane vide... pour qu'elles aient moins de regret de la quitter.

Les Lorenzos n'ont donc pas à redouter de bête féroce plus féroce que l'homme, et particulièrement le Blanc. Etant moins que d'autres capables de se défendre, ils sont constamment traqués.

J'ai cherché quelle peut être l'origine de ce nom espagnol de *Lorenzos,* en français *Les Laurents,* donné à des sauvages dont, à vrai dire, je n'avais jamais ouï parler pendant mon séjour au Callao et à Lima. Les seules cartes où il en soit fait mention sont celles de Paz Soldan et du père Gonzalez. Cette dernière, publiée en 1880, les désigne par les mots *Indios Lorenzos en numero escasos y meticulosos* (Indiens Laurents peu nombreux et craintifs). L'Histoire des missions au Pérou pendant ce siècle par les pères Pallares et Calvo est muette à leur sujet, mais dans le *Compendio Historico* du père Amich, qui embrasse la période de 1635 à 1771, j'ai trouvé la curieuse relation qui suit :

L'an 1797 les *Delcalzos* Manuel Gil, commissaire des missions, Fray Francisco et Valentin Arrieta remontèrent le Palcazu venant du Pachitea et de l'Ucayali, où d'autres religieux de leur ordre avaient été massacrés, par les Conibos. « Le 28 août, dit Amich, ils s'arrêtèrent sur une plage et, les soldats qui les accompagnaient étant allés chasser pendant l'après-midi, Fray Valentin Arrieta prit son fusil et entra dans la forêt pour voir s'il ne trouverait pas lui aussi quelque chose. En inspectant le terrain il découvrit deux arcs et un faisceau de flèches. Il s'en saisit, et tout à coup il se trouva en présence de deux Indiens nus qui se mirent à genoux devant lui : « Père, lui dit l'un d'eux, ne nous tue pas ! » Le père les embrassa et les conduisit à la plage où étaient le commissaire et Fray Francisco. Aux questions qu'on leur posa, l'un d'eux, qui parlait un peu l'espagnol, répondit qu'il était de Pozuzo[1], d'où, étant domestique (*siendo moso*), il s'était enfui

1. La vallée du Pozuzo était alors habitée par des indiens *Amages* qui en ont complètement disparu, de même que les colons espagnols chez qui Laurent était domestique ou péon quand il prit la fuite.

On peut donc supposer que les Lorenzos sont de race *amage*.

avec sa femme ; qu'il s'appelait *Lorenzo* et que sa femme avait nom *Maria,* qu'ils étaient chrétiens, mais que leurs enfants n'avaient pas été baptisés. Il ajouta qu'ils avaient leur *pueblecito* à environ trois lieues de là. Les religieux leur demandèrent s'ils avaient des vivres, leur offrant, en échange, une paire de haches. Ils répondirent qu'ils en apporteraient le lendemain et prirent congé.

« Le 29, à huit heures du matin, arrivèrent à la plage l'Indien Lorenzo et toute sa famille qui ne comptait pas moins de trente individus des deux sexes et de tous âges. Ils étaient chargés de yuccas, de bananes, de maïs et autres provisions. Pas n'est besoin de dire s'ils furent bien reçus. Après midi, le père commissaire, le père Arrieta et quelques hommes de leur suite, les accompagnèrent jusqu'au *pueblecito,* qui était dans une pampa très fertile. Ils y passèrent la nuit et revinrent à la plage le jour suivant, avec les habitants du hameau chargés de vivres. Ces Indiens firent de vives instances pour retenir auprès d'eux le père Arrieta, disant qu'ils voulaient être chrétiens, mais on ne put alors donner suite à leur demande. Les religieux leur promi-

rent de revenir au printemps prochain et leur firent quelques petits cadeaux, après quoi on se quitta fort satisfait de part et d'autre. »

Les pères Manuel Gil et Valentin Arrieta revinrent en effet au mois d'août de l'année suivante, mais le *hameau de Lorenzo* était abandonné et sa plantation dévastée. De ses habitants, qu'ils cherchèrent pendant un mois, les religieux ne trouvèrent trace.

Ce récit est, suivant toutes apparences, l'origine du nom des *Lorenzos* qui vivent dans la pampa du Palcazu, sur les deux rives du Rio, entre l'embouchure du Chuchurras et celle du Pichis, là précisément où Fray Arrieta fit sa découverte.

En parlant des Cashibos qui vivent aussi dans le bassin du Pachitea, le père Calvo dit : « Heureusement leur arc est très grossier et manque de l'élasticité nécessaire. Il faut pour l'armer une force herculéenne. Leurs flèches sont aussi trop pesantes. C'est pourquoi les Cashibos ne sont dangereux qu'à courte distance. » Or, comme il est facile de s'en convaincre en examinant les spécimens que j'ai rapportés, l'arc et les flèches des Lorenzos sont encore plus grossiers et lourds.

Et par ce fait ils se trouvent vis-à-vis des autres Indiens dans un état d'infériorité manifeste.

On a vu des Européens, des Espagnols entre autres, séparés du monde civilisé par la force des événements, passer à l'état sauvage ou à peu près, comme les *Gauchos* de la République Argentine et quelques peuplades du Pérou. De même, l'exemple des fugitifs du Pozuzo montre que des Indiens ayant touché la civilisation peuvent retourner à l'âge de pierre. Car si on peut dire que les Campas sont à l'âge de fer, les Lorenzos sont bien à l'âge de pierre. Ils se servent de haches de diorite polie, semblables à celles que l'on trouve dans les cités lacustres, et dont les manches en bois sont fixés à la pierre au moyen d'une sorte de poix ou de caoutchouc qui se durcit comme un ciment. Comparez d'une part cette hache des Lorenzos au couteau des Campas et d'autre part le bien-être relatif de ceux-ci à la misère de ceux-là, et vous verrez que le degré qu'ils occupent respectivement dans l'échelle humaine est en raison inverse du poids de leurs armes.

Les Lorenzos savent cependant ourdir de grossiers tissus, non pour se vêtir puisqu'on les voit

toujours nus, mais pour se parer, tels que le bandeau servant d'attache à un diadème de plumes que j'ai remis au musée d'Ethnographie avec quelques autres ornements provenant de la même tribu. Dans la collection, est un sac en filet qui leur sert à porter à l'ajoupa ce qu'ils trouvent pour leur nourriture.

La panoplie composée de leurs armes et de ces quelques objets, qui résument toute leur industrie, montre que le premier instinct de l'homme ou le plus vivace, si les Lorenzos sont des indiens déchus, est, avec l'instinct de la conservation, celui de la coquetterie. Dans leur horrible misère, les descendants du fugitif du Pozuzo, perpétuellement fugitifs eux-mêmes, font des colliers, à plusieurs rangs, où les grains de styrax alternent avec des osselets, et des colifichets en plumes, comme le pectoral du Musée, parures qui servent indifféremment aux deux sexes.

Les Lorenzos ne font pas usage du sel. Et comment pourraient-ils s'en procurer, si, comme je le crois, le sol de leurs forêts n'en recouvre pas, eux qui n'ont avec les tribus voisines et avec les blancs d'autres relations que celle du pigeon avec l'épervier ?

Doña Juana avait chez elle deux petits Lorenzos, un garçon et une fille qui, plusieurs jours encore après mon arrivée, poussaient des cris de terreur et fondaient en larmes dès que je voulais les approcher. La vue de ma personne produisait sur eux le même effet que celle d'un jaguar ou d'un crocodile. Dans la même maison il y avait une petite Campa dont la mère était morte, m'a-t-on dit, d'une piqûre de serpent et que l'on nourrissait au biberon avec des bouillies claires de farine de maïs ou de manioc. Don Guillermo semblait tenir beaucoup à cette enfant dont la peau me parut très blanche pour celle d'une Indienne pur sang, et je lui fis un cadeau agréable en lui donnant, pour elle, deux boîtes de lait condensé qui se trouvaient dans mes provisions. Dès qu'elle pleurait dans le hamac qui lui servait de berceau, l'un ou l'autre des Lorenzos accourait pour la balancer. Pauvres petits Lorenzos ! Ils s'habituèrent cependant à ma figure, et quand je partis ils prenaient plaisir à me suivre.

XIII.

Un étrange Robinson. — Retours à la vie sauvage. — Rapts des Campas. — Instincts primitifs. — Les Indiens barbus.

J'aurais voulu revoir les *Lorenzos* qui n'avaient fait que paraître et disparaître devant l'habitation du cahuchero et, dans ce but, je fis une course de deux jours à travers bois, guidé par Puchuna qui était décidément mon ami. Nous ne trouvâmes que la place des ajoupas incendiés et de misérables plantations de bananiers, envahies par la vegétation forestière. En revanche, l'expédition me ménageait une étrange surprise. En suivant le bord d'une petite rivière, affluent de gauche du Palcazu, mon guide prononça plusieurs fois d'un ton mystérieux les mots *Sera Quetari* qui signifient « L'Homme Blanc », et nous arrivâmes à une cabane où il y avait en effet un homme blanc que nous trouvâmes assis sur une *barbacoa* de bambou qui lui servait à la

fois de table et de lit. Il était vêtu d'une cusma, à la mode campa, et portait des sandales neuves découpées dans une peau de singe, encore couverte de son poil. Il paraissait âgé de trente-deux ou trente-trois ans au plus, avait les yeux bleus et les cheveux châtain-clair. Nul doute qu'il ne fût de *sangre azul*, c'est-à-dire de pure race blanche.

Il me reçut avec une indifférence dont on jugera par le court mais singulier colloque suivant, qui eut lieu en castillan, langue qu'il parlait mieux que moi.

— Bonjour, Monsieur et ami !

— Bonjour !

— Vous habitez ici ?

— Comme vous voyez.

— Quel est votre pays ?

— La Forêt.

— Et votre nom, s'il vous plaît ?

J'avais employé la formule espagnole *Como le llaman a Usted*, dont le sens littéral est *Comment vous appelle-t-on ?*

Il me répondit *No me llaman*, c'est-à-dire « Personne ne m'appelle ».

— Mais enfin vous avez un nom !

— C'est possible.

— Et vous ne voulez pas me le dire... C'est votre droit.

— Il y a si longtemps que je l'ai entendu prononcer que je l'ai oublié ! (*que ya no lo se*).

Là-dessus j'échangeai avec l'homme blanc un *Dios le guarde!* et je repris avec Puchuna le chemin du Palcazu.

Longtemps, l'image de ce forcené solitaire, de cet Archi-Robinson, hanta, obséda mon esprit et souvent encore, elle me réapparaît, drapée dans son énigme.

A toutes les époques, des blancs sont allés se réfugier chez les sauvages dont ils ont adopté le genre de vie et la *nationalité*. Dès leur arrivée dans la montaña, les missionnaires signalent des faits de ce genre. Ainsi, en 1641, un nommé Francisco Vilanueva et un certain galicien ayant échappé au massacre qui eut lieu, près du Cerro de la Sal, d'une bande de chercheurs d'or, acceptèrent les offres de paix des sauvages et se livrèrent à eux. Le Galicien se maria à la mode indienne, eut plusieurs enfants, et mourut, dit la chronique franciscaine, en cet état de barbarie. Quant à Francisco Vilanueva, il avait si bien

adopté le parti des Campas, qu'en 1645 on le signala comme prenant part, dans leurs rangs, à un combat contre les soldats espagnols du capitaine Bohorques.

Lorsqu'en 1742 éclata l'insurrection dite de Santos Atahualpa, les Européens qui ne purent gagner à temps la Sierra cherchèrent à passer chez les tribus voisines et ennemies des Campas, et quelques-uns durent y arriver. Enfin, de 1742 à 1752, les Antis s'emparèrent d'un assez grand nombre de femmes blanches qu'ils ne rendirent jamais et auxquelles ils donnèrent, paraît-il, tous les soins dont sont capables des sauvages.

Les dangers de la vie des bois, dans les parties saines de la montaña, sont moindres qu'on pourrait le croire ; mais pour endurer cette vie, il faut une trempe spéciale. Tous n'y résistent pas, beaucoup ne pouvant se faire à la solitude qui pour d'autres est un besoin. Tous n'ont pas au même degré cet instinct sauvage qui est au fond de notre nature, comme un souvenir peut-être de notre condition première, et qui nous fit trouver tant de charme, quand nous étions enfants, à la lecture de Robinson Crusoé, instinct plus impérieux chez les Campas que n'est chez les civili-

sés l'instinct contraire, puisque nous finissons par aimer leurs forêts, et qu'ils ne peuvent vivre dans nos fourmilières.

Dans son très humoristique *Voyage à travers l'Amérique du Sud,* M. Paul Marcoy pose en axiome que les sauvages n'ont pas de barbe.

« Nous aurions voulu, dit-il, pouvoir confirmer au public ce que depuis longtemps il est accoutumé de lire dans les géographies, à savoir que les Antis, comme quelques nations que nous verrons plus tard, tiennent de la nature ou ont gardé de leur contact avec d'autres races, et notamment avec celle des Espagnols, un teint blanc et rose comme celui que des missionnaires enthousiastes ont donné aux *Carapachos* de la rivière Pachitea, aux *Conibos* de la rivière Ucayali, ou des barbes de sapeur comme celles dont ils ont gratifié les *Mayorunas* de la rivière Tapichi, teint blanc et barbes noires que nos géographes et nos voyageurs modernes ont vantés sur parole. Par malheur nous n'avons trouvé parmi les Antis ou leurs congénères rien de semblable ou même d'approchant. »

Si des missionnaires enthousiastes ont donné aux Conibos un teint blanc et rose, ils ont eu

tort. Quant aux barbes, n'en déplaise à M. Marcoy, elles existent réellement. Qu'elles soient chez les sauvages une exception rare ou une anomalie, et qu'ils les tiennent de leur contact avec les étrangers, c'est possible, mais il y en a. L'auteur du *Voyage à travers l'Amérique du Sud* reconnaît lui-même que la peau de leur visage n'est pas impropre à toute végétation pileuse, lorsqu'en parlant de l'un de ses jeunes rameurs campas il dit qu' « une ligne de duvet noir estompait comme une traînée de fusain, sa lèvre supérieure. »

Le vieux lorenzo blessé, dont je ne pus découvrir la retraite, avait une grande barbe grisonnante. Les Indiens qui avaient tiré sur lui un coup de fusil et que je rencontrai dans la forêt me firent même la déclaration que le pauvre diable avait dû la vie à cette barbe qui leur avait *inspiré du respect.*

Dans la quebrada Purkeale, qui descend du Pajonal au rio Pichis, il y a un *samaïrinchi* ou hameau de Campas où vit un chuncho, qui passe aux yeux des autres pour un habile forgeron, et qui est porteur d'une barbe superbe. Ce Campa a certainement dans les veines du sang espa-

gnol, et il ne l'ignore pas, bien qu'il ne parle que la langue des Antis.

Puisque des civilisés reprennent de temps à autre la vie sauvage, il n'est pas surprenant que l'on trouve chez les sauvages des caractères physiques plus spécialement propres aux races blanches.

XIV.

Du Chuchurras au Pachitea. — En pirogue. — La Forêt vue du fleuve. — Clair de lune. — Au confluent des rios Pichis et Palcazu. — Inventaire après naufrage. — La Pampa du Sacramento. — Les Carapachos.

La Pampa du Palcazu, où l'orage bouleverse la forêt formidable, comme la grêle un champ de blé, est le plus souvent dans un calme absolu. Les brises qui soufflent sur l'Amazone et ses grands affluents comme l'Ucayali n'arrivent pas aux *cabeceras* des rios secondaires, où le vent ne se lève qu'aux approches de la pluie. Aussi, bien que la température n'y soit pas en réalité excessive, on a remarqué que les fièvres intermittentes sont plus fréquentes dans cette région que plus bas. Les *mosquitos* ou *pions de jour* y donnent déjà une idée de leur savoir faire. Il paraît même qu'ils y sont tout à fait insupportables pendant les mois d'août et de septembre.

L'altitude du Palcazu à l'embouchure du Chuchurras est de 347 mètres.

J'étais assis, un soir, au bord de la rivière où le reflet des rives ne formait déjà plus qu'une bande confuse, un grand fusain sombre, quand j'entendis sur la nappe d'eau le bruit, affaibli par la distance, d'un aviron tombant dans un canot. La vibration sonore était arrivée aussi aux oreilles de Puchuna qui descendit de sa colline pour prévenir doña Juana que son époux serait de retour le lendemain à trois heures de l'après-midi. Le Palcazu décrit, en aval de son confluent avec le Chuchurras, un circuit formant une boucle. Nous étions à l'une des extrémités de cette boucle. Puchuna avait calculé, au son, que le canot était à l'autre extrémité, c'est-à-dire à peu de distance en ligne droite, mais assez loin en suivant le fleuve, que le cahuchero et ses compagnons avaient à remonter. La rame jetée dans la pirogue indiquait qu'ils venaient d'aborder pour passer la nuit. La prédiction de Puchuna se réalisa d'ailleurs, à un quart d'heure près.

En même temps que don Guillermo, des Antis venus de tous côtés arrivèrent au port, ayant calculé avec une égale certitude, sur la perception de quelque note lointaine, l'instant où il s'y trouverait. Le *Capitan*, qu'ils avaient prévenu

UN *ROZO* DANS LA VALLÉE DE CHOROBAMBA.

depuis longtemps déjà de ma présence, profita de l'occasion pour composer une équipe de cinq individus avec lesquels il fut convenu que nous partirions le surlendemain, dans cette même pirogue qu'il venait de quitter. Le 25 novembre donc, ayant dit adieu à mes hôtes, je pris place dans l'embarcation où m'attendaient déjà *Josanto*, *Tahuanchi*, *Ambrosio*, *Isentuch* et *Puchuna*.

C'était une pirogue à fond plat, étroite et longue, taillée dans un cèdrel, et portant, entre le milieu et l'arrière, un *pamacari* ou petit rouf de feuilles de palmier en forme d'arche. Ce toit, destiné à m'abriter ainsi que mes bagages, était forcément très bas et je ne pouvais me tenir dessous que couché ou assis, les jambes croisées à la mode turque. Mes cinq Campas étaient munis de courtes pagaies. Quatre s'assirent à l'avant et Puchuna se mit à la poupe, pour gouverner avec sa rame.

De la bouche du Chuchurras à celle du Pozuzo, le Palcazu forme une série de nappes de 100 à 200 mètres de largeur, où se reflète le haut décor des rives et que relient entre elles de faibles courants. De grands blocs de roches schisteuses, à demi couverts d'herbe, mêlent leurs tons gris aux verdures des berges et, parfois, un bout de

plage, galet ou sable fin, met une note blanche dans le paysage. Bien que nous fussions au temps des grandes eaux, la rivière était si calme que l'on entendait, du canot, le frétillement des ruisseaux qui viennent s'y jeter. Des phoques, dérangés dans leur pêche, descendaient le fleuve par petites troupes, plongant pour reparaître plus loin, et tournant parfois vers nous leurs faces rondes. De contemplatifs échassiers nous regardaient passer sans se déranger.

Nous suivions le milieu du fleuve d'où l'on a le recul nécessaire pour bien voir les deux façades de la forêt dont les feuillages, aux masses tombantes, se parent çà et là de grandes fleurs, curieuses comme les fleurs inventées d'une broderie héraldique. Et sans cesse défilaient, à droite et à gauche, les très hautes futaies auxquelles des chapiteaux d'orchidées donnent l'aspect de colonnes corinthiennes, et les palmiers sans tige qui s'élancent de terre en s'épanouissant comme la gerbe d'un jet d'eau, et les fantastiques chevelures de lianes, et, par-dessus le niveau moyen des branches, les arbres géants qui se dressent, comme, sur une capitale, les dômes de ses monuments.

Mes compagnons, qui étaient loquaces et pagayaient avec entrain au départ, laissèrent peu à peu tomber la parole et la rame. Quand un agnacero approchait, jetant son voile sur l'horizon, ils enlevaient prestement leurs cusmas qu'ils mettaient à l'abri derrière moi, sous le rouf. Et quand l'averse avait passé, ils s'empressaient de s'en vêtir de nouveau. La température étant de 27 à 30 degrés, ces bains de pluie me faisaient envie. A la fin, las de me courbaturer sous mon toit, je me décidai à suivre l'exemple des Antis. Dès les premières gouttes, j'émergeais complètement nu de ma cahute, comme un escargot sortant de sa coquille. Les affluents de gauche qui descendent du Yanachaga et des Andes sont, dans cette partie de la vallée, plus importants que ceux de droite. Nous passâmes, vers midi, devant l'embouchure du Mayro où les missionnaires d'Ocopa venaient s'embarquer jadis, quand la quebrada du Pozuzo était dans leur itinéraire. A quelques deux ou trois cents brasses en aval du Mayro, débouche à son tour le rio Pozuzo, dont le courant agressif refoule de sa veine fangeuse les eaux tranquilles, à peine troublées jusque-là, du Palcazu. Un peu plus loin, notre canot s'engrava,

près de l'îlot *Putumayo,* ainsi nommé en souvenir du petit vapeur « Putumayo» qui, en 1866, après avoir exploré le rio Pachitea où il eut maille à partir avec les anthropophages *Cashibos,* parvint jusqu'à ce point où il s'échoua, lui aussi. Mais, tandis qu'il lui fallut pour se remettre à flots attendre dix mois une crue nouvelle, ma pirogue fut dégagée en un clin d'œil, le temps qu'il faut à une équipe de Campas pour sauter à l'eau.

Nous débarquâmes à cinq heures du soir dans un endroit de la forêt où nous fîmes une récolte de Chumayro. Pendant qu'Isentuch et Puchuna en détachaient l'écorce, seule partie utilisable, avec les ongles et les dents, mes autres compagnons cherchaient dans le bois de quoi dîner. Ils rapportèrent deux tortues et un agami, et tel est l'appétit des Antis que peu d'instants après, il ne restait de celui-ci que les plumes, — Pescador avait fait disparaître les os, — de celles-là que les carapaces.

Dès que la lune parut, nous continuâmes notre navigation.

Les nuits de la Montaña sont délicieuses partout où le moustique nocturne, le terrible *Zancudo,* permet d'en apprécier le charme, et

nous n'étions pas encore dans la région infestée de ce diptère.

L'atmosphère était pleine d'odeurs balsamiques. La pirogue glissait sans bruit, escortée de la traînée d'argent qui tombait du disque lumineux. Le silence, interrompu seulement, à de longs intervalles, par une lointaine chute d'arbre, laissait percevoir le moindre clapotement de l'eau sur les rives. L'ouatarochi lui-même se taisait. La lune versait sa paix sur la forêt : *Amica silencia lunæ.*

La largeur du fleuve, très agrandi par l'appoint des rios Lagarto, Mayro et Pozuzo, permettait au regard de suivre les courbes de ses rives, fortement ombrées d'un côté, baignées de l'autre dans une molle clarté, où défilaient des arbres fantômes avec leurs suaires de lianes, où blanchissaient les hautes tiges, où, sur le feuillage luisant des palmiers, les pâles rayons se reflétaient comme sur le toit de métal d'un clocher. Comme une vision, m'apparut une plage où il y avait des urubus sautant lourdement et des quadrupèdes de diverses tailles : agoutis, tapirs, venados, toute une section de l'arche de Noé. Mais ce qui fixa le plus fortement mon attention,

parce que c'était un indice de la présence de l'homme, ce fut une lumière, à peine entrevue d'abord à travers les arbres, et qui bientôt devint très visible sur la berge. Nous nous dirigeâmes vers elle et nous ne tardâmes pas à reconnaître une habitation. Nous étions arrivés à l'embouchure du Pichis, où le Palcazu reçoit un volume d'eau égal au sien et prend le nom de Pachitea.

L'habitation était celle d'un négociant-cahuchero qui avait établi en cet endroit un magasin de provisions diverses, pour ses propres péons et ceux des autres, les chercheurs de caoutchouc s'étant depuis quelque temps portés en grand nombre dans la vallée du Pichis. Si sa lampe, brillant encore à une heure du matin, nous avait servi de phare, c'est qu'il venait de rentrer lui-même de voyage. Il nous apprit que revenant de l'Ucayali où il était allé faire des achats chez un de ses confrères, il remontait le Pachitea et se trouvait déjà en vue de sa maison quand, dans un remous, son canot trop chargé avait buté contre un tronc d'arbre et chaviré. Il se lamentait d'avoir perdu la presque totalité de sa cargaison : cotonnades, sucre, *fariña*, etc., etc., plus deux hommes, un métis et un indien, ses

CONFLUENT DES RIOS PICHIS ET PALCAZU.

deux rameurs, qui s'étaient noyés. Il me parut, à la façon dont il racontait l'événement, qu'il regrettait au moins autant les cotonnades et la fariña que le métis et l'indien. Et je constatai une fois de plus cette anomalie que c'est précisément là où il est le plus rare, que la vie de l'homme a le moins de prix.

Les accidents du genre de celui qui causa tant de préjudice au cahuchero de l'embouchure du Pichis sont à craindre sur le Pachitéa dont le lit est semé de *palizadas*, tiges ou pieux engravés et qui se dressent, invisibles, dans l'eau trouble.

Or, comme le bonheur des uns est fait du malheur des autres, et qu'il n'y a pas de sinistre dont quelqu'un ne profite, j'arrivai fort à propos pour tirer parti de celui-ci. La Fariña ou manioc torréfié est, à proprement parler, le pain des cahucheros ; la plupart même, comptant sur la chasse et la pêche pour varier leurs menus, n'emportent pas dans la forêt d'autres munitions de bouche. Donc, les Indiens qui travaillaient pour le compte de mon hôte étant venus réclamer leur fariña, il fut convenu que deux d'entre eux iraient à l'Ucayali en chercher une nouvelle provision. Une embarcation m'étant par le fait assu-

rée, je congédiai mes Campas, qui étaient d'autant plus disposés à virer de bord que le Pachitéa est hanté par des races qu'ils exècrent. Puchuna me recommanda de me défier des Indiens d'*en bas*, particulièrement des *Conibos*. Et nous nous quittâmes en si bons termes, que je compte bien, quand je retournerai au Palcazu, y trouver des amis.

Sur la rive gauche du Pachitéa commence la *Pampa du Sacramento*[1], qui, sur un espace de plus de quatre mille lieues carrées, voit à peine le soleil, les coupoles des arbres qui la couvrent ne laissant pas ses rayons descendre jusqu'à terre. Dans cette pampa, précisément là où je trouvai la maison du cahuchero, la carte de Sobreviela (1791) place des *Amages* et des *Carapachos*, en faisant suivre ces noms de la mention N. B. (nations barbares) que les missionnaires appliquent indistinctement aux tribus qui n'ont pas été catéchisées.

Le plus ancien document où il soit question des Carapachos est un rapport du R. P. Simon

1. La *Pampa du Sacramento* doit son nom à ce qu'elle fut découverte le jour de la Fête-Dieu (21 juin 1726).

Jara sur une expédition qu'il fit en 1734 dans la Pampa du Sacramento en quête de Gentils à convertir. Ce religieux, accompagné d'un assez grand nombre de Fronterizos, trouva dans la forêt plusieurs cabanes avec une abondante provision de maïs et de yuccas, mais les habitants s'étaient enfuis. Sachant qu'ils reviendraient, ne fût-ce que pour chercher leurs vivres, le père Jara s'installa en cet endroit. Force lui était d'ailleurs de s'arrêter, plusieurs de ses gens étant tombés gravement malades. « Le 27 septembre, à dix heures du matin, dit Amich, alors que le moine assistait un agonisant, arrivèrent environ cent indigènes, nus et peints, avec des couronnes de plumes de diverses couleurs, et des chapelets de dents d'animaux aux bras et aux jambes. Les Fronterizos leur croyant des intentions belliqueuses se mirent à crier. Les infidèles lancèrent en l'air (*por alto*) des flèches, dont l'une, en retombant, traversa le mollet du père, agenouillé en ce moment près d'un moribond. Aussitôt il ordonna aux siens de jeter leurs armes. Ce que voyant, les sauvages s'approchèrent pacifiquement..... On ne put savoir de quelle nation étaient ces Gentils (*Indios Gentiles*)

parce que, de tous les chrétiens qui se trouvaient là, il n'y en eut pas un qui pût comprendre leur idiome, bien que le père Jara fût très versé dans la *Langue Gérale* et dans celle des Amages. Et, parce qu'on les voyait nus, on les appela *Carapachos* (Carapaces), bien que ce costume leur soit commun avec les autres infidèles de la Montaña. A la tombée de la nuit, les sauvages se retirèrent, et le père Jara, craignant que la fièvre ne lui fit perdre tout son monde dans cette pampa, retourna au Pozuzo. »

Le père Girbal qui remonta le rio Pachitéa en 1794 accuse les Carapachos d'avoir tué par trahison un des Indiens *Panos* qui l'accompagnaient, et fait d'eux le portrait suivant :

« Les Carapachos présentent l'anomalie (*la* « *rareza*) d'être extrêmement blonds, et d'avoir « de si beaux visages qu'on ne voit pas à Lima « de plus beaux types que ceux de ces barbares « des deux sexes. »

Pour saisir toute la portée de cette phrase, il faut se rappeler que les liméniennes, espagnoles et créoles, passent pour les plus jolies femmes de l'Amérique du sud. Le père Girbal était peut-être un peu enthousiaste. Dans tous les cas, ses

Carapachos ne sont pas les mêmes que ceux du père Jara. Ce dernier ayant en effet noté que les plumes dont se composaient les couronnes des infidèles qui lui envoyèrent une flèche dans le mollet, étaient de diverses couleurs, eût vraisemblablement remarqué aussi la nuance de leurs cheveux, s'ils eussent présenté l'anomalie, vraiment curieuse en ce pays, d'être blonds. A tout prendre, le fait n'est pas impossible, car il peut y avoir eu là du sang espagnol, et, comme le fait observer très justement Théophile Gautier, c'est une erreur de croire qu'il n'y a pas de blondes en Espagne. Un type agréable est celui des femmes de Moyobamba, ancienne capitale de l'Amazonie péruvienne. Or ce sont des métis chez qui les caractères de la race blanche prédominent. On admire la fraîcheur de leur teint, et comme l'a constaté le savant Raimondi qui fit plusieurs voyages à Moyobamba, quelques-unes ont des cheveux blonds[1].

Je ne désirais rien tant, comme bien on pense, que de contrôler l'assertion du père Girbal,

1. Algunos pocos habitantes tienen el pelo casi rubio lo que los acerca mas todavia a raza blanca. — Raimondi. — *Apuntes sobre la provincia litoral de Loreto*.

mais j'eus beau chercher, interroger Indiens et blancs, cahucheros et missionnaires, réclamer les *Carapaces* à tous les échos, je ne pus en découvrir l'ombre. Des deux nations barbares indiquées sur la carte de Sobreviela, l'une, celle des Amages, est vraisemblablement réduite à la misérable tribu des Lorenzos, et l'autre, celle des Carapachos, a complètement disparu.

XV.

Pour qui sont ces serpents... ? — Tribus anthropophages du Pérou. — De quelle façon il convient aux Mayorunas d'être mangés. — Assassinat des officiers de marine West et Tavara. — Une Furie. — Massacre exemplaire. — Les Cashibos. — Enfants esclaves. — Un déjeuner chez les Buninahuas.

Je partis du confluent des rios Pichis et Palcazu le 28 novembre. Ma nouvelle embarcation était à peu près de mêmes dimensions que la première et munie comme elle d'un *pamacari*. Je naviguais la nuit, car pour se maintenir loin des bords, sur une rivière de trois à quatre cents mètres de large, il suffit d'un rayon de lune passant entre les nuages ou même de la clarté des étoiles. Nous dormions le jour, à tour de rôle, et nous ne débarquions que pour cueillir des fruits, en des endroits connus de mes nouveaux compagnons, ou pour faire une rudimentaire cuisine. En me réveillant, vers trois heures de l'après-midi, le lendemain du départ, je vis un

serpent d'un pied et demi de long, aux anneaux rouges et noirs, se balancer sur ma tête, la queue enroulée à l'un des arcs du toit de feuillage qui m'abritait. Était-ce un serpent aquatique, dont il existe dans la Montaña de dangereuses espèces, ou s'était-il glissé dans les palmes du pamacari, pendant que la pirogue était accostée à un talus du bord ?... Je ne me posai ces questions qu'après m'être glissé moi-même hors du rouf, et lorsque j'eus cassé d'un coup de rame les reins à l'intrus. Et, si je me les pose encore, c'est la faute des *Fronterizos* de Huancabamba, qui, en buvant tous mes spiritueux, m'avaient mis dans l'impossibilité de conserver cet ophidien en bocal.

Si le père Girbal a inventé les yeux bleus et les cheveux blonds des Carapachos, sa description du Pachitéa est d'une parfaite exactitude. Je reconnus ses *quatre séries de courants sans violence,* et ses collines, *formant entre elles de petits vallons,* qui sont comme le développement du système d'ondulations que j'avais observé, dans la pampa du Palcazu, des cimes du Yanachaga.

Du pays des Carapachos, je passai sur le territoire que toutes les cartes assignent aux Cashibos.

Parmi tant de races dispersées sur le sol péru-

vien, un petit nombre sont, à des degrés différents, entachées de cannibalisme. Les explorateurs et les missionnaires représentent comme telles les *Capanahuas* et les *Mayorunas* de la rive droite de l'Ucayali, et, dans la Montaña comprise entre ce fleuve et les Andes, les *Ruanahuas,* les *Cunabus* et les *Cashibos,* dont le nom, d'après le père Calvo, signifie, *en langue pana,* vampire ou suceur de sang.

Le père Biedma, qui explora en 1686 le rio Tambo, accompagné d'un chef conibo du nom de Caya-bay, s'exprime ainsi dans son journal de voyage : « Caya-bay dit qu'en remontant de sept lieues le Taraba (affluent de gauche du Tambo), on trouve un grand nombre de Cumabus et de Ruanahuas qui mangent la chair humaine. Quand un des leurs est trop vieux pour être apte à la guerre, ils le tuent et le mangent. » De son côté, le père Calvo, dont les voyages sont récents, déclare que, *par une sorte de piété à leur manière,* les Capanahuas mangent leurs parents défunts, fumés ou rôtis, comme le gibier de la forêt.

La race des Cumabus et des Ruanahuas a disparu, comme tant d'autres, à moins qu'ils

n'eussent appartenu à quelque tribu détachée des Mayorunas. Quand aux *Cashibos,* ils ont commis, depuis un siècle, et commettent encore assez de méfaits pour que leur existence ne puisse être révoquée en doute. En faisant connaître quelques-unes de leurs victimes, parmi lesquelles fut le père Francès, le premier missionnaire qui s'arrêta parmi eux (1763), les annales franciscaines les représentent comme étant un objet d'horreur et de haine pour tous les autres Indiens.

Cependant, lorsque M. Raimondi écrivit, en 1862, ses *Apuntes sobre la provincia litoral de Loreto,* il doutait encore qu'ils fussent anthropophages, dans le sens le plus commun et le plus complet du mot. « S'il est vrai, comme on l'affirme, disait-il, qu'ils mangent leurs parents, cet usage est plutôt le résultat d'une superstition qu'un indice de cruauté! En effet, lorsqu'on annonce au vieillard que le moment de le tuer est venu, il se réjouit, parce qu'il croit qu'il va rejoindre ses pères. Une semblable coutume existe chez d'autres sauvages du Pérou. Et la preuve qu'elle est due à une croyance religieuse ou à une tradition qui n'implique pas l'idée de férocité, c'est le fait suivant dont fut témoin le

voyageur Osculati chez les Mayorunas, dans son exploration du rio Napo. Un Indien de cette tribu, qui s'était fait chrétien, voyant sa mort approcher, était tombé dans la tristesse et pleurait. On lui demanda la cause de ses larmes : « Je suis bien malheureux, répondit-il, parce qu'étant chrétien, je serai mangé par les vers, au lieu de servir de nourriture à mes parents ! » De ces deux façons d'être mangé, la seconde lui paraissait infiniment plus honorable que la première. »

Les circonstances qui suivirent le meurtre des deux officiers de marine West et Tavara, et que M. Raimondi rapporte lui-même dans son *Histoire de la Géographie du Pérou,* fournirent au consciencieux savant la preuve que le cannibalisme des Cashibos est une question de goût ou d'appétit autant que de religion.

L'an 1866, le gouvernement péruvien confia la mission d'explorer le Pachitea au petit vapeur « Putumayo » dont j'ai déjà parlé et auquel appartenaient les deux officiers. Le « Putumayo », en remontant le fleuve, fit une avarie à *Chonta-Isla* et dut séjourner plusieurs jours en cet endroit, qui paraît être le *Puerto Desgraciado* des

anciens missionnaires. Pendant qu'on réparait le bateau, des Cashibos apparurent sur une plage et engagèrent, par signes, les marins à aller à eux. West et Tavara, répondant à l'invitation, abordèrent la dite plage, dans un canot qu'ils avaient chargé de présents de toutes sortes. Les sauvages reçurent les cadeaux avec des transports de joie, après quoi, voulant compléter la fête, ils assommèrent les deux officiers et les emportèrent dans le bois, pour les manger[1].

L'année suivante, le « Putumayo », accompagné de deux autres vapeurs de la flotille armée que le gouvernement péruvien possédait alors sur l'Amazone, revint au Pachitéa dans le but de continuer l'exploration interrompue et de châtier les coupables. Les Cashibos furent surpris dans l'intérieur de la forêt, à deux lieues de la plage de Chonta-Isla, au moment où ils étaient en pleine orgie, sans doute à l'occasion de la mort d'un des leurs. On leur prit quatorze enfants et trois femmes, dont l'une était l'épouse du chef, nommé Yanacuna. Elle écumait de rage, dit le rapport

1. *El Peru* tomo III. Lima, Imprenta del Estado, Calle de la Rifa nº 58. 1879.

du colonel Arana, commandant de l'expédition, et ressemblait à une véritable furie. Interpellée au sujet de la mort des deux marins, non seulement elle avoua le crime, mais, poussée par la vengeance, elle alla chercher, dans un coin de sa case, un petit collier de dents humaines à demi calcinées et le jeta aux pieds du colonel, comme pour évoquer la scène de cannibalisme qui avait suivi l'assassinat.

Les Cashibos, effrayés par les détonations, avaient d'abord pris la fuite, mais ils ne tardèrent pas à reparaître en faisant retentir la forêt de clameurs sinistres, et ils attaquèrent à leur tour avec un courage et un acharnement extrêmes. Leur nombre augmentait à chaque instant et l'issue de la lutte eût été fatale pour le colonel Arana, sans les ordres qu'il avait fort heureusement donnés avant de débarquer, aux commandants des vapeurs mouillés au milieu du fleuve. Les sauvages s'étant massés sur la plage pour couper la retraite aux blancs, les pièces d'artillerie, dont ils ne pouvaient soupçonner l'existence à bord des bateaux, se démasquèrent subitement et en firent un effroyable massacre.

On ne voit pas chez les Cashibos d'éphèbes

aux formes sveltes. Ils ont le nez plus épaté que les Campas, le ventre plus proéminent et les jambes relativement grêles. Ils sortent généralement nus; toutefois, ils se couvrent, dans leurs cases, de très courtes cusmas. Les plus redoutées de leurs tribus sont celles des *Buninahuas* et des *Puchanahuas.* Il semble même que ce soit les seules qui se livrent à la chasse de l'homme considéré comme gibier. Ils assomment pour les manger, outre leurs parents sur le déclin de l'âge, les femmes stériles et tout individu majeur qui, pour un motif ou un autre, ne peut pourvoir à sa subsistance.

Les *correrias* qui ont pour objet la destruction de ces êtres monstrueux sont réputées légitimes et utiles. Malheureusement, sous prétexte de Cashibos, on fait la chasse à des tribus complètement inoffensives.

Il existe actuellement, sur les bords du Pachitea et de l'Ucayali, une centaine de *Cashibos mansos* ou apprivoisés.

Les petits sauvages qui ont été pris au nid sont généralement bien traités par leurs propriétaires, dont les bons procédés sont intéressés. Même dans ces conditions, plus de moitié meu-

rent peu de temps après leur capture. Combien en resterait-il si on les malmenait ? La coutume est qu'ils appellent le maître de la maison *papa*, qu'il ait été ou non le tueur de leurs véritables parents, et sa femme *mama*. Quand ils sont assez forts, on les émancipe dans une certaine mesure en les envoyant rejoindre les travailleurs qui, répandus par groupes dans la forêt, récoltent le caoutchouc. On leur donne alors un *machete*, une hache, de la fariña, quelques ustensiles de chasse et de pêche, quelquefois même un fusil. En même temps, on établit leur compte ..... Ils paient en caoutchouc. Mais il faut qu'ils renouvellent leurs provisions. On leur a fait connaître aussi le rhum et le genièvre. Quels que soient leurs efforts, ils n'arrivent jamais à s'acquitter. Beaucoup n'y songent même pas. S'il plaît à leur maître de faire un coup de commerce ou de quitter le pays, il les vend ou, ce qui revient au même, il vend *leur dette*. De sorte qu'ils changent assez souvent de papa.

A ces Indiens soumis viennent s'en joindre d'autres, *Piros*, *Conibos*, etc., qui sont libres, mais qui, étant depuis longtemps en relation avec les blancs, ont contracté des goûts qu'ils

ne peuvent satisfaire qu'en donnant aussi leur contingent de travail. Ce sont ceux-là qui, pour payer leurs dettes, s'adonnent avec le plus d'ardeur aux *correrias,* la chair vivante ayant plus de valeur encore que le *jebe.*

Les Cashibos *mansos,* qu'ils soient nés de parents soumis eux-mêmes ou qu'ils aient été pris en bas âge, sont très recherchés des colons, non pour leur intelligence, — sous ce rapport, les Antis, que l'on voit peu mêlés à d'autres sauvages, leur sont supérieurs, — mais pour leur courage à la besogne et leur soumission. Ils savent que leur race est proscrite et qu'ils ne sont tolérés, même des autres Indiens, que parce qu'ils sont asservis.

Je n'avais, pour descendre le Pachitéa, que deux compagnons, et c'étaient précisément deux de ces Cashibos.

Dans les quarante-sept lieues que nous fîmes ensemble, du Pichis à l'Ucayali, nous aperçûmes, du milieu du fleuve, trois ou quatre campements d'Indiens, tous chercheurs de caoutchouc. En passant devant leurs carbets, les Cashibos ne manquaient pas de les héler. Et, sans arrêter le canot, ils échangeaient avec eux de courtes

phrases rappelant le colloque de la sentinelle et du passant qui s'est engagé sur un chemin de ronde. Mais au lieu de crier : « Qui vive ? » ou « Qui êtes-vous ? », ils se demandaient mutuellement : « A qui êtes-vous ? » et se répondaient : « Nous sommes à un tel » ou encore « Nous sommes les enfants d'un tel. »

Nous arrivâmes à *Chonta-Isla* entre quatre et cinq heures du soir.

Un an avant mon voyage, les Cashibos y avaient donné une nouvelle preuve de leur goût pour le rôti d'homme. C'était au mois de septembre 1884, le colon L. R. ayant débarqué en cet endroit à la tombée de la nuit, avec une quinzaine d'Indiens, une flèche vint se planter à côté de lui dans un tronc d'arbre. Cette flèche avait été lancée par un Cashibo aux aguets et qui prit la fuite à l'instant même. On lui envoya plusieurs coups de fusil et on le vit tomber. Mais, L. R., craignant une embuscade, regagna immédiatement l'embarcation avec ses hommes. Le lendemain, ils rentrèrent dans la forêt par un autre point et, après une longue marche, ils surprirent les anthropophages autour d'un feu sur lequel rôtissait leur camarade tué ou blessé la veille.

Mes guides me déclarèrent que depuis cette aventure on n'avait plus revu à Chonta-Isla de *Cashibos bravos*[1].

Buninahuas et Puchanahuas ont déserté les rives du Pachitéa pour se réfugier dans les vallées de l'Aguaïtia et du Pisqui, où l'on ne tardera pas, sans doute, à les détruire jusqu'au dernier.

1. Le mot *bravo* est d'une signification opposée à celle de *manso* et se traduit par les adjectifs sauvage, méchant, féroce.

XVI.

A Chonta-Isla. — Un ménage de Conibos. — Appareil à comprimer le crâne des enfants. — Les têtes mitrées. — Mordu par un vampire. — Les Murcielagos. — Les Chrysothrix. — Histoire de Riquet.

Le site de Chonta-Isla, alors même que les hauts faits des Cashibos ne l'eussent pas signalé à mon attention, serait resté dans ma mémoire. Là se trouvent les seuls rochers que j'aie vus dans tout mon voyage, du Palcazu à l'Atlantique. Hauts de trois à quatre mètres, ils forment au pied de la forêt un socle continu, entourant une série de bassins, où le moindre coup de rame est répété par un écho. En sortant de ces encaissements le fleuve baigne l'île de *Chonta* ou du *Palmier noir*. Dans cette île, en face même de la plage du Massacre, j'aperçus, du canot, un grand toit ou *galpon* couvert de palmes, et, sur la berge, un Indien dont la lèvre supérieure était marquée d'un point lumineux que je ne m'expliquai pas d'abord. Nous abordâmes. L'Indien

était un *Conibo*, et le point brillant était une patène d'argent de la grosseur d'une pièce de cinquante centimes, objet que les Conibos ont coutume de se suspendre sous le nez, dont la cloison médiane est, à cet effet, percée d'un trou. Il portait, en outre, plantée comme une vrille, dans la lèvre inférieure, une petite broche de bois guillochée.

Ce Conibo me présenta sa famille qui se composait de deux épouses, l'une vieille et l'autre jeune, de deux marmots et d'un poupon de sept mois que je regrettai de ne pouvoir expédier au docteur Hamy, avec l'appareil qui lui comprimait le cerveau et qui consiste en deux planchettes assujetties par un bandeau, l'une sur le front, l'autre sur l'occiput. Pressée entre ces deux règles, la boîte crânienne, non encore soudée, ne peut se développer que dans le sens de la hauteur et prend la forme d'une mitre qui, pour les Conibos, les Sipibos et les Shétébos, est la forme qui convient le mieux à une tête. Le seigneur de Chonta-Isla me vendit des colliers, des chapelets de *Schacapa* (cerbera peruana) fruits à grelots que ces Indiens s'attachent aux mollets pour danser, des *cayanas*, vases de terre

ornés de dessins et qui, pour être fabriqués par des sauvages, sont des objets d'une finesse et d'un galbe remarquables, un *uchate*, petit couteau à lame courbe qu'ils ont coutume de porter au cou, pendu à une tresse[1].

Un orage étant imminent, je pris la résolution d'abord de dîner à Chonta-Isla où les Conibos étaient en train de griller des *Pacos* et des *Gamitanos*, excellents poissons, puis d'y coucher. Aussitôt le repas terminé, mon hôte se glissa, avec ses deux femmes et ses trois enfants, sous une vaste moustiquaire dressée à terre. Ce que voyant, je m'étendis moi-même sur une *barbacoa*[2], et me couvris de ma moustiquaire.

Le lendemain, en me réveillant, à la pointe du jour, je vis de grandes taches rouges sur l'une des manches de ma chemise et je reconnus que la main qui sortait de cette manche était pleine de sang. M'étant lavé et minutieusement examiné, je me découvris au bout du petit doigt une minuscule blessure. C'était une plaie capillaire produite par la dent pointue d'un *murcielago*

1. On peut voir, pour les dessins, la collection de l'auteur au Musée du Trocadéro.
2. Lit ou table de *caña brava* soutenu par quatre pieux.

(Plyllostoma Hastatum), chauve-souris-vampire, de la grosseur d'une pie, que les Indiens de l'Ucayali désignent aussi sous le nom de *Cashibo*. Soit que l'affreuse bête fût entrée sous la moustiquaire, soit que dans un mouvement inconscient, j'eusse jeté la main en dehors, elle s'était repue à mes dépens et sans me réveiller. Ce fait suffirait, à défaut d'autres, pour m'ôter l'envie d'aller *manger ma retraite* à Chonta-Isla, car on sait que les *murcielagos* reviennent sans cesse se gorger sur l'individu, homme ou bête, dont ils ont une fois goûté le sang.

En quittant l'île du Palmier noir, j'avais un nouveau compagnon. C'était un singe de la famille des Chrysothrix que l'on nomme, dans la Montaña, les *Fraïlecitos* ou Petits Moines, à cause de leur robe, grise comme celle des missionnaires d'Ocopa. Non seulement il n'était pas grimacier, mais on peut dire qu'avec sa figure lisse, son nez rose, ses grands yeux ronds, très noirs, c'était un joli petit singe.

Ce fut toute une affaire pour partir, et si je ne l'avais pas attaché au pamacari, il se serait jeté à l'eau. Il ne voulait absolument rien entendre, et criait de toutes ses forces en tendant les bras

aux femmes du Conibo, qui lui faisaient des signes d'adieu de la rive.

Jusqu'à ce jour il s'était appelé *Rino,* mot qui, *en langue pana*[1], signifie singe, et comme il était, dans l'espèce simienne, un vrai grillon, puisqu'il ne mesurait guère plus d'un pied, quand il se dressait sur ses mains de derrière, je changeai ce nom en celui de *Riquet.* Il était né dans les Forêts du Sacrement où il avait un beau jour dégringolé du faîte d'un cédrel, pendu au cou de sa mère que venait d'atteindre une flèche de sarbacane[2].

Quand Riquet eut complètement perdu de vue les rives de Chonta-Isla, il devint un peu plus sociable et quand nous arrivâmes, le 1er décembre au soir, à l'embouchure du Pachitéa sur

1. Les Conibos, les Sipibos, les Shétébos et les Cashibos parlent des dialectes d'une même langue à laquelle les Descalzos donnèrent le nom de Langue Pana, venant des indiens Panas qui se groupèrent autour de leur mission de Sarayacu, et dont il ne reste qu'un très petit nombre.

2. Les Conibos, réservent l'arc pour la pêche et chassent à la sarbacane dont le projectile est une très petite flèche, pareille à une aiguille à tricoter, munie d'une tête ou bourre de coton, à l'une des extrémités, et enduite à l'autre de *curare.* Bien que l'animal dont une de ces aiguilles a percé la peau meure empoisonné, on peut le manger sans crainte, le curare n'exerçant pas son action toxique par les voies digestives.

l'Ucayali, nous étions les meilleurs amis du monde. Sa manie était de se mettre à califourchon sur mon bras qu'il serrait de toutes ses forces lorsque je voulais l'envoyer faire de l'équitation ailleurs. Il aimait aussi à s'installer sur le dos de Pescador qui me consultait du regard pour savoir s'il devait tolérer une telle familiarité. Très réservé d'ailleurs à l'égard des étrangers, il ne se laissait saisir que par moi. Sa nourriture se composait à peu près exclusivement d'insectes, et il leur faisait une chasse active, surtout à ceux qui vivent dans les feuilles des arbres.

Un jour que j'avais quitté le fleuve pour passer sur un de ces petits lacs ou *cochas* qui forment sous bois, de chaque côté de l'Ucayali, d'interminables chapelets, mes compagnons indiens, après avoir harponné de gros poissons, débarquèrent pour chasser des *paojils* dont ils avaient entendu le gloussement. Ne pouvant les suivre à travers les fourrés, je les attendis sur la rive en compagnie de Pescador et de Riquet qui semblait tout heureux de cette occasion de batifoler dans les branches.

Au bout d'un instant, j'entendis un bruit confus, étrange concert de jacasseries traversées

de notes aiguës, et que je crus d'abord produit par des gosiers d'oiseaux.

Les larynx de plusieurs centaines de chrysothrix faisaient ce vacarme, qui ne tarda pas à remplir les voûtes de la forêt, et je me trouvai tout à coup au milieu d'une fourmilière de singes. Ils étaient de la couleur et de la taille de Riquet qui se perdit au milieu de la cohue. Ils passèrent comme un vol d'oiseaux, se dirigeant tous dans le même sens, comme s'ils eussent été à la poursuite les uns des autres. J'avais vu disparaître les dernières queues et le bruit s'éteignait au loin quand revinrent mes deux Indiens apportant une paire de paojils. — Riquet, me dis-je, a retrouvé sa famille : tant mieux pour Riquet ! Je le sifflai cependant deux ou trois fois, pour l'acquit de ma conscience, puis, ne voyant rien venir, j'entrai dans la pirogue qui, en quelques coups de rames, regagna l'Ucayali.

Nous descendions le fleuve, rapide en cet endroit, quand j'entendis une voix connue. C'était la voix de Riquet, qui avait quitté ses camarades pour revenir à son maître. Comme nous ne pouvions aborder, il suivit le canot, sur la rive, pendant plus d'une demi-heure, courant

sur les branches, disparaissant dans les balisiers, passant sa tête effarée à travers les feuilles, criant à s'égosiller. Dès qu'il nous fut possible d'approcher, il me sauta sur l'épaule, s'y cramponna, et, à plusieurs reprises, frotta, en guise de caresse, sa frimousse à ma figure. En même temps sa voix se veloutait : aux cris perçants de tout à l'heure, succédaient de petits *hous-hous* flûtés. Pescador lui-même fut touché d'une telle conduite, car, pour la première fois, je le vis lécher Riquet. Pauvre *Fraïlecito !* il eût mieux fait de rester dans le bois !

XVII.

Considérations géographiques et autres. — Routes futures. — Navigabilité intermittente des rios Palcazu et Pachitéa. — Le *Gran Pajonal*. — Un missionnaire français. — Suite du voyage. — A l'embouchure du Pachitea. — *Mosquitos*, *Zancudos* et *Garapatas*.

Il nous fallut exactement deux jours et deux nuits, déduction faite du temps passé à *Chonta-Isla*, pour descendre le Pachitéa. Pour le remonter, plein comme il était, il nous eut fallu quinze jours au moins.

Sur ce, je demande la permission d'ouvrir une parenthèse. Les voyageurs qui ont à se rendre de Lima à Iquitos, capitale des provinces amazoniennes du Pérou, passent encore par Moyobamba, c'est-à-dire par le chemin primitif que les Espagnols ouvrirent peu après leur arrivée au Pérou, sans autre but ou vue d'ensemble que d'aller à la recherche de l'*El Dorado*.

La voie que j'ai suivie, au moins depuis le plateau de Junin, et qui passe par le chemin de

fer dit *de la Oroya* ou *du Cerro de Pasco,* la Cordillère de Huachon, les Cerros du Yanachaga et le rio Palcazu, est, de Lima à Iquitos, de 80 lieues plus courte [1]. Il n'y a que 79 lieues de la capitale du Pérou au confluent des rios Palcazu et Chuchurras, et ce point est bien le port fluvial le plus rapproché de Lima où puissent aboutir, en toutes saisons *des canots* venant de l'Amazone [2].

Mais le Palcazu et le Pachitéa même ne sont navigables *pour les vapeurs,* même du plus faible tonnage, que pendant la saison des grandes eaux, soit pendant quatre ou cinq mois chaque année. Si j'avais pu conserver des doutes à ce sujet, les Cahucheros du bassin du Pachitéa m'eussent éclairé. Tous ceux que je mis sur ce chapitre m'affirmèrent que les plus petits pyroscaphes, qui viennent d'Iquitos charger du caoutchouc et qui

1. La lieue dont il est ici question est d'un cinquième de degré ou de cinq kilomètres.

2. Cependant, il y aurait avantage, suivant moi, au lieu d'aller au Palcazu par le Yanachaga, à ouvrir un sentier qui relierait le Pérou du Pacifique au Pichis par le Chanchamayo. Pour plus de détails, voir le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris,* Tome VI, Fascicule 7, et le *Bulletin de la Société de Géographie,* 2e trimestre 1890.

cherchent à remonter le plus possible les rios secondaires, où ils font de lucratifs échanges, ne peuvent, en temps ordinaire, remonter le Pachitéa au delà de Chonta-Isla, c'est-à-dire à plus de huit lieues de sa jonction avec l'Ucayali.

Pour aboutir à un véritable port, la route solide, chemin de fer ou *camino de herradura* (chemin bon pour les animaux ferrés) devra aller directement de Lima à l'Ucayali, en traversant le *Gran Pajonal*. Car, c'est sur l'Ucayali, plus haut que l'embouchure du Pachitéa et presque exactement sous le dixième degré de latitude sud, qu'est le point le plus rapproché de Lima où puissent arriver en toutes saisons des *bateaux à vapeur*.

Le *Gran Pajonal* qui occupe la majeure partie du territoire compris entre les rios Péréné, Tambo, Ucayali, Pachitéa et Pichis, et dont le nom signifie espace couvert de *pajas*, herbes ou pailles, a été considéré à tort, jusqu'ici, par les géographes et le public péruviens, comme formé de monts escarpés. J'ai exprimé, dès 1884 et le premier je crois, l'opinion que c'est au contraire un vaste plateau où l'établissement d'un chemin serait relativement facile. Et j'ai acquis, dans

mon voyage, la certitude que je ne m'étais pas trompé.

Sur le Pajonal vivent des Antis dont les ancêtres, plus ou moins convertis au christianisme dans la première moitié du siècle dernier, reprirent leurs mœurs et leur religion primitives après l'insurrection de *Juan Santos Atahualpa* (1742) qui fit reculer les Espagnols jusque sur les cimes nues de la Cordillère. Depuis cette époque jusqu'à ces dernières années, aucun homme de race blanche n'avait gravi les pentes du Pajonal dont les missionnaires, qui furent pour la plupart massacrés au début du soulèvement, n'ont pas laissé de description topographique.

Le caoutchouc devait être la clé de cette sauvage citadelle.

J'ai dit qu'au Brésil, on récolte la *seringa* ou gomme fine du Para en exploitant le même arbre pendant vingt ans, tandis qu'au Pérou, pour extraire le *cahucho* ou *jebe,* on commence par couper l'arbre. Il suit de là que si les *Seringueiros* du Brésil sont des travailleurs sédentaires, les *Cahucheros* du Pérou sont essentiellement nomades, et tendent à s'éloigner sans cesse des ré-

gions exploitées, pour scruter de nouvelles forêts.

Et les Antis, gardiens du Pajonal, se sont laissés séduire par les présents ces cahucheros.

L'un d'eux, don Presentacion Guerra, péruvien habitant actuellement à l'embouchure du Pachitea, remonta en canot, au mois d'août 1885, le rio Unini, jusqu'au lieu désigné par les Campas sous le nom de Toso, et de là gagna la cime du Pajonal, en une journée et demie, par un sentier d'indiens, bien frayé et de pente douce. Au sommet, il trouva une plaine couverte mi-partie de forêts, mi-partie de pâturages où apparaissaient de nombreuses cabanes d'Antis et, çà et là, des troupeaux de bœufs. Ayant suivi, avec ses guides indigènes, un des nombreux sentiers qui s'y croisent, et au bord desquels les Campas entretiennent des *tambos* ou abris en feuilles de palmier, il arriva, après deux nouvelles journées de marche, à l'entrée du val de Purkealé qui aboutit au Pichis. Et, pendant ces deux journées, par un temps clair, il ne vit aucune crête de montagne, aucun mamelon s'élever entre lui et les hauteurs du Chanchamayo, du Cerro de la Sal et du Paucartambo, qu'il connaissait parfaitement,

ayant été l'un des compagnons de l'explorateur Wertheman. D'où il suit que mes calculs de 1884 étaient exacts.

Le chemin qui traversera le plateau du Pajonal aura l'avantage de desservir la vallée de Chanchamayo, l'une des plus fertiles des Andes et qui est habitée par une colonie en partie française.

Ce Pajonal, qui sera un jour le trait d'union entre le Pérou du Pacifique et l'Amazone, a été découvert, au siècle dernier, par un Français.

Jean de la Marque — tel est le nom de ce Français — alla au Pérou avec l'ingénieur Albert de Minson, s'y fit prêtre, et entra en 1722 dans l'ordre des Franciscains dont il fut, pendant dix ans, l'un des plus intrépides missionnaires. Le père Amich lui consacre, dans son *Compendio Historico,* une intéressante notice.

« Jean de la Marque, dit-il, apprit avec perfection l'idiome *ande* ou langue des Campas et en fit la grammaire et le dictionnaire. Il fonda le *pueblo* de San Antonio de Catalipango, découvrit le *Gran Pajonal* et ses nombreux habitants (*la mucha gente que en el habia*) et fonda avec eux plusieurs villages. Ayant quitté la Montaña en 1735, par ordre du vice-roi, pour aller recon-

naître le pont de pierre du rio de Jauja, il tomba malade dans la vallée de ce nom et y mourut. »

De fait, Jean de la Marque a été non seulement le premier explorateur, mais le principal civilisateur du *Gran Pajonal*. Il n'y aurait donc pas lieu de s'étonner que l'on trouvât, dans ce domaine des Antis, des idées et des mots portant l'estampille française.

Je ferme la parenthèse.

Au confluent du Pachitéa et de l'Ucayali, où j'arrivai le 1er octobre, je trouvai un véritable village cosmopolite. J'y vis des Allemands, des Péruviens, des Portugais, des Brésiliens, des Blancs et des Métis qui, tous, avaient dans leurs chalets aux parois de clayonnage des dépôts de marchandises, pour payer leurs équipes et trafiquer avec les Indiens chercheurs de caoutchouc et autres.

Mes guides cashibos me firent atterrir devant l'habitation d'un Péruvien qui voulut bien me prendre en pension jusqu'à l'arrivée, considérée comme très prochaine, d'un vapeur sur lequel je pourrais m'embarquer pour continuer mon voyage.

C'est en 1866, qu'apparut le premier bateau à vapeur sur l'Ucayali, et ce fut ce *Putumayo* qui, la même année, s'engagea sur le Pachitéa où deux de ses officiers eurent le sort que l'on sait. En l'an de grâce 1885, plusieurs petits bateaux ou *lanches* à vapeur, jaugeant de deux à cent tonnes, desservaient l'Ucayali, qu'ils remontaient le plus souvent jusqu'au Pachitéa, apportant aux colons, une ou deux fois par mois, leurs approvisionnements, et chargeant, comme principaux frets de retour, du caoutchouc et du poisson salé.

J'avais des notes à prendre à l'embouchure du Pachitéa et j'aurais attendu patiemment la *lanche* annoncée, n'eût été le supplice vraiment atroce que devaient m'infliger, en cet endroit, les *Mosquitos,* les *Zancudos,* les *Tabanos,* les *Garapatas* et autres insectes qui pullulent sur les bords des grands affluents de l'Amazone, particulièrement de l'Ucayali où ils déploient une fiévreuse activité.

Non contents de se repaître sur ma figure et sur mes mains, les *Mosquitos* ou *Pions de jour* traversaient mon pantalon de leurs suçoirs et me mettaient les jambes en chairs vives.

La tête du mosquito, vue à la loupe, ressemble, avec sa trompe et ses yeux bombés, à une tête de scaphandre. Pendant la succion, son ventre rougit et se gonfle comme une groseille.

Le mosquito travaille de l'aube du jour à la nuit, et, à l'instant même où il s'arrête, entre en campagne le *zancudo* aux longues jambes brisées comme celles d'une araignée, à la trompe en écouvillon, à la piqûre profonde.

Je crus un jour trouver un soulagement en me roulant sur une pelouse verte... Quand je me relevai, j'étais couvert d'insectes sans ailes, sortes de petits crabes rougeâtres qui de toutes leurs pattes et mandibules s'enfonçaient dans ma peau. On doit éviter de se gratter pour ne pas envenimer les piqûres. Mais il en est de cette règle comme de beaucoup d'autres ! Elle est plus facile à formuler qu'à suivre. On se gratte si bien, que beaucoup de colons ont des plaies, particulièrement des plaies aux jambes, qui parfois tournent mal et vous clouent un homme au lit pendant des semaines et des mois.

Il me fallut un courage que je n'hésiterai pas à qualifier d'héroïque pour monter, au bord du

fleuve, mon appareil photographique, *mettre au point*, les mains dévorées par les féroces diptères, ôter et remettre l'obturateur, et prendre ainsi une demi-douzaine de vues. Ces vues ont pour moi du prix, car je ne suppose pas qu'il en existe d'autres du même lieu, et je suis sûr que jamais, au grand jamais, un peintre paysagiste ne s'installera devant un chevalet, au bord de l'Ucayali, pour y faire un tableau.

XVIII.

Les Harpies de l'Ucayali. — Piros, Conibos, Sipibos et Shétébos. — Vanité humaine. — La religion des Conibos. — Les Mucroyas. — Le spiritisme dans la Montaña. — La circoncision indienne. — Curieux détails observés par les pères Pallares et Sabate. — La petite vérole chez les sauvages. — Un avertissement mal compris.

L'embouchure du Pachitéa, où viennent toutes sortes d'Indiens, serait, sans ces maudits moustiques, un observatoire ethnographique hors pair. Là je vis des *Piros*, du haut Ucayali, dont la cusma munie d'un capuchon ressemble au burnous arabe, des *Amahuacas* ou *Impetiniris*, derniers représentants d'une race détruite par les Piros, quelques *Panos*, descendants de la seule tribu qui s'abstint, après s'être convertie, de massacrer ses missionnaires, et surtout des *Conibos*, des *Sipibos* et des *Shétébos*, qui doivent à leurs habitudes de brigandage le surnom de *Harpies de l'Ucayali*[1].

1. On donne aussi ce nom aux Piros qui ne valent pas mieux.

Ces sauvages désignent les autres sous le nom de *Nahuas,* mot qui, dans leur langue, signifie *infidèles*. Et, bien que leurs trois familles soient, à n'en pas douter, issues d'une même souche, parlent la même langue, aient les mêmes croyances religieuses, chacune d'elles se considère comme plus noble que les deux autres.

J'obtins d'un groupe de Sipibos, moyennant quelques verroteries, qu'ils restassent une seconde immobiles devant mon appareil photographique.

— Ne vous y trompez pas, me disaient-ils, pour recevoir un cadeau plus important, nous sommes de véritables *Sipibos!*

Les Indiens-Harpies sont supérieurs aux autres par leur aptitude au dessin, par l'élégance des jambages et des arabesques dont ils savent orner leurs poteries. Mais ils sont eux-mêmes de forme peu artistique. Le Conibo surtout est épais et lourd ; sa tête semble lui rentrer dans les épaules. De plus, il a l'épiderme tellement raboteux, que certains voyageurs le représentent comme ayant le corps enveloppé d'une écorce. Cet aspect squameux est dû, au moins en partie, aux piqûres des insectes. Le dard du mosquito

INDIENS CONIBOS.

fait apparaître sur le derme des points sombres, formés de sang coagulé, qui, en se multipliant, finissent par former une croûte que les Conibos ont coutume de recouvrir d'une couche de teinture de *genipa*. Et ils donnent à cette peinture noire, suivant la place qu'elle occupe, la forme d'un gant ou d'un bas, d'un cothurne ou d'une mitaine. Cette cotte de maille, que traverse facilement le suçoir du *zancudo*, rend un peu moins douloureuse la piqûre du *mosquito*.

La religion des Conibos, qui a certaines analogies avec celle des Campas, est une sorte de spiritisme renforcé de magie. Leurs prêtres, médecins ou sorciers, auxquels ils donnent les noms de *mucroyas* et de *yutumis*, peuvent, suivant eux, guérir ou provoquer les maladies, par leurs relations secrètes avec le diable ou *Yurima*. Ces prêtres-médecins commencent par exorciser les malades qui ont recours à eux, puis ils appliquent les lèvres à la place indiquée comme étant le siège de la douleur, et aspirent avec force, faisant l'office de ventouses. Ils prétendent retirer ainsi d'imperceptibles échardes de *chonta* que le diable a fait entrer dans le corps du patient et qui sont la cause de son mal.

L'entrée dans l'ordre des yutumis ou mucroyas est précédée d'un noviciat, retraite de deux mois pendant laquelle l'aspirant est soumis à un jeûne rigoureux. Pour toute nourriture on lui donne chaque jour une portion congrue de bananes bouillies. Du matin au soir, il fume une pipe à court tuyau d'os de singe et dont le fourneau de bois a la contenance d'une de ces dames-jeannes en porcelaine que fument les Allemands. Enfin, il lui est interdit, pendant cette retraite, de parler à qui que ce soit, si ce n'est au mucroya chargé de son initiation.

Les Sipibos considèrent comme étant yutumis de naissance les Indiens *Cocamas* du district de Nauta, dont un certain nombre habitent la vallée basse de l'Ucayali. C'est pourquoi ils les ont en très respectueuse considération. Si un Sipibo refuse de vous vendre un objet auquel il tient, sa pirogue par exemple, allez chercher un Cocama et chargez-le de faire le marché pour votre compte ; le Sipibo lui laissera la pirogue pour la moitié du prix que vous aviez offert, dans la crainte que le Cocama, usant de son pouvoir infernal, ne lui souffle dans le corps des barbes de chonta.

Les Yutumis sont craints et obéis de tous ceux qui les entourent.

La partie essentielle du culte des Harpies est l'évocation des esprits. Les réunions ont lieu au clair de lune : Le Mucroya, très orné, la tête chargée d'une espèce d'abat-jour en feuilles, échancré sur la figure, se tient d'abord dans une petite cabane. Sa voix que l'on entend du dehors débute par une sorte de murmure, s'enfle peu à peu et finit par devenir tonitruante. S'étant mis de cette manière en communication avec un esprit ou *Tute,* il se présente à l'assemblée qui est silencieuse et béante comme s'il allait se passer un événement considérable. Si le Tuté ne répond pas, il l'appelle avec fureur, s'agite comme un énergumène, fait des gestes désespérés. Lorsque le Tuté daigne paraître, il l'annonce aux assistants pour qui ledit Esprit continue à être invisible, et il leur parle en son nom.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que les sauvages ont fait avec ce système, sans le vouloir ni le savoir peut-être, plus de prosélytes parmi les colons de la Montaña, où l'on compte il est vrai beaucoup de métis, que les missionnaires n'ont fait de convertis parmi les sauvages.

Je demandai à l'un des Brésiliens qui demeurent à l'embouchure du Pachitéa si les Conibos croient réellement aux sortilèges. — Non seulement ils y croient, me répondit-il, mais ils en font. — Hum ! hum ! me disait un autre, à propos de l'évocation des Esprits, on trouve parfois chez les Indiens des vérités que les civilisés reconnaissent plus tard. Enfin, la plupart de ceux que je mettais sur ce chapitre se tiraient d'embarras avec les deux mots stéréotypes de l'Amérique du Sud : *Quien sabe ? Qui sait ?*

La plus singulière coutume des Harpies est, pour employer l'expression consacrée par les missionnaires, *la circoncision féminine* que le père Pallares décrit comme il suit :

« Lorsqu'une fille atteint l'âge de onze à douze ans, on célèbre une grande fête à laquelle sont conviés parents et amis qui arrivent vêtus de leurs cusmas neuves et très soigneusement peints. La vierge qui doit être *circoncise* apparaît, couverte jusqu'au milieu du corps de *chaquiras* (verroteries) de diverses couleurs, et la tête ornée d'une couronne de plumes. Des danses se forment au son des tambours et se répètent pendant sept jours, accompagnées de quelques soû-

leries. Le huitième jour, au lever du soleil, on fait boire la pauvrette jusqu'à ce qu'elle perde le sentiment. Alors, deux femmes expérimentées s'emparent d'elle, l'étendent sur une *barbacoa* de forme spéciale, appelée *quischiquepiti*, et réalisent la sanglante opération. Elles arrêtent l'écoulement du sang par l'application d'une certaine herbe[1].

Cette manière de *circoncire les pucelles* frappa aussi le père Sabaté qui donne quelques détails de plus :

« Les libations et festins terminés, dit-il, tous les invités qui sont encore en état de se tenir sur pied se réunissent pour assister à l'acte de la circoncision (*para presenciar el acto de la circoncision de la muchacha.*) De vieilles femmes sont les prêtresses chargées du sacrifice. Armées d'un bistouri en bois, elles tranchent avec cet instrument grossier la petite membrane de la patiente (*el pedacito de carne de la infeliz patiente*) qui, bien qu'ayant la sensibilité émoussée par l'ivresse, pousse des cris à fendre l'âme.

1. *Noticias historicas de las misiones* por los Reverendos Padres Fray Fernando Pallarès y Fray Vicente Calvo, cap. XII, Barcelona 1870.

« La fête se termine par cette barbare opération, à moins que ce ne soit par un acte plus barbare encore. Si, par malheur, il se trouve là quelque prisonnier d'une autre nation, l'un quelconque des assistants, lui assénant sans plus de façon un coup de *macanah,* lui partage la tête en deux morceaux, comme on ouvre une grenade, et cela sans que personne songe à dire : Pourquoi le tuer ? ou manifeste le moindre étonnement[1].

A quelques pas de l'habitation du négociant-cahuchero qui m'hébergeait, il y avait une sorte de hangar servant d'habitation à une dizaine de Conibos, dont la principale occupation était, pour le moment, de réparer les toits en feuilles de la colonie, les Conibos étant renommés, de même que les autres Harpies, pour leur habileté à ce travail. Ces Indiens sachant se faire comprendre en espagnol, soit que les missionnaires des deux derniers siècles aient introduit dans leur idiome quelques mots de cette langue, soit qu'ils les aient appris des colons, je me pro-

1. *Viage de los padres Misioneros del Cusco*, por el R. P. Fray Luis Sabate. Cap. XXII. Lima, Tipografia de La Sociedad. 1877.

posai, tout en arrivant, de cultiver des relations avec eux. Ils me reçurent bien les premiers jours, puis je m'aperçus que mes visites leur étaient devenues suspectes.

Il y avait d'ailleurs, dans la colonie, un grave sujet d'inquiétude.

La petite vérole venait de se déclarer, précisément dans la nation des Conibos. Or, la petite vérole que les Campas appellent *chami* et les Harpies *muru* est, dans la Montaña, un terrible fléau qui détruit parfois en quelques semaines les trois quarts d'une tribu. Importée au Mexique, suivant Ulloa, par un esclave noir de Narvaez, elle passa rapidement dans l'Amérique du Sud où elle fait plus de ravages peut-être que la fièvre jaune qui ne sévit que sur les côtes. Inutile de dire que la vaccine est inconnue chez les sauvages.

Que les Conibos me fissent froide mine, cela me laissait calme. En revanche, le dard des moustiques commençait à m'exaspérer.

Depuis plus de dix jours, j'endurais l'horrible torture, et *la lanche* n'arrivait pas !

Sachant que la nébuleuse d'insectes venimeux dont on est sans cesse enveloppé dans ces pa-

rages est moins dense vers le milieu du fleuve que sur les bords, je pris le parti de continuer mon voyage en canot. Je ne pouvais manquer de rencontrer la fameuse lanche, si réellement elle devait venir.

Pour me procurer une embarcation, je dus m'adresser aux Conibos qui me la refusèrent d'abord, puis, se ravisant, s'engagèrent à me fournir une pirogue et un guide jusqu'au territoire des Sipibos.

Parmi les nombreux Indiens que le hasard des circonstances avait groupés à la bouche du Pachitéa, il y avait deux Campas, de la tribu du rio Unini, qui devaient précisément accompagner le cahuchero don Presentacion Guerra dans une nouvelle expédition au Pajonal. Ces deux Campas, dont j'ai pris les photographies, étaient mes amis : ils savaient que j'avais pour eux plus de sympathie que pour les Harpies de l'Ucayali. Spontanément ils vinrent me trouver la veille de mon départ, dans la soirée, pour me dissuader de partir avec les Conibos. A vrai dire, je ne compris dans leur discours que les mots *Conibo, Yutumiz, chami* et *Nomageti* qui signifie mourir ; et je crus qu'ils voulaient m'engager, tout

simplement, à ne pas m'arrêter chez les Conibos où je serais exposé à mourir de la petite vérole.

Je les remerciai avec effusion, mais, comme je m'étais fait revacciner peu de temps avant mon départ du Callao, je ne craignais pas le *chami*, et le lendemain matin, c'est-à-dire le 12 décembre 1885, je m'éloignai de l'embouchure du Pachitéa, assis dans la pirogue, ayant le guide conibo en face de moi, Riquet sur le bras, et Pescador entre les jambes.

XIX.

L'Ucayali. — Procession d'arbres morts et d'arbres vivants. — La Rivière Blanche. — Un guet-apens. — Heureuses inspirations. — Le *Massato* de l'amitié.

L'Ucayali est un superbe fleuve, profond de six à huit brasses, large de cinq cents à mille mètres, et particulièrement imposant à l'embouchure du Pachitéa qui fait irruption jusqu'au milieu de son lit. La ligne de séparation des deux fleuves, qui courent quelque temps côte à côte avant de mêler leurs eaux, est marquée par une file d'arbres flottants, tombés, la plupart sous le poids des ans, les uns dans le Haut Ucayali, les autres dans le Pachitéa. Des îlots, morceaux de berge détachés de la terre ferme, passent avec des arbres restés debout et qui sont comme les dais de cette procession sans fin.

Ucayali signifie *Rivière Blanche*. Et bien que ses eaux soient, au moins à l'époque de l'année où je l'ai vu, nuancées de jaune, on conçoit

qu'on ait appelé de ce nom le grand affluent du Haut Amazone, en le comparant au Rio Negro, ou, sans aller si loin, à quelques-unes des rivières couleur d'encre qu'il reçoit lui-même dans sa dernière étape. Son nom lui vient peut-être encore de ses paysages lumineux. Au sortir de l'un quelconque des canaux qui aboutissent à son lit, et dont les eaux dorment sous des nefs où ne pénètre que de loin en loin un rayon tamisé par la voûte de feuillages et comme réduit en poudre d'or, l'Ucayali aux tons clairs, aux grands espaces ensoleillés, apparaît bien comme la rivière blanche. Même sur le Palcazu, la forêt est la partie importante du tableau, tandis que dans les paysages de l'Ucayali le ciel et l'eau prennent généralement plus des trois quarts du cadre.

Quand nous quittâmes le port, l'aube mettait ses blancheurs dans les brumes que la nuit avait laissées sur une partie de la forêt. Les nues floconneuses se teignaient de rose comme les plumes des flamans qui s'assemblent dans les flaques d'eau des rivages. Une multitude de dauphins (Inia Geoffrensis) nous escortaient, en faisant leurs sauts de mouton autour du canot.

Des alcyons blancs rasaient la rivière, ou, posés sur l'eau, près des bords, se laissaient flotter. Des mouettes faisaient entendre très haut dans le ciel, où s'argentaient leurs plumes, leur cri semblable à un vagissement.

Au bout de trois heures de navigation pendant lesquelles je n'échangeai avec mon compagnon que peu de mots, j'aperçus d'assez loin, sur la rive droite, un *galpon* de Conibos pareil à celui où j'avais passé une nuit dans l'île de Chonta.

La netteté avec laquelle se grave dans notre mémoire l'aspect des lieux où nous nous sommes trouvés en face de quelque sérieux danger est vraiment surprenante, et je vois encore, comme si j'y arrivais, ce bout de rivage avec sa berge d'ocre pâle formant talus, son court sentier battu allant du fleuve au *galpon* dont la haute toiture en arête s'appuyait sur des fûts de bois noir, sa plantation de bananiers chargés de régimes verts et, à l'arrière-plan, bornant la vue comme une muraille, la façade de la forêt, toute tapissée de lianes.

A peu près en même temps que la cabane, je découvris, à environ deux cents mètres plus loin, six canots rangés sur la rivière en ordre de

bataille. Je braquai mes jumelles dans cette direction, et je reconnus qu'ils étaient montés par une trentaine de sauvages armés de fusils, d'arcs, de sarbacanes et de *macanahs*, sortes de massues en bois qui ont la forme d'une épée à deux mains.

Que font là ces guerriers ? demandai-je à mon guide.

Mais, pendant que j'avais la lunette aux yeux, le traître s'était étendu de tout son long dans la pirogue, et il ne répondit mot.

Le danger ouvre, dit-on, l'intelligence. Le fait est que je compris de suite tout ce que les Campas m'avaient dit la veille : à savoir que les Conibos m'accusant, sur la foi d'un Yutumiz, d'être la cause de l'épidémie de petite vérole, dont l'apparition dans leur tribu coïncidait avec mon arrivée, avaient décrété ma mort.

En se couchant au fond de la pirogue mon pilote n'avait eu d'autre but que de ne point gêner le tir général dont je devais être la cible.

Il était temps, savez-vous, que je prisse un parti.

Continuer à descendre, debout ou assis, c'eût été répondre exactement à l'attente des Harpies et leur donner toute facilité pour mettre à exé-

cution leur dessein. M'aplatir entre les rebords de l'embarcation, à l'instar de mon Iscariote de guide, à qui j'eusse volontiers cassé la tête, si j'en avais eu le temps, c'était éviter peut-être les flèches empoisonnées, mais seulement pour être assommé à coups de *macanah*. Je ne pouvais non plus songer à fuir en remontant le fleuve, les Conibos étant des rameurs hors de pair, qui m'eussent rejoint et enveloppé en peu d'instants.

Tandis que je raisonnais ainsi la situation, avec autant et plus peut-être de lucidité d'esprit que s'il se fût agi d'une partie de dames ou d'échecs, mes yeux tombèrent pour la seconde fois sur la cabane, dont le courant m'avait rapproché.

Je me rappelai alors que les Conibos, aussi bien que la plupart des autres sauvages, ont une extrême répugnance à verser le sang, fût-ce celui de leur mortel ennemi, dans l'intérieur de la case qu'ils habitent. C'est pourquoi j'abordai d'un vigoureux coup de rame, et courus à ladite cabane, laissant mon infâme pilote faire le mort dans le canot.

Il y avait en ce moment sous le galpon deux femmes qui prirent la fuite à ma vue, comme si

j'eusse été le diable en personne. Elles se retournèrent cependant pour me faire les plus laides grimaces que l'on puisse voir, et cracher deux ou trois fois très précipitamment de mon côté, dans le but, paraît-il, de m'exorciser, ou, pour mieux dire, de conjurer mon influence néfaste.

Les quelques minutes de solitude que je passai dans la case me parurent longues, bien que mes facultés intellectuelles fussent très absorbées par l'élaboration de mon système de défense.

Un grondement de Pescador, à qui je dus imposer brutalement silence, m'avertit du débarquement des Harpies que j'attendais, adossé à une *barbacoa,* la main droite appuyée sur mon fusil qui n'était plus qu'un fusil à un coup, l'air de la Montaña, généralement saturé d'humidité, ayant oxydé l'une de ses batteries. Je constatai en cette occasion la supériorité de l'instinct du chien sur celui du singe, car tandis que j'avais grand'peine à faire entendre raison à Pescador qui, le poil tout hérissé, voulait aller à la rencontre de l'ennemi, Riquet, inconscient du danger que courait son maître, faisait la chasse aux araignées.

Un jeune sauvage devançant les autres me

cracha, pour ainsi dire, ces mots à la figure : Tu nous as apporté la peste !

Mais il fut aussitôt gourmandé lui-même par le *yutumiz* qui, à trois pas derrière, arrivait en tête de la bande, et qui lui demanda, d'une voix courroucée, de quoi il se mêlait.

Je m'empressai d'abonder dans le sens du chef.

— Je n'ai pas, dis-je, à m'expliquer avec ce *muchacho,* mais je suis prêt à répondre au mucroya.

— Tu es accusé, me répéta celui-ci, de nous avoir donné le *muru !*

— Pourquoi ?

— Un de tes parents nous l'a dit !

Sous ce nom de *parents,* les sauvages désignent tous les Indiens d'une même tribu, ou s'il s'agit de colons, tous les individus de même couleur. Quelque pirate, organisateur de *correrias,* craignant que je ne fisse connaître le genre de prouesse auquel il se livrait, avait-il suggéré aux Conibos l'idée de leur guet-apens ? Je ne sais.

— Celui qui a menti de la sorte, dis-je, est votre ennemi comme le mien !

— Le *muru* est entré chez nous en même temps que toi !

— Le *muru* vient dans l'air, comme l'*oco* (le

m'étais procurée à l'embouchure du Pachitéa; après quoi, ayant consulté le *Tute* à voix basse, il déclara que véritablement ce n'était pas moi qui avais apporté le muru. Puis, sans autre transition, il m'invita à boire le *massato*[1] de l'amitié.

Un *mocahua*, sorte de coupe en terre cuite ornée de dessins, et contenant ladite boisson, passa de mains en mains et de bouche en bouche. Et je trempai mes lèvres dans ce breuvage, que les Conibos avaient préparé pour fêter ma mort. Les deux femmes dont mon arrivée avait si fort troublé les esprits, et qui avaient reparu à la suite du sexe fort, remplissaient à tour de rôle le mocahua dans une jarre enterrée, jusqu'au col, sous le galpon, et dont la contenance pouvait être de cinquante à soixante litres.

Sachant que l'instinct féroce de ces sauvages reprend facilement le dessus quand ils sont ivres, je me hâtai de m'esquiver et, montant seul, cette fois, dans la pirogue, avec Pescador et Riquet, je m'éloignai aussi rapidement que possible.

1. Sorte de bouillie de fruits, le plus souvent de bananes, ayant ou non fermenté, et plus ou moins étendue d'eau.

XX.

Un dîner par les Pirates. — Ce que peut manger un explorateur. — Une halte à l'embouchure du rio Tamaya. — Le Païchi. — Emotion. — Versatilité du voyageur. — A bord du Loreto. — Un gros chagrin.

Entre le Pachitéa et le Marañon, l'Ucayali traverse, du Sud au Nord, plus de quatre degrés de latitude et fait de tels circuits que sa longueur est de 208 lieues de cinq kilomètres. Et, pour aller à Iquitos, depuis l'embouchure de l'Ucayali, il faut descendre encore le Marañon de 24 lieues. C'était donc, en déduisant les trois lieues faites le matin, un trajet de 1,145 kilomètres qu'il me restait à parcourir en canot, dans le cas où je ne rencontrerais pas de vapeur.

La crainte me vint que les Conibos ne se missent à ma poursuite pour me reprendre la pirogue, que je leur avais cependant payée. C'était, il est vrai, une toute petite embarcation, une véritable coquille de noix et qui ne leur

avait pas coûté cher, car ils n'avaient eu d'autre peine, pour se la procurer, que de la saisir au passage dans le défilé d'arbres morts et d'épaves qui descend le fleuve. Les Indiens ont coutume, lorsqu'ils débarquent, d'attacher leur canot à une rame plantée en terre, de sorte que ledit canot peut être emporté par la moindre crue. Et, de fait, je vis moi-même plusieurs pirogues vides descendre le fleuve. Fort heureusement les Conibos n'auraient eu qu'un mince intérêt à posséder la mienne.

A la nuit tombante, j'aperçus au bord de la forêt, sur la rive gauche, un feu de bivouac. Je mis aussitôt le cap sur ce point en criant de toutes mes forces, à l'exemple de mes guides du Pachitéa. Des voix ayant répondu sur le même ton, j'abordai, et je me trouvai au milieu d'une vingtaine d'Indiens Sipibos, alors en voyage pour une correria. Ils me le dirent *proprio motu*, sans que je leur eusse fait une question, et comme s'il se fût agi de la chose la plus naturelle et la plus innocente du monde. Je prononçai les noms de plusieurs négociants de l'embouchure du Pachitéa, et ils me prirent pour un de leurs commis se rendant au rio Tamaya, où il

se fait une pêche lucrative de païchi et de lamantin. Par bonheur, ils n'avaient pas encore dîné, et ils me firent place dans leur cercle, autour d'une chaudière de poisson bouilli, où chacun pêchait les morceaux à la main.

Peu de gens s'avouent qu'ils sont difficiles à nourrir. En quittant la France pour un long voyage, en des pays peu civilisés, on se dit : Baste ! je peux manger de tout ce qui est *mangeable,* comprenant *in petto,* dans ce mot, ce qui est rôti à point ou cuisiné à la française. A peine débarqué sur la terre américaine, on est obligé d'étendre la formule et l'on dit : Je mange de tout *pourvu que ça soit propre !* Et l'on finit par manger de tout, *pourvu que ça ne soit pas du poison.*

J'arrivai le lendemain au rio Tamaya que je pris d'abord pour un bras de l'Ucayali car le courant semblait plutôt y entrer qu'en sortir[1]. Une famille péruvienne était établie à son embouchure. A côté de l'habitation se dressaient deux tourelles quadrangulaires qui, de loin, m'a-

1. Le Tamaya, navigable pour les petits vapeurs est en réalité un canal naturel qui traverse plusieurs grands lacs et met l'Ucayali en communication avec le rio Jurua.

vaient fort intrigué. C'étaient des monceaux de *païchi* salé [1], en pièces d'égale épaisseur que l'on avait empilées, pour les faire sécher, comme des planchettes dans un chantier. La maison était toute remplie de bidons de graisse fondue et de caisses de *mixira* ou conserves de lamantin [2].

J'étais en train d'expliquer au colon comment je me trouvais là, ce qui lui paraissait très difficile à comprendre, quand un son, faible d'abord mais qui bientôt retentit, me causa l'une des plus fortes en même temps que des plus douces émotions qui m'aient jamais fait battre le cœur. Ce bruit, qui se répandait par vibrations harmonieuses, qui remplissait toute la nature de sa musique intense, et faisait songer les animaux sauvages dans leurs retraites, ce bruit, dis-je, était produit par l'haleine d'un bateau à vapeur.

1. On désigne au Pérou sous le nom de *Païchi*, et au Brésil sous celui de *Pirarucu* le Vastres Gigas dont le poids atteint 300 livres et dont la longueur dépasse souvent 3 mètres. On le divise pour le saler et le sécher en 5 ou 10 pièces minces, quand il doit être consommé dans la montaña du Pérou, et seulement en quatre morceaux quand il est destiné à l'exportation pour le Brésil.

2. Le lamantin est communément désigné au Pérou sous le nom de *Vaca Marina*. On y trouve deux variétés de l'espèce : le *Manatus Americanus* et le *Latirostris*.

Je m'imagine que les habitants de l'Arche, quand revint la colombe avec son rameau d'olivier, éprouvèrent un sentiment analogue à celui qui me ravit en ce moment.

Le bateau ne devait s'arrêter au Tamaya, pour charger la mixira et le païchi, qu'après avoir touché à l'embouchure du Pachitéa. Je vis avec enthousiasme passer son flottant panache de fumée blanche, superbe comme le cimier d'un vainqueur, comme le symbole du triomphe de la civilisation sur la barbarie... Mais quand le bruit se fut éteint, quand la fumée se fut évanouie dans l'air, je fis un retour sur moi-même : Te voilà bien ! me dis-je, ô versatile individu, être changeant, pétri d'instincts contraires ! Au milieu de tes pareils, tu aspires à la solitude, et dès que tu l'as trouvée, rien ne te paraît plus enviable que cette société d'où tu as fui !

En attendant le retour du « Loreto », tel était le nom du vapeur, je lavai dans le Tamaya mon unique paire de chaussettes et ma dernière chemise, le dos garanti des moustiques sous une cusma de campas qui faisait partie de ma collection ethnographique.

Le « Loreto » reparut le 14 décembre au soir.

C'était une *lanche* d'une vingtaine de tonneaux ayant une équipe de dix indiens cocamas, dont la principale besogne était d'embarquer et de débarquer les cargaisons. Une sorte de magasin rempli d'articles de toute espèce, au milieu desquels le capitaine accrochait son hamac, occupait une partie de l'arrière. Le caoutchouc, le païchi et la mixira s'embarquaient à l'avant : dans la cale et au-dessus. Une tente en bois, dressée sur des tringles de fer, ombrageait le pont.

Le capitaine fit suspendre pour moi un hamac sous cette tente. Et, le 16, je pris place comme passager à son bord. Le « Loreto » faisait un véritable colportage fluvial, s'arrêtant devant les moindres *caserios* pour trafiquer, et jetant du pont sur la berge, s'il avait du fret à prendre, une passerelle faite d'un fond de pirogue. Quand il filait à toute vapeur, les moustiques disparaissaient, entraînés dans le courant d'air formé par son déplacement, et j'étais alors heureux de vivre. Mais, dès qu'il stoppait, surtout la nuit, les diptères, plus actifs sur les rives du bas Ucayali que partout ailleurs, prenaient cruellement leur revanche. Au-dessus de mon hamac, j'avais dû suspendre une moustiquaire, dont je me passais

soigneusement sous le corps les bords libres, les zancudos qui enveloppaient, de leur bourdonnant tourbillon, ce lit fermé, assez semblable à un colossal nid de chenilles, profitant du moindre pertuis pour faire irruption à l'intérieur.

Le « Loreto » fit une station à l'entrée du rio Sarayacu où se trouve un *pueblo* séparé du fleuve par une étroite langue de terre et par un petit lac aux bords marécageux. Il me convenait d'accompagner le capitaine dans sa visite aux trafiquants de ce village, mais sans mon chien qui, en entrant chez des colons, avait eu plusieurs fois maille à partir avec des singes de grande espèce. C'est pourquoi je l'attachai à l'un des supports de la tente. Or, je traversais le lac en pirogue, avec le capitaine et deux Indiens, quand l'un de ces derniers, assis à la proue et me faisant face, poussa l'exclamation « El perro ! » (*Le chien !*)

En voyant le canot s'éloigner, Pescador avait sauté pour le suivre, par-dessus le bastingage peu élevé qui entoure le pont du « Loreto », et s'était ainsi pendu à sa corde. Puis, un homme d'équipe ayant eu, au lieu de le hisser, la malheureuse idée de couper ladite corde, il s'était élancé vers le canot.

A l'exclamation de l'Indien je me retournai, et je vis mon pauvre chien poursuivi par six caïmans qui étaient sortis du fouillis de plantes aquatiques de la rive. J'avais laissé mon fusil à bord du vapeur, mais l'eussé-je tenu tout armé, je n'eusse certes pas réussi à le sauver, car à peine l'avais-je vu, nageant de toutes ses forces, le cou tendu vers moi, qu'un des sauriens le saisit dans ses formidables mâchoires et plongea aussitôt. Mes yeux s'attachèrent à la place où ils avaient disparu et je vis longtemps des bulles d'air monter à la surface de l'eau jaunâtre, d'où je conclus que Pescador était dévoré en cet endroit même, au fond de l'étang. Des cinq autres caïmans, deux avaient plongé à la suite du premier, et les trois autres étaient retournés philosophiquement à leur embuscade.

La perte de mon chien fut pour moi un gros chagrin. Je me reprochai de n'avoir pas toujours pris de lui tout le soin qu'il méritait, de n'avoir pas su lui faire, par exemple, une place près de moi sous le pamacari, en descendant le Pachitéa, alors qu'en toute autre partie du canot, il était obligé, pour ne pas se coucher dans un mouvant margouillis, de dormir debout, sous le dur soleil,

la tête appuyée sur le rebord de la barque. Certes il méritait bien mes regrets, car il était aussi courageux que fidèle, et le courage ennoblit tous les êtres. Pourquoi, d'ailleurs, rougirions-nous de notre attachement aux bêtes, quand nous rendons leur salut à tant de gens qui ne les valent pas ? J'estime que le sauvage qui aime les chiens est supérieur au civilisé qui ne les comprend pas ou les maltraite.

XXI.

Sarayacu. — Résultat des missions dans le bassin de l'Ucayali. — La nation des Jivaros. — Les *têtes réduites*. — Danse du *Chancha-Tucui*. — L'orgue de Barbarie du père Pallarès. — Statistique. — Disparition progressive des races indiennes.

Le nom de Sarayacu est connu comme celui de l'un des plus importants établissements que les Descalzos aient eu dans la Montaña. Au temps du père Girbal, son fondateur (1791), il comptait un millier de catéchumènes de diverses tribus, les groupements, impossibles en pays campa, étant relativement faciles dans une région où la pêche pourrait alimenter une ville ; et il avait encore un grand renom en 1846, quand le comte de Castelnau et Paul Marcoy y reçurent l'hospitalité du père Plaza. Mais aussitôt après le départ de ce moine, qui fut nommé évêque de Cuenca dans l'Equateur, la décadence de Sarayacu commença. Ses missionnaires virent peu à peu se former autour d'eux un vide qu'ils

attribuent principalement aux manœuvres des organisateurs de *Correrias* et autres industriels, intéressés à soustraire les Indiens à leur influence et à leur protection. Ils furent obligés d'abandonner la place en 1863. Encore durent-ils s'estimer heureux de ne point partager le sort de leurs collègues de la voisine mission du rio Manoa qui, en 1766, avaient été assassinés par les Conibos et les Shétibos.

Les moines Descalzos que beaucoup de gens se représentent, au moins à Lima où l'imagination populaire est aussi féconde qu'en aucune autre capitale, comme ayant, au milieu des forêts, de somptueux couvents, de mystérieux eldorados où des Indiens aux jarrets coupés entassent, sans trêve, des monceaux d'or, les Descalzos, dis-je, ne possèdaient plus, dans toute la montaña du Pérou, à l'époque de mon voyage, que la petite mission de Quillasu dont j'ai parlé, et un autre minuscule établissement au bord du rio Callaria, affluent de droite de l'Ucayali [1]. Et ces deux maisons étaient desservies, en tout, par

1. Le R. P. Gabriel Sola a établi, depuis, une mission au *Cerro de la Sal*.

trois missionnaires. Voilà ce qui restait de plus de cent cinquante établissements que les franciscains fondèrent dans le seul bassin de l'Ucayali. D'après la statistique d'Ocopa, soixante-dix religieux de l'ordre y moururent assassinés par les sauvages. Leur labeur fut rude et la moisson qu'ils se proposaient presque nulle. C'est à eux cependant que l'on dut les premières notions géographiques sur la Montaña, ce sont eux qui ouvrirent tous les chemins qui y conduisent et que le commerce suit aujourd'hui. *Sic vos non vobis !...*

Parmi les Indiens de races très diverses que l'on rencontre aujourd'hui, soit sur le bas Ucayali soit sur le Marañon, un petit nombre se disent chrétiens, bien qu'ils n'aient abandonné aucune de leurs croyances primitives et ne diffèrent de leurs congénères non baptisés que par le pantalon, dont ils ont adopté l'usage. Quelques peuplades de cette région parlent le *quichua* ou *inca* qui fut vraisemblablement introduit dans la Montaña au temps de Tupac Yupanqui, conquérant de la vallée de Moyobamba[1] (en quichua *Muyupampa*).

1. Garcilaso, *Comentarios Reales*, Porte 1a, libro VIII, cap. III.

De ce nombre est la nation des *Jivaros*, bien connue des ethnographes, comme étant celle d'où proviennent les *Têtes Réduites*. Ces sauvages, dont le domaine s'étend du Pongo de Manseriche au rio Pastaza et du Marañon aux Andes équatoriennes, se divisent en *Antipas*, *Aguarunas*, *Ayulis*, *Muratos*, *Cherembos* et autres tribus qui obéissent à des chefs ayant chacun sa cour ou garde d'honneur et sont entre elles en perpétuel état de guerre. Les Jivaros vont habituellement nus, et leur arme favorite est la lance. Le seul trophée qui leur plaise est la tête du chef ennemi. Après l'avoir séparée du tronc par une section nette, ils en retirent le crâne et autres parties osseuses, puis ils soumettent cette tête désossée à une sorte de tannage et lui font subir une rétractation uniforme qui la réduit à la grosseur d'une orange, sans détruire complètement le type du visage. (Voir la tête d'un chef aguaruna que j'ai envoyée au Musée du Trocadéro).

Ils gardent un secret farouche sur leur procédé, ou donnent des explications incompréhensibles.

Au milieu des longs cheveux rudes qui tombent comme une queue de cheval de la tête minuscule,

ils attachent des dépouilles d'oiseau et des guirlandes d'élytres de coléoptères.

Ils s'ornent de ces affreux trophées ou les agitent en l'air, suspendus à un T, en dansant la *Chancha-Tucuy* ou *Danse des têtes,* à l'occasion de la fête par laquelle ils célèbrent chaque année leurs victoires.

Je me garderai de vouloir faire ici la monographie de toutes les tribus dont j'ai rencontré quelque spécimen, mais je veux encore dire un mot des *Yahuas* que j'ai admirés au village de Pebas, sur la rive gauche du Marañon. C'est à dessein que j'emploie le mot « admirés », car les Yahuas, par le galbe de leurs formes et leur grâce native, réalisent en quelque sorte le type idéal de la race indienne. Le teint d'abricot de ces Apollons et de ces Vénus de l'Amazone est plus clair que celui de tous leurs voisins sauvages qui paraissent, à côté d'eux, d'une nuance terreuse. Les Yahuas des deux sexes portent une ceinture d'où tombent des franges de *chambira*[1] dont l'objet paraît être de parer bien plus que de cacher. Des houppes et des bracelets de chambira frisée

1. Les fibres du palmier *Chambira* fournissent une matière textile estimée.

ornent leurs bras et leurs cuisses. Un ruban de même matière leur tombe sur le dos, attaché au diadème d'écorce fine qui leur ceint la tête. Pour peindre leur caractère, le judicieux Raimondi se sert de l'adjectif espagnol *cariñoso* qui signifie, suivant le cas, affectueux ou caressant.

Le père Pallares voulant faire, en 1854, la statistique des Indiens de l'Ucayali, remonta non seulement ce fleuve jusqu'à son origine, mais encore chacun de ses affluents sur un parcours de huit à dix lieues. Il avait eu l'idée originale d'apporter un orgue de Barbarie, dont il tournait de temps à autre la manivelle pour faire sortir les sauvages de leurs retraites. De l'embouchure du rio Santa Catalina à celle du Tambo, c'est-à-dire sur un espace de cent quatre-vingts lieues, qui représente à peu près la moitié du cours de l'Ucayali, il compta 1,780 sauvages, y compris les femmes et les petits enfants.

Son moyen d'attraction était insuffisant, car ce chiffre était sensiblement au-dessous du nombre vrai. Il ne ressort pas moins de son travail que, des tribus découvertes par les *Descalzos,* quelques-unes étaient anéanties déjà en 1854, et que d'autres étaient réduites à des

effectifs relativement infimes. Ainsi, du pueblo de San Miguel, où il y avait en 1685 deux mille Conibos, il ne restait que la place. Ainsi, de la tribu des *Sensis,* qui en 1811 comptait un millier d'Indiens, il n'y avait plus que vingt-neuf individus dont deux seulement âgés de plus de trente ans. Ils ont complètement disparu depuis, comme sont en train de disparaître les *Lorenzos,* les *Remos* et les *Amahuacas* qui sont la proie des bandits[1]. Ont disparu de même les *Maspos* du rio Manipaboro chez qui le père Biedma avait trouvé en 1686 un village

1. Les religieux d'Ocopa s'établirent à deux reprises au bord du rio Tamaya pour convertir les Amahuacas, mais ceux-ci pillèrent et brûlèrent leur chapelle. Ils mirent en loques les chasubles pour s'en servir, dit le père Ibañez, dans leurs mascarades et danses grotesques (*mogigangas*).

Une petite Rema me fut présentée, par un colon qu'elle appelait *papa*, comme étant le dernier rejeton de la race. Je me hâtai de faire sa photographie.

Dans la pensée de protéger les Remos contre les Correrias, le père Calvo fonda en 1859 la mission de Callaria dans la vallée du même nom. Mais comme certains négociants, dit-il, ne cessaient de demander aux Sipibos des enfants en échange desquels ils offraient des haches et des machetes, le couvent cessa d'être un porte-respect suffisant, et les Remos furent attaqués avec acharnement. Ceux qui échappèrent se retirèrent à l'intérieur du Piyuya. On ne put savoir, ajoute le père Calvo, l'endroit précis de leur retraite. Depuis, les Harpies se chargèrent de le découvrir.

de cinq cents habitants, et les *Pichabos* de la rive droite de l'Ucayali, et les *Muchabus* de la rive gauche. On a oublié jusqu'aux noms des *Chuntis*, des *Ormigas* et des *Vinabis* du père Girbal, et de tant d'autres dont il serait plus long de faire l'énumération que de compter ceux qui restent.

Les Indiens, qu'ils fussent indépendants ou soumis, ont diminué de nombre, depuis l'arrivée des blancs, suivant une progression si nette que l'on peut prédire l'époque de leur complet anéantissement. Raimondi estime que la petite vérole est une des principales causes du dépeuplement de la Montaña. Mais ce n'est pas seulement en lui apportant ses virus et ses vices, ses liqueurs fortes et ses épidémies, que le Blanc est fatal à l'Indien. Dans ces régions reculées, à peu près sans communication avec le siège du Gouvernement, l'exploitation du faible par le fort est d'autant plus dure qu'il ne peut y avoir de répression. J'ai parlé des *Correrias*, je pourrais citer d'autres faits. Mais cela m'entraînerait trop loin, et je dois me résumer en disant que là où la civilisation apparaît sans ses gendarmes, elle est pire que la barbarie.

XXII.

Le vapeur Amazonia. — Fascinations d'une miche. — Un pied de vigne. — L'Agriculture dans le département de Loreto. Les chapeaux de Panama. — Le poison des Ticunas. — Mouvement commercial de l'Amazonie. — Mercantilisme américain. — Progrès des importations françaises à Iquitos.

Nous atteignîmes dans la matinée du 22 décembre le confluent de l'Ucayali et du Marañon[1], et peu d'instants après, nous jetâmes l'ancre devant le village de Nanta où arrivait en même temps que nous le steamer brésilien *Amazonia*, l'un des paquebots qui font un service régulier du Para à Yurimaguas, port du rio Huallaga. Aucun autre vapeur ne devant descendre l'Amazone avant ledit paquebot, je passai à son bord, bien qu'il fût alors en train de remonter vers les Andes. Et je me remis à naviguer en tournant

1. A partir de ce point le fleuve prend dans les atlas péruviens le nom d'Amazone et dans les géographies brésiliennes celui de Solimoès. Les Brésiliens ne lui accordent le nom d'Amazone qu'à partir de l'embouchure du rio Negro. Enfin de l'embouchure de l'Ucayali à la frontière du Brésil, il est très souvent désigné encore sous le nom de Marañon.

le dos au méridien de Paris, me prouvant une fois de plus à moi-même que l'homme est le jouet des circonstances qui l'obligent le plus souvent à faire exactement le contraire de ce qu'il voulait.

L' « Amazonia » est un navire à deux ponts dont le plus élevé, servant de dortoir et de salle à manger, est ombragé par une vaste toiture, sous laquelle s'accrochent deux rangs de hamacs. A côté du « Loreto » qui s'était peu à peu transformé en une pyramide de caoutchouc et de poisson salé, où le manque de place m'obligeait à une immobilité rendue odieuse par le perpétuel aiguillonnement des moustiques, ce navire m'apparut comme un palais flottant. Sur la table longue, je caressai des yeux, tout en arrivant, quelque chose dont j'avais souvent rêvé durant mes pérégrinations à travers la Montaña et que je n'eusse pas échangé alors pour les plus savantes combinaisons culinaires de l'un quelconque de nos Apicius modernes. Et ce quelque chose était une miche de pain.... Mais il faut avoir vécu trois mois dans un pays où le pain est remplacé par du singe pour comprendre la joie que j'éprouvai à l'aspect de cette miche à la croûte dorée.

Le port de Yurimaguas, terme de la navigation à vapeur sur le rio Huallaga, est l'entrepôt des districts de Tarapoto et de Moyobamba qui exportent, le premier du tabac, le second des chapeaux de paille. Mais ce qui m'intéressa le plus à Yurimaguas, ce fut un pied de vigne, dont la présence en cet endroit me surprit, car je savais que des vignes plantées dans la vallée du Chanchamayo n'avaient rien produit, ce qui tenait, — j'en suis du moins aujourd'hui convaincu — à ce que l'on avait omis de les tailler. Ce pied formait à lui seul une vaste tonnelle et portait de trois à quatre cents grappes de moyenne grosseur, d'un beau grain noir légèrement acidule, agréable au goût. J'en vis d'autres semblables, ou à peu près, dans plusieurs localités de la province de Loreto[1], particulièrement

1. La province de Loreto que le gouvernement péruvien créa en 1853 et à laquelle il annexa en 1857 l'ancienne province de Máynas comprend les districts forestiers de Moyobamba, Tarapoto, Sarayacu, Loreto, etc. Sa capitale nominale est Moyobamba, qui porte dans les géographies le nom de *cité* et compte de 3,000 à 4,000 habitants, mais sa capitale réelle est Iquitos qui est aujourd'hui le siège de la préfecture. Loreto n'est qu'un petit village, important toutefois par sa position près de la frontière du Brésil et comme étant le siège du consulat général brésilien dans le Pérou Amazonique.

à Caballo-Cocha, au bord d'un petit affluent du Marañon. Et partout l'on m'affirma qu'ils donnaient trois fois du raisin par an. Trois fois ! Je m'imaginai que les gens auxquels je m'adressais se méprenaient sur la longueur de l'année. Voilà, me disais-je, le résultat du défaut de point de repère pour mesurer le temps dans un pays où les saisons diffèrent si peu les unes des autres que, sans l'almanach, on serait souvent embarrassé pour savoir si l'on est en hiver ou en été. Mais enfin ils se méprenaient tous de la même façon et j'en conclus que la vigne donne dans l'Amazonie péruvienne des résultats surprenants. On n'a pas encore déterminé le pouvoir fécondant de ce sol fait de détritus qui s'accumulent depuis la formation de la croûte terrestre.

Cependant personne n'y cultive la vigne pour faire du vin. Tout le vin que l'on y boit vient d'Europe et coûte fort cher. De même, les pommes de terre y sont importées du Havre, bien que la sierra voisine produise les meilleures pommes de terre du monde. Il est vrai que pour aller les y chercher il faudrait des chemins, et que les habitants de l'Amazonie n'ont pas le temps d'en faire.

Les seuls produits agricoles de la province de

Loreto que l'on puisse signaler comme faisant l'objet d'un commerce sérieux sont la *caña de azucar* et le tabac de Tarapoto qui est en partie exporté au Brésil, bien qu'il y soit moins apprécié que certains tabacs de ce pays, celui de la province d'Acara, par exemple[1]. Quant à la canne à sucre, dont il existe quelques plantations dans les vallées du Marañon et du Huallaga, on en extrait le suc pour le transformer en *cachasa* (tafia) que l'on consomme dans la province même.

La charrue est inconnue en ce pays, j'allais dire inutile. Pour établir une culture quelconque, on se contente de brûler la forêt, puis on sème sur le sol ainsi mis à nu, sans le remuer. Encore, s'il s'agit de légumes, on ne se donne pas la peine de faire un défrichement. On profite du limon que certaines rivières, comme l'Ucayali, déposent sur leurs plages, où l'on fait, dans l'intervalle de deux crues, plusieurs récoltes. Dans les Haciendas du Marañon, la canne à sucre se coupe tous les huit mois, haute de trois à quatre mètres, et la même plantation dure de

1. Le tabac de Tarapoto, très fort et capiteux, se vend en *masos* ou carottes, enroulés dans des rubans d'écorce (*atadijos*) ou de feuilles de palmier (*sogas de aguaja*).

douze à quinze ans. Bien moins riche est la terre de l'Amazonie brésilienne, au Para, par exemple, où une plantation de canne ne peut donner que trois récoltes, comme sur la côte du Pacifique, dans la province de Lima.

Si ce pays, où la terre appartient au premier occupant, c'est-à-dire à qui le veut, est celui où l'on peut dire avec le plus de raison que c'est le fonds qui manque le moins, c'est en même temps celui où la main d'œuvre manque le plus.

Dans les seules tribus parlant le quichua, et non encore dans toutes, se trouvent des Indiens qui s'adonnent d'une façon suivie aux travaux agricoles; les autres n'ont pu se plier jusqu'ici qu'à l'exploitation des produits forestiers, comme le caoutchouc.

L'*Amazonia* embarqua à Yurimaguas 8,000 *masos* de tabac et vingt-quatre colis renfermant chacun quarante douzaines de chapeaux.

Les chapeaux de paille connus en France sous le nom de *chapeaux de Panama*, sans doute parce qu'ils passent quelquefois par l'isthme de ce nom pour arriver chez nous, sont fabriqués au Pérou, particulièrement à Moyobamba, et dans quelques villages de la Colombie et de

l'Equateur. A Panama, on fait des révolutions mais pas de chapeaux. L'industrie des *panamas*, connue aussi sous le nom de *bombonage* parce que sa matière première ou paille est fournie par le palmier *Bombonax*, est en décadence depuis quelques années. Par suite des progrès de l'industrie européenne, les panamas supportent difficilement, même au Brésil leur principal débouché, la concurrence de certains articles manufacturés, des chapeaux de paille d'Italie, par exemple, qui sont de qualité très inférieure, durent beaucoup moins, mais se vendent à meilleur marché. Enfin les chapeaux de Moyobamba sont de forme invariable, les femmes indiennes qui les façonnent étant incapables de suivre les fluctuations de la mode, d'ajouter la moindre fioriture, ou de faire la plus légère modification au *panama* traditionnel[1].

1. La paille des panamas, dont la préparation exige beaucoup de soin, est extraite de la feuille non encore développée du Bombonax. La valeur d'un chapeau croit en raison de la finesse de cette paille. Les chapeaux dits *ordinaires* sont de trois numéros, le n° 1 étant le moins fin. A Moyobamba les prix sont les suivants :

N° 1,	la douzaine,	6	soles	= 24	francs.
N° 2,	»	8	»	= 32	»
N° 3,	»	12	»	= 48	»

Le district de Moyobamba exporta par l'Amazone 48,204 chapeaux en 1884, et seulement 32,770 en 1885. En revanche, l'exportation du caoutchouc de la province de Loreto, qui en 1884 était de 540,529 kilogrammes, monte en 1885 à 714,161.

Ces chiffres m'ont été donnés à la douane d'Iquitos, où j'arrivai le 31 décembre, après avoir redescendu le Marañon et salué au passage l'embouchure de l'Ucayali.

L'*Amazonia* devait rester toute une semaine à Iquitos. Là je trouvai des compatriotes qui m'accueillirent à bras ouverts. Au plaisir de manger du pain, s'ajoutait pour moi celui d'entendre parler français. Que peut-on souhaiter de plus?...

Le tissage d'un chapeau n° 1 demande en moyenne trois jours de travail, celui d'un n° 2 quatre jours et celui d'un n° 3 cinq jours. Quelques ouvrières exercées dès l'enfance et d'une habileté exceptionnelle arrivent à confectionner un n° 3 en un jour et demi. Le prix des chapeaux dits *fins*, de Moyobamba, varie de 10 à 50 soles (40 à 160 francs). Leur confection exige de un à trois mois.

Tous les chapeaux apportés de la province de Loreto ne descendent pas le Marañon ; une grande partie sont vendus sur la côte du Pacifique. De plus, Moyobamba envoie, chaque année, à Celendin, dans la Sierra du Pérou, la paille préparée, toute prête à être tissée, pour 50,000 chapeaux.

me disais-je. Ne croyez pas cependant que je ne mangeais que du pain. Grâce à M. Bonvoisin, dont je n'oublierai jamais le cordial accueil et la généreuse hospitalité, et à MM. Mourailles, Castagné, Anselmo, je compensai en huit jours de liesse et de festins six mois de fatigues et de privations. Enfin j'eus la satisfaction de constater que la maison la plus prospère d'Iquitos et de la Montaña est une maison française, celle de M. Charles Mourailles à qui appartiennent plusieurs des steamers qui font le cabotage de l'Amazone et de ses grands affluents. En adressant mes remerciements à la colonie d'Iquitos, je ne puis oublier ni le préfet péruvien, M. Médina, ni M. de Miranda Chavez, consul général du Brésil à Loreto, qui me firent aussi le plus aimable accueil et me communiquèrent de très intéressantes statistiques.

La valeur des exportations du bassin entier de l'Amazone, récapitulées à la douane du Para, était, en 1868, de 11,600,000 fr. et, en 1885, de 62,000,000. C'est-à-dire que le produit annuel s'est accru en 18 ans dans la proportion de un à six. Agassiz a estimé à 400 millions la valeur des produits de la forêt que l'industrie laisse

perdre chaque année dans l'Amazonie. En prenant pour base ce chiffre, certainement au-dessous de la vérité par le fait même que le calcul de l'illustre savant date de trente ans, il resterait, déduction faite des 62 millions actuellement exportés, une perte annuelle de 338 millions. On peut donc encore aller chercher fortune dans le bassin de l'Amazone.

Le Brésil possédant la plus grande partie dudit bassin, la part qui lui est afférente dans le total des exportations est de beaucoup la plus grosse. Viennent ensuite, par ordre d'importance, les exportations du Pérou, de la Bolivie, de l'Equateur, de la Colombie et du Venezuela. En résumé, le Pérou de l'Amazone exporte du caoutchouc, des chapeaux de Panama, du tabac, de la salsepareille, du quinquina, du copahu, de l'ivoire végétal, du païchi, du lamantin, des *castañas* ou fruits du Bertholetia excelsa, du fil de *Chambira*, dont on fait des hamacs, enfin une certaine quantité d'or, provenant de divers affluents du rio Marañon et qui n'étant pas déclarée en douane ne peut être évaluée.

Je n'ai vu nulle part classé parmi les marchandises d'exportation le *curare* que je dois men-

tionner ici comme un important article du commerce que font entre eux les indigènes. Diverses tribus telles que les *Lamas* du Huallaguá, les *Orejones* du Napo, les *Pebas* de la quebrada Chichita savent préparer ce poison, mais le plus réputé est celui qui provient des *Ticunas* du rio noir de Caballo-Cocha. Au village de ce nom, on peut se procurer deux sortes de curare, l'une dans des tubes de *caña brava* d'un demi-pied de long, l'autre dans de petits vases de terre cuite. Le curare contenu dans ces pots passe pour plus actif que celui des tubes ; de plus, tandis que ce dernier s'affaibliit en vieillissant, le *curare en pot* prend, dit-on, de la force avec les années, comme un bon vin prend du bouquet. Ce toxique doit avoir la consistance d'une pâte. Il suffit d'y tremper une fois où, pour parler plus exactement, d'y planter les objets, pointes de flèches ou stylets, que l'on veut empoisonner[1].

Claude Bernard a décrit les terribles effets du curare lorsqu'il est introduit directement dans le sang.

1. Quand il se durcit, les Indiens le ramollissent au degré voulu en enterrant le pot de terre ou le tube, pendant une nuit, dans un sol humide.

Avalé à faible dose, il agirait comme un purgatif. Le sel serait son antidote.

Les Ticunas emploient dans sa préparation le *cocculus toxicoferus* et divers strychnos tels que les *Strychnos Castelneana* (Vedd.), *Gigantea, Macrophila, Criatina, Urbani,* mais, d'après M. Barbosa Rodriguez, chimiste brésilien et directeur du musée de Manaos, qui m'a dit avoir obtenu le curare, soit en pâte par le procédé Indien, soit en teinture, on peut extraire du seul *Strychnos Gigantea* une substance ayant toutes les propriétés de ce poison.

On compte d'Iquitos au Para 731 lieues de cinq kilomètres que le vapeur *Amazonia* pourrait facilement parcourir en dix jours, mais comme il est astreint à de nombreuses escales, soit pour prendre du fret, soit pour embarquer le bois de *capirona* dont il alimente le foyer de sa machine, qu'il fait même de temps à autre une pointe sur certains affluents du grand fleuve, le voyage dure habituellement trois semaines.

Dans la première partie du parcours, je reconnus que l'instinct commercial est très développé chez les Péruviens de l'Amazonie, qui diffèrent complètement sous ce rapport des Pé-

ruviens de Lima où presque tout le commerce est aux mains des étrangers. Le *yankisme* des Amazoniens va même un peu loin.

Vous êtes par exemple dans une famille pour qui vous aviez une lettre de recommandation. Une jeune fille vous regarde comme une personne qui désire vous poser une question. Vous vous imaginez, peut-être, qu'elle veut savoir si vous êtes marié. Erreur grossière! Elle finit par vous demander combien vous a coûté votre cravate ou votre paletot ou votre chapeau. Une autre profite de l'occasion pour vous interroger sur le prix de votre pantalon et, quand vous prenez congé, vos hôtes savent, à un centime près, le coût de ce que vous avez sur le corps. Mais il ne faut pas donner trop d'importance à cette critique, et je me hâte de le dire : les Péruviens, qu'ils soient ou non commerçants, sont, tout compte fait, des gens fort aimables.

On paraissait généralement fort surpris, dans le département de Loreto, que je fusse là sans avoir rien à vendre. Il m'avait fallu y acheter au contraire toute une garde-robe, étant arrivé à l'Amazone en l'état où m'avaient laissé les Conibos. Au moins je trouvai à Iquitos des assortiments français.

L'importation française était à Iquitos[1] en progrès sur l'importation allemande ; indice certain de prospérité, le pays où s'accroît la fortune publique ayant une tendance naturelle à laisser de côté les fausses marques et les pacotilles à prix réduit pour se procurer des articles de bonne qualité.

1. Soit par suite de l'extrême difficulté des communications avec Lima, soit parce que tous les gouvernements du Pérou ont tenu à favoriser la colonisation de la Montaña, la province de Loreto n'a que très indirectement ressenti le contre-coup de la guerre peruano-chilienne et des guerres civiles qui, durant plusieurs années, ont paralysé le commerce de la côte. Elle jouit d'un régime douanier spécial, très avantageux, comparé à celui de tous les pays voisins.

XXIII.

Les explorateurs français dans le bassin de l'Amazone. — La Condamine et Crevaux. — Perspectives fluviales. — Lacs et canaux d'eau noire. — Le danger passé on se moque du saint. — Contre-temps. — Echouement sur un banc de sable. — La Barra do rio Negro. — Intérieurs Manaossiens. — *No ten Santo dentro do bahu?* — Santa Maria de Belem du Para. — Le beri-beri. — Le paysage qui m'impressionna le plus dans mon voyage.

Si la découverte du rio des Amazones appartient à l'Espagnol Orellana qui, en 1541, y arriva par le rio Napo, c'est un Français, l'héroïque non moins que savant La Condamine qui en dressa la première carte sur des observations astronomiques et des mesures géodésiques sérieuses. Le grand fleuve encore à demi sauvage et ses fabuleuses forêts jadis peuplées, au dire d'Orellana, de Dianes chasseresses qui recevaient à coups de lance les Actéon de tout acabit pour s'humaniser, une fois l'an, avec les Indiens *Tahuaris,* n'ont pas cessé d'exercer un charme puissant sur les imaginations françaises.

De fait, les Français sont au premier rang parmi les explorateurs de l'Amazonie.

Le grand ouvrage du comte de Castelnau et les descriptions de Paul Marcoy sont cités au Pérou par quiconque s'occupe des questions relatives à la Montaña.

A Manaos et au Para, je trouvai très vivant le souvenir de Crevaux qui, avant d'aller en Bolivie pour la glorieuse expédition dont il ne revint pas, avait exploré, entre autres cours d'eau, l'Iça et le Japura, tributaires du Solimoès, le Jari et le Paru, affluents du Bas Amazone. A Iquitos, on m'avait demandé des nouvelles d'Emile Carrey et de M. Onffroy de Thoron qui firent, le premier, un voyage d'étude, le second, un essai de colonisation dans la province de Loreto. Il ne se passe pas d'année qu'un de nos compatriotes n'aille chercher, dans le bassin amazonique, les documents d'une carte ou d'un livre. Ici, on me parlait de M. Wiener, là, de M. Coudreau, ailleurs de M. de Mathan, le plus intrépide des collectionneurs naturalistes, qui, depuis quinze ans, poursuit des papillons dans la Montaña. Quelques-uns sont restés là-bas et dorment au bruit de la rivière qui avait hanté

leur rêve, comme Jules Cailla qui remonta, en 1877, jusqu'aux sources du rio Trombetas où il fut assassiné, d'après le récit d'un nègre marron, par des indiens *Pauxis*.

La tâche que je m'étais imposée moi-même finissait à la frontière du Pérou, sur la grande artère que tous ont suivie, soit à l'aller, soit au retour, et que beaucoup ont décrite. Donc, à Tabatinga, premier poste brésilien, où l'on aperçoit, au-dessus du talus que forme la berge, une guérite blanche, un soldat nègre montant la garde, et les bouches de quatre ou cinq canons à moitié enfouis dans les herbes, je déclarai ma mission d'explorateur terminée. A partir de ce point stratégique, je ne me considérai plus que comme un simple touriste, un dilettante de la navigation fluviale, qui regarde les choses pour lui, parce qu'il lui plaît de les regarder, non parce qu'il doit écrire un rapport ou un livre. Et le sentiment de cette liberté d'esprit ne fut pas ce qu'il eut de moins doux dans le far-niente du voyage en hamac qu'il me restait à faire pour arriver au Para.

Aussi bien, la description de tous les sites qui défilèrent devant mes yeux, dans cet immense

parcours, serait fastidieuse. On a beau admirer le superbe développement, l'incomparable majesté du Fleuve près duquel le Rhône et le Rhin ne sont que des ruisseaux ; la succession des perspectives amazoniennes est d'une excessive monotonie. C'est comme un récit de tragédie dont tous les alexandrins seraient sublimes... et qui durerait quinze jours. Les nuages mêmes affectent des formes régulières, j'allais dire académiques, et qui se répètent constamment : celles de grands cumulus blancs, reposant sur des bases horizontales parallèles aux rives. Quand on descend le Rio, en suivant le milieu de son lit, on voit s'effacer peu à peu les détails des berges, la forêt s'abaisse au niveau d'une haie, puis ce n'est plus qu'un cordon autour de la fluctuante nappe grise, une ligne bleuâtre qui se perd dans les profondeurs de l'horizon.

Parfois le vapeur s'engage sur un étroit canal ou *igarapé* aboutissant à l'un des *lacs noirs* dont l'Amazonie est semée. Le décor, que l'eau noire reflète, comme une glace d'une pureté idéale, redevient aussitôt intéressant par les premiers plans. Un rayon de soleil glissant, à travers les futaies, sur le tapis de mousses et d'herbes vertes

qui couvre les marges de l'*igarapé*, fait surgir les plus merveilleux effets que puisse rêver un peintre. Et, sur les bords du lac, une cabane d'indiens avec son toit de feuilles, un canot amarré au rivage avec son *pamacari* en forme d'arche, la forêt avec ses fioritures de plantes volubiles, le ciel avec ses nuées, font de jolis tableaux dont l'image, reflétée dans le miroir d'ébène, a des finesses de miniature.

On saisit d'autant mieux le charme de ces paysages que, dans le voisinage des eaux noires, les moustiques sont moins abondants qu'au bord des rivières d'autre teinte.

Pourquoi ces eaux sont-elles noires ? On a attribué leur coloration à des particules organiques, sans avoir, je crois, rien démontré. Le fait est qu'elles sont noires, comme l'eau de la Manche est verte, comme celle de la Méditerranée est bleue. Ce sont au demeurant les eaux les plus pures, les plus cristallines et les plus saines du bassin. Dans un verre, c'est à peine si elles sont nuancées d'or, comme additionnées de quelques gouttes de thé. Le sillon que le bateau ouvre dans leur sein a des remous ambrés.

Il est à remarquer que les plus importantes

bourgades de la *Provincia de Amazonas,* telles que Teffé et Coary, sont assises au bord de tributaires noirs du Fleuve, de même que sa capitale Manaos, dont les blanches façades se réfléchissent dans l'imposant Rio Negro.

Il passe parfois sur l'Amazone de terribles coups de vent qui peuvent occasionner des naufrages. Mais si j'eus souvent le curieux spectacle de plusieurs orages éclatant simultanément sur divers points de l'immense horizon où l'on voyait ziguezaguer les éclairs sans entendre le tonnerre, il ne me fut pas donné d'assister à un véritable cyclone. La seule tempête dont mes notes fassent mention est celle dont il est question dans une légende amazonienne que j'entendis conter par le capitaine de l' « Amazonia », el senhor don Juan Lopez Pereira Pires, portugais d'un esprit agréable, qui, pendant les belles nuits étoilées, aimait à deviser avec les passagers, assis comme Pantagruel à la proue de sa nauf.

Voici l'histoire :

Un navire, surpris par la terrible *prororoca* ou mascaret de l'Amazone, était sur le point de faire naufrage. Le capitaine, ne sachant plus que faire, s'adressa au saint dont il portait le nom.

Quel saint était-ce ? je ne m'en souviens plus, et il n'est pas indispensable de le savoir.

S'adressant donc au saint qui était son patron, le capitaine dit à haute et intelligible voix :

Si tu me tires de ce mauvais pas, je fais vœu de brûler en ton honneur, en arrivant au Para[1], un cierge qui sera de la taille du grand mât de ce navire.

Il y avait à bord un ami du capitaine qui, l'ayant entendu, lui dit :

Voyons ! sois raisonnable ! Réfléchis un peu à ce que tu promets ! Comment te procureras-tu, au Para, un pareil cierge ...?

— Que tu es sot ! répondit le capitaine. Laisse d'abord le saint faire le miracle, nous verrons après ! Et, baissant la voix, afin que le saint en question ne pût l'entendre, il ajouta : Après..... ? Nous ne lui donnerons rien du tout !

Cet apologue me parut un assez joli développement du proverbe lombardique cité par Rabelais : *Passato el pericolo, gabbato el santo* (Le danger passé, on se moque du saint), et me rappela le procédé habituel de certains partis po-

1. Le Para est encore à 188 kilomètres de l'Atlantique.

litiques qui, lorsqu'ils sont en danger de naufrage, ballottés par le flot populaire, promettent au saint c'est-à-dire au peuple toutes sortes de cierges plus grands que des mâts.

Au moment où l' « Amazonia » entrait dans le port de Manaos, le vapeur anglais « Sobralens » en sortait à destination de Liverpool, avec escales au Para, à Lisbonne et au Havre. Dans la conviction, hélas trop fondée, où j'étais que mon absence, prolongée au delà de toutes prévisions par les vicissitudes que j'ai racontées, causait à ma famille de vives inquiétudes, je ne me fusse pas consolé de voir partir ce vapeur, si le commandant Pires ne m'eût affirmé qu'il était dans l'itinéraire du « Sobralens » de rester jusqu'au trois février au Para, où nous arriverions le premier du même mois, au plus tard. Mais les malheurs viennent par séries. Outre ses arrêts accoutumés entre Manaos et le Para, notamment à Obidos où l'effet des marées est déjà appréciable bien que l'on soit encore à plus de six cents kilomètres de la mer, et à Santarem, petite ville blanche qui se découpe sur un fond de collines, l' « Amazonia » fit une escale imprévue sur un banc de sable. C'était un de ces bancs éphémères

qui se forment de temps à autre dans les parties les plus larges du fleuve et que les meilleurs pilotes ne réussissent pas toujours à éviter. Nous y restâmes échoués pendant trois jours, jusqu'au moment où une marée plus forte que les précédentes vint nous dégager. De sorte qu'au lieu d'arriver au Para le 1er février, nous y arrivâmes le 3, et que, du pont de l' « Amazonia », où j'étais en observation avec ma lunette d'approche, j'aperçus au loin, déjà bien loin, un navire filant à toute vapeur dans la direction de la mer. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce navire était le « Sobralens ». Si j'avais pu prévoir ces événements et ceux qui en furent la conséquence, en entrant à la *Barra do Rio Negro,* autre nom de Manaos, mon séjour dans ce chef-lieu n'eût été rien moins que gai.

Manaos est une ville de neuf mille habitants où j'eus le plaisir de trouver quelques compatriotes dont un collègue, M. Jacquot d'Antonay, membre de la société de géographie commerciale de Paris.

Bancroft Lib

Les Brésiliennes de Manaos et du Para sont loin d'être aussi blanches et belles que les Péruviennes de Lima et de Moyobamba. Comme

toutes les fleurs tropicales, elles s'épanouissent de bonne heure et se fanent vite. Leur démarche est d'une extrême nonchalance. On rencontre souvent dans les rues de Manaos des *senhoras* locales suivies d'un ou deux petits pages, nègres ou indiens, qui portent sur la tête, dans des paniers ronds, des effets de femme. Elles vont, de ce pas, rendre visite à quelqu'une de leurs *comadres* ou amies, et comme, en ce pays, les visites de voisine à voisine durent généralement plusieurs jours, elles se font apporter tout ce qui est nécessaire à leur toilette. Aussitôt après avoir embrassé sa commère, la visiteuse ôte ses bottines, laisse tomber sa robe qu'elle remplace par un peignoir, et se jette, nu-pieds, sur l'un des hamacs suspendus dans le salon où ils servent à la fois de divans et de lits. Quand une nécessité quelconque oblige la *senhora* d'en descendre, elle chausse des pantoufles aux talons écrasés. Les petits domestiques couleur d'ébène ou de bronze — on sait qu'au Brésil il n'y a plus d'esclaves — vont et viennent dans la maison, jouent sous les hamacs de leurs maîtresses, semblent tout à fait chez eux. Une vieille négresse fait la cuisine, une cuisine peu compliquée d'ailleurs,

dont le poisson de la rivière, les haricots que de Candolle considère comme originaires de l'Amérique du Sud, et la farine de manioc sont les principaux éléments. D'ordinaire les hommes se mettent seuls à table, les femmes préférant, pendant les repas, se tenir accroupies sur les nattes qui tapissent le sol.

La vieille négresse fume du matin au soir dans une pipe de terre noire à tuyau rouge. Les gens de couleur plus claire fument des cigarettes roulées dans de l'écorce de Tahuari, pellicule blanche qui remplace sans trop de désavantage le papier de nos bureaux de tabac.

Les appartements de Manaos sont très peu meublés. Dans le *salon* où la famille reçoit, il n'y a souvent pas d'autres meubles que les hamacs et une longue malle qui sert aussi de banc. Mais, avant de s'asseoir sur cette malle, les visiteurs ne manquent jamais de s'informer s'il n'y a pas un saint dedans, *si no ten santo dentro do bahu*, car, sans cette précaution, ils risqueraient de s'asseoir, par exemple, sur saint Bénédit, le patron de Manaos, qui a sa niche en bois sculpté dans la plupart des maisons de la ville.

Santa Maria do Belem do Para ou simplement

le Para, mot, qui, dans un dialecte indien, signifie La Rivière, est plus qu'un chef-lieu comme Manaos. Avec son large quai, ses façades garnies de balcons, ses quatorze églises de style rococo, son immense théâtre entouré de colonnes plus ou moins corinthiennes, ses lignes de tramways et ses magnifiques avenues bordées de cédrels ou de palmiers, près desquels les arbres de nos promenades seraient de simples arbrisseaux, le Para est une grande ville.

On n'y boit pas l'eau jaunâtre du fleuve, mais une eau parfaitement limpide provenant des sources et ruisseaux de la Forêt voisine. Et les Paraenses doivent cet avantage à l'initiative d'un de nos compatriotes, M. Barreau, celui-là même dont Crevaux parle dans ses relations de voyage en termes reconnaissants.

Le seul chemin solide qu'il y ait dans toute la vallée de l'Amazone est un chemin de fer. Destiné à relier le Para au petit port de Bragança, il dessert présentement le village de Benavides où vint s'établir, après la Commune, une colonie de réfugiés français.

Je ne manquai pas d'aller voir ces compatriotes. Quelques-uns ont prospéré et possèdent

aujourd'hui des *Haciendas* (en portugais *Fazendas*) dont les produits agricoles ou horticoles sont vendus avantageusement sur le marché du Para. Mais des soixante familles dont se composait au début la colonie, il reste à peine un tiers.

Si le négociant qui passe sa vie dans un magasin ou sous la tente d'un vapeur et suit les règles d'une hygiène rigoureuse peut vivre en Amazonie, même dans la partie basse, même au Para, ce climat est souvent meurtrier pour le colon agricole ou forestier obligé de se livrer, au moins pendant quelque temps, à un travail violent. L'homme de race blanche se sent impuissant devant cette végétation colossale, il est écrasé par ce soleil ardent sous lequel l'indigène travaille tête nue et sans sueur. Aussi l'Amazonie brésilienne est bien plutôt un pays d'exploitation que de colonisation proprement dite.

Je trouvai à Benavides des Français heureux d'avoir une occasion de parler de leur pays, des propriétaires ayant des Indiens à leur service et qui m'ont paru professer, sur le chapitre Propriété, les mêmes idées que tous les propriétaires du monde.

Outre la Fièvre Jaune, endémique au Para

comme dans tous les ports de la zône torride, il règne en cette ville une maladie que je ne connaissais pas avant mon voyage, même de nom, et que l'on appelle le *Beri-beri*, mot importé de l'Inde au Brésil comme l'affreuse chose qu'il représente. Beri-beri signifie littéralement *mouton-mouton*. Les moutons de l'Inde seraient-ils sujets à quelque mal analogue ? Je laisse à d'autres le soin d'élucider la question. Le Beri-beri s'annonce par des fourmillements dans les pieds, suivis de paralysies intermittentes. Les individus atteints se sentent tout à coup les jambes molles. On les voit flageoller dans la rue, en proie à d'horribles angoisses. A la seconde période, les membres inférieurs refusent tout service. Les pieds se tordent, dans le lit, et tombent de côté. La paralysie monte plus ou moins rapidement. Quand elle a gagné l'estomac, le malade est perdu. Sa poitrine, alors, se soulève lentement et haut, comme un soufflet de forge. L'Unique remède est de changer d'air. Ceux qui peuvent partir pour l'Europe, dès les premières atteintes, guérissent le plus souvent.

A bord du vapeur « Anselm » où je m'embarquai, plusieurs passagers manifestaient une joie

délirante à la pensée que leurs pieds incertains et leurs jambes flasques retrouveraient bientôt leur primitive fermeté.

Ce vapeur « Anselm » appartenant à la *Booth Seanslisp C°* était le premier qui, depuis le départ du « Sobralens », quittât le port du Para pour faire route vers l'Europe. Il n'y a malheureusement pas de ligne française directe entre l'Amazonie et la France. Or l' « Anselm » n'avait pas à toucher au Havre, comme le « Sobralens », mais seulement à Lisbonne et à Liverpool. Je me proposai en conséquence de débarquer à Lisbonne pour me rendre de là, par chemin de fer, à Besançon, ma ville natale. Mais je n'étais pas encore au bout de mes contre-temps : il était écrit que j'irais faire une promenade en Angleterre. Du 1er mars au 1er septembre de chaque année, les voyageurs venant du Para ne peuvent entrer à Lisbonne ou passer librement sur le sol portugais sans avoir fait une station de huit jours au lazaret que l'on aperçoit du bateau, pareil à un château fort, sur une des hauteurs qui ceignent la rade. Et l' « Anselm » parti du Para le 17 février, ne devait arriver dans la rade de Lisbonne que le 2 mars.

Voilà comment il se fait qu'après les champs

de lapis-lazuli des mers équinoxiales, je vis encore, dans ce voyage, les mers vertes du nord, et les brouillards du canal Saint-Georges où les navires à voiles passent et disparaissent comme des fantômes, et les côtes de la Grande-Bretagne, alors couvertes de neige, et ses villes noires, et ses forêts de cheminées d'usine. Enfin, le 9 mars, sur le pont du vapeur qui fait le service de Douvres à Boulogne, je vis les falaises d'Albion s'enfoncer dans leurs brumes, en même temps qu'apparaissait la côte de France, effacée d'abord, flottante comme un rêve dans les pâleurs de l'horizon, dessinant plus nettement, à chaque minute envolée, ses lignes harmonieuses. Et cette vue me causa une impression plus vive, qu'aucun des paysages, si pittoresques ou imposants qu'ils fussent, dont mes yeux avaient perçu l'image, depuis mon départ du Callao.

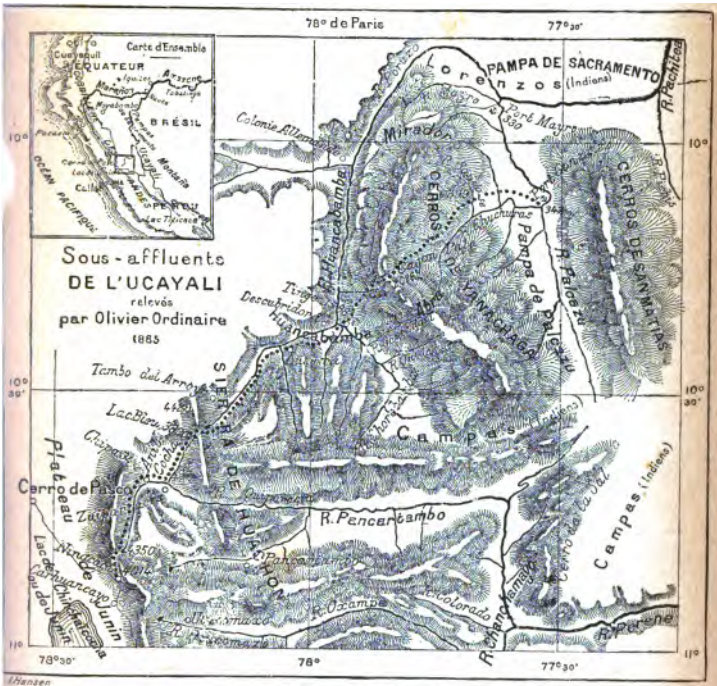

78° de Paris
77°30'
Carte d'Ensemble
EQUATEUR
BRÉSIL
PÉROU
OCÉAN PACIFIQUE
Sous-affluents
DE L'UCAYALI
relevés
par Olivier Ordinaire
1865
PAMPA DE SACRAMENTO
(Indiens)
Lorenzos
Colonie Allemande
Mirador
Port Mayro
CERROS
CERROS DE SAN MATIAS
Pampa de Palcazu
Tambo del Arroyo
Lac Blanc
Cerro de Pasco
Plateau
Campas
(Indiens)
R. Pencartambo
R. Ocampa
R. Apurene
R. Pachitea
10°
10° 30'
11°
78°30'
78°
77°30'
Hansen
Echelle 1: 1,500,000e
0 20 30 40 50 60 70 80
Kilomètres

TABLE DES MATIÈRES

I.

Un pays où il ne pleut jamais. — Le Callao et Lima. — Zambos et Cholos. — La Perichole. — Un Angelito. — Statistique à propos du pied des Liméniennes. — Mésaventure d'une grande dame. — Les Nègres. — Un Indien battu par un marchand.. 1

II.

Huacas et Huacos. — *De omni re scibili.* — Les ruines de Pachacamac. — Le champ de bataille de San Juan. — Ce n'est pas le Pérou ! — Les Franc-Comtois en Amérique. — Histoire d'un évadé de Cayenne. — Programme du voyageur. 19

III.

Le Pérou du Pacifique et le Pérou de l'Amazone. — Itinéraire. — Le Canot des Missions. — Départ. — Les Montoneros. — La *Lloclla*. — Dans une auberge abandonnée. — L'Obrajillo et Canta. 35

IV.

La zone moyenne et la *Ceja de la Cordillera*... Les Veuves. — Sur la *Puna*. — Les *Haciendas de Ganado*. — Réquisitions. — Arrivée à Ocopa. — Les Eucalyptus du R. P. Gabriel Sala. — Comment les moines exercent leurs visiteurs à la patience. — La soupe des pauvres. — Je tombe malade au couvent. — Mes deux médecins. . . . 47

V.

Sortie du couvent. — *El Doctor de la Misa*. — Le Pérou du blé. — Procession de la Santa Virgen de Matahuassi. — *Los Dansantes : Chunchos*, *Huyfallas*, *Tarucachas*, *Enanos Huamanguinos*. — Les Indiens Huancas. — Le Cuy. — Hatun-Sausa et Tarma-Tambo. — La route incasique de la Sierra. — Les Ruines au Pérou. . . . 61

VI.

Les Mathusalem de la Sierra. — Stations sanitaires. — Fièvre et Soroche. — Tarma. — Les mangeurs de poux. — Soldats et Rabonas. 73

VII.

Sur le Plateau de Junin. — Le Champ de bataille le plus élevé dont fasse mention l'Histoire. — La Maca. — Un orage sur l'Entre-Cordillère. — Ninacaca. — Les mines d'argent du Cerro de Pasco. — Une nuit à Huando : dans la hutte et au dehors. — Le lac bleu. — La Sierra de Huachon. — Bons avis et mauvaises nouvelles. . . 81

VIII.

Premières forêts. — La Vallée de Huancabamba. — La patrie de la Pomme de Terre. — Séparation cruelle. — Les crétins du Pozuzo. — Une mission enpays Campa. — Griefs du père Pallas contre ses ouailles. — Un crime des Antis. — La Pachamanca.. 95

IX.

Ascension du Yanachaga. — Les Aguaceros. — Halte à Cajon-Pata. — Un Panorama émouvant. — L'Esprit de Dieu et l'Esprit de l'homme. — La Coca. — Sous les tambos. — Bruits nocturnes. — L'Ouatarochi. — Le matin dans la forêt. — Les Singes. — Un Assassinat. . . 111

X.

Tigres et Serpents. — Mon meilleur gardien. — Le Rio San José. — Forêt bouleversée par un orage. — Une journée terrible. — Défenses des Lorenzos. — Accident. — Une cabane de Campas. — Le Chumayro. — Ménagerie en liberté. — La casquette de Puchuna. 125

XI.

A l'embouchure du Chuchurras. — Le *Cahuchero* don Guillermo. — Un conquérant de la Montaña. — Résultats pratiques. — Exploitation du caoutchouc au Pérou et au Brésil. — Religion des Antis. — Les litanies de Juan Santos Atahualpa. — Sorcellerie. — Exécutions barbares. . 137

XII.

Chiens Ochitis. — Procédé des Campas pour allumer le feu. — Avortement intellectuel. — En quoi la civilisation étonne le plus les Antis. — Danses nocturnes. — La Chasse à l'homme. — L'âge de pierre au XIXe siècle.. . . . 151

XIII.

Un étrange Robinson. — Retour à la vie sauvage. — Rapts des Campas. — Instincts primitifs. — Les Indiens barbus. 165

XIV.

Du Chuchurras au Pachitéa. — En pirogue. — La Forêt vue du fleuve. — Clair de lune. — Au confluent des rios Pichis et Palcazu. — Inventaire après naufrage. — La Pampa du Sacramento. — Les Carapachos. 173

XV.

Pour qui sont ces serpents...? — Tribus anthropophages du Pérou. — De quelle façon il convient aux Mayorunas d'être mangés. — Assassinat des officiers de marine West et Tavara. — Une Furie. — Massacre exemplaire. — Les Cashibos. — Enfants esclaves. — Un déjeuner chez les Buninahuas. . . . . , 187

XVI.

A Chonta-Isla. — Un ménage de Conibos. — Appareil à comprimer le crâne des enfants. — Les têtes mitrées. — Mordu par un vampire. — Les Murcielagos. — Les Chrysothrix. — Histoire de Riquet. 199

XVII.

Considérations géographiques et autres. — Routes futures. — Navigabilité intermittente des rios Palcazu et Pachitéa. — Le *Gran Pajonal*. — Un missionnaire français. — Suite du voyage. — A l'embouchure du Pachitéa. — *Mosquitos*, *Zancudos* et *Garapatas*. 207

XVIII.

Les Harpies de l'Ucayali. — Piros, Conibos, Sipibos et Shétébos. — Vanité humaine. — La religion des Conibos. — Les Mucroyas. — Le spiritisme dans la Montaña. — La circoncision indienne. — Curieux détails observés par les pères Pallares et Sabate. — La petite vérole chez les sauvages. — Un avertissement mal compris. 217

XIX.

L'Ucayali. — Procession d'arbres morts et d'arbres vivants. — La Rivière Blanche. — Un guet-apens. — Heureuses inspirations. — Le *Massato* de l'amitié. 229

XX.

Un dîner chez les pirates. — Ce que peut manger un explorateur. — Une halte à l'embouchure du rio Tamaya. Le Païchi. — Émotion. — Versatilité du voyageur. — A bord du Loreto. — Un gros chagrin. 239

XXI.

Sarayacu. — Résultat des missions dans le bassin de l'Ucayali. — La nation des Jivaros. — Les têtes réduites. — Danse du *Chancha-Tucui*. — L'orgue de Barbarie du père Pallarès. — Statistique. — Disparition progressive des races indiennes. 245

XXII.

Le vapeur Amazonia. — Fascinations d'une miche. — Un pied de vigne. — L'Agriculture dans le département de Loreto. Les chapeaux de Panama. — Le poison des Ticunas. — Mouvement commercial de l'Amazonie. — Mercantilisme américain. — Progrès des importations françaises à Iquitos. 257

XXIII.

Les explorateurs français dans le bassin de l'Amazone. — La Condamine et Crevaux. — Perspectives fluviales. — Lacs et canaux d'eau noire. — Le danger passé on se moque du saint. — Contre-temps. — Echouement sur un banc de sable. — La Barra do rio Negro. — Intérieurs Manaossiens. — *No ten Santo dentro do bahu ?* — Santa Maria de Belem du Para. — Le beri-beri. — Le paysage qui m'impressionna le plus dans mon voyage. 271

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

BANCROFT LIBRARY

U.C. BERKELEY LIBRARIES

C039116312